Le Monde | WEEK-END

SAMEDI 22 JUIN 2019 - 75E ANNÉE - N° 23155 - **4,50 €** - FRANCE MÉTROPOLITAINE WWW.LEMONDE.FR — FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY DIRECTEUR : JÉRÔME FENOGLIO

LE JOURNAL + LE MAGAZINE + LE SUPPLÉMENT « 100 ROMANS »

ÉDITION SPÉCIALE

LES 100 ROMANS DU « MONDE »

▸ « Le Monde » vous convie, dans un supplément de 22 pages, à un grand voyage dans la littérature française et internationale

▸ Nous avons sélectionné les 100 romans qui ont le plus enthousiasmé nos critiques littéraires depuis la création du journal en 1944

▸ D'Albert Cohen à Umberto Eco, de Marguerite Duras à Philip Roth, nos journalistes partagent 75 ans d'amour pour le roman

SUPPLÉMENT

Louis Aragon, Nikos Kazantzaki, Malcolm Lowry, Philippe Hériat, Julien Green, J. D. Salinger, Julien Gracq, Marguerite Yourcenar, Paul Vialar, François Mauriac, Arthur Koestler, Béatrix Beck, Graham Greene, Françoise Sagan, Boris Pasternak, Michel Butor, Italo Calvino, Marcel Pagnol, André Schwarz-Bart, Romain Gary, Kobo Abe, Doris Lessing, Ismail Kadaré, Thomas Pynchon, William Burroughs, Jean-Paul Sartre, Kateb Yacine, Gabriel Garcia Marquez, Mikhaïl Boulgakov, Albert Cohen, Henry de Montherlant, James Agee, Elsa Morante, Fritz Zorn, Georges Perec, Alexandre Soljénitsyne, Svetlana Alexievitch, Varlam Chalamov, Vassili Grossman, Edouard Glissant, Salman Rushdie, Yasunari Kawabata, Umberto Eco, Paul Nizon, Hervé Guibert, Iris Murdoch, Philippe Sollers, Milan Kundera, Pierre Michon, Daniel Pennac, Pierre Pachet, Yu Hua, Roberto Bolaño, Toni Morrison, Fernando Pessoa, Eric Chevillard, Jean Rouaud, Elfriede Jelinek, Patrick Chamoiseau, Jean Echenoz, Bai Xianyong, Marie NDiaye, Jean Rolin, Bernhard Schlink, Philip Roth, Arundhati Roy, Patrick Modiano, Laura Kasischke, W. G. Sebald, Christine Angot, Amos Oz, Joyce Carol Oates, David Grossman, Ahmadou Kourouma, Emmanuel Carrère, Zadie Smith, Antonio Muñoz Molina, Camille Laurens, J. M. Coetzee, Catherine Millet, Jasper Fforde, Donna Tartt, Jean-Philippe Toussaint, Annie Ernaux, Norman Rush, Jonathan Littell, Daniel Mendelsohn, Yasmina Reza, Jérôme Ferrari, Virginie Despentes, Ivan Repila, Chimamanda Ngozi Adichie, Michel Houellebecq, Philippe Lançon, J. M. G. Le Clézio, Truman Capote, Juan José Saer, Marguerite Duras, Claude Simon, Kazuo Ishiguro

UNIQUEMENT EN FRANCE MÉTROPOLITAINE, EN BELGIQUE ET AU LUXEMBOURG

Algérie 220 DA, **Allemagne** 3,50 €, **Andorre** 3,20 €, **Autriche** 3,50 €, **Belgique** 4,70 €, **Cameroun** 2 300 F CFA, **Canada** 5,50 $ Can, **Chypre** 3,20 €, **Côte d'Ivoire** 2 300 F CFA, **Danemark** 35 KRD, **Espagne** 3,30 €, **Gabon** 2 300 F CFA, **Grande-Bretagne** 2,90 £, **Grèce** 3,40 €, **Guadeloupe-Martinique** 3,20 €, **Guyane** 3,40 €, **Hongrie** 1 190 HUF, **Irlande** 3,30 €, **Italie** 3,30 €, **Liban** 6 500 LBP, **Luxembourg** 4,70 €, **Malte** 3,20 €, **Maroc** 20 DH, **Pays-Bas** 3,50 €, **Portugal cont.** 3,30 €, **La Réunion** 3,20 €, **Sénégal** 2 300 F CFA, **Suisse** 4,20 CHF, **TOM Avion** 500 XPF, **Tunisie** 3,80 DT, **Afrique CFA autres** 2 300 F CFA

VISIT…

LANZAROTE
Caliente.COM

DANS UN MONDE QUI CHANGE,
CHAQUE ÉTUDIANT DEVRAIT POUVOIR SE LOGER PLUS FACILEMENT.

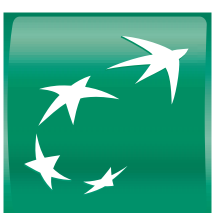


BNP PARIBAS S'ENGAGE AUX CÔTÉS DES ÉTUDIANTS ET LEUR OFFRE LA CAUTION LOGEMENT GARANTME*.

Car pour plus d'un étudiant sur deux, les garanties et les cautions sont l'une des principales difficultés pour trouver un logement**.

www.group.bnpparibas

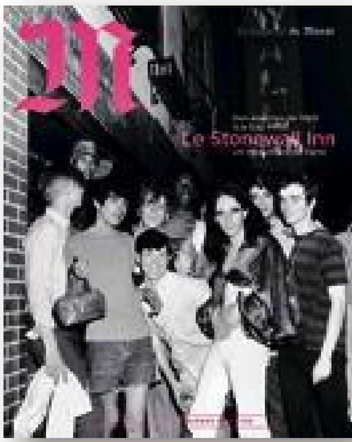
#PositiveBanking



BNP PARIBAS

La banque
d'un monde
qui change

* Offre de gratuité d'un an réservée aux clients particuliers BNP Paribas majeurs âgés de 18 à 25 ans, valable jusqu'au 30/09/2019 inclus. Le tarif est ensuite égal à 2,8% du loyer annuel. Garantme est une société par actions simplifiée au capital de 12 001 €, immatriculée sous le n° 832 523 344 RCS Bobigny - n° ORIAS 17 00 68 10 - www.orias.fr.
BNP Paribas, SA au capital de 2 499 597 122 € - Siège social : 16 bd des Italiens, 75009 Paris - Immatriculée sous le n° 662 042 449 RCS Paris - n° ORIAS 07 022 735 - www.orias.fr. Identifiant CE FR76662042449.
Plus d'information en agence et sur le site mabanque.bnpparibas. ** Étude Ipsos juin 2019.



UNIQUEMENT EN FRANCE MÉTROPOLITAINE, EN BELGIQUE ET AU LUXEMBOURG

MAGAZINE
LE BAR CLANDESTIN OÙ EST NÉE LA GAY PRIDE

idées

« Nous, lycéens, sommes-nous moins français de l'autre côté du périphérique ? »

Le Monde | WEEK-END

Intelligence artificielle : Big Brother au supermarché

▸ Le groupe Carrefour et Google travaillent sur l'intelligence artificielle pour permettre de payer ses courses sans caisses, grâce à la reconnaissance faciale

▸ Le restaurateur Sodexo a investi dans une start-up dont la technologie entend identifier automatiquement des aliments et faire payer en levant la tête

▸ Ces techniques sont déjà utilisées en Chine, où conserver des milliers de visages sur des serveurs centraux ne pose guère de problèmes éthiques

▸ L'informatique intelligente permet aussi de se passer de personnel dans les magasins. Auchan le teste sur le parking de son siège social, dans le Nord

▸ Les données personnelles, présentes sur les cartes de fidélité, sont déjà une mine d'informations pour les grandes surfaces

PAGE 16

NUCLÉAIRE LE FIASCO DE L'EPR ET SES CONSÉQUENCES EN CHAÎNE

▸ La mise en service du réacteur de Flamanville est de nouveau reportée

▸ Les retards du chantier hypothèquent l'avenir de la filière nucléaire française

▸ La fermeture de certaines centrales à charbon pourrait être repoussée

PAGE 13 ET **ÉDITORIAL** PAGE 28

A Flamanville (Manche), en novembre 2016.
CHARLY TRIBALLEAU/AFP

Sommet de l'UE

Pas d'accord sur la présidence de la Commission

Les favoris ont été écartés, faute d'une majorité entre les dirigeants européens. Prochain rendez-vous, le 30 juin

PAGE 5

Pas d'accord sur la neutralité carbone en 2050

La Pologne, soutenue par la Hongrie, la République tchèque et l'Estonie, s'y est opposée

PAGE 8

Etats-Unis

Trump annule in extremis des frappes sur l'Iran

Washington a finalement choisi, jeudi 20 juin, de relativiser la gravité du tir iranien qui avait abattu un drone américain de surveillance au-dessus du golfe Persique

PAGE 7

Royaume-Uni

Duel inégal en vue entre Boris Johnson et Jeremy Hunt

PAGE 4

Ensemble Royal
Fauteuil inclinable et son pouf
1890€
au lieu de 3133€
LE PLUS GRAND ESPACE RELAXATION À PARIS
CANAPÉS, LITERIE, MOBILIER : 3 000 M² D'ENVIES !
Paris 15e • 7j/7 • M° Boucicaut • P. gratuit
Canapés : 63 rue de la Convention, 01 45 77 80 40
Literie : 66 rue de la Convention, 01 40 59 02 10
Armoires lits : 58-60 rue de la Convention, 01 45 71 59 49
Dressing et gain de place : 143 rue St-Charles, 01 45 79 95 15
Steiner et Leolux : 145 rue St-Charles, 01 45 75 02 81
Mobilier contemporain : 147 rue St-Charles, 01 45 75 02 81
Espace Topper
Maison familiale depuis 1926
www.topper.fr

Forbidden Stories

En Inde, la guerre du sable rouge dans le Tamil Nadu

PAGES 18-19

Football

La Coupe d'Afrique des nations et l'Egypte de Sissi

PAGE 6

Gastronomie

Les relais routiers ont de nouveau la cote

PAGE 23

Opéra

La voix de velours de la mezzo Gaëlle Arquez

PAGE 20

Chico Buarque « Une culture de la haine se répand au Brésil »



Chico Buarque, à Rio, en avril 2012. MAURO PIMENTEL/AFP

LE CHANTEUR de 75 ans, légende de la culture brésilienne, avait fui la censure et la dictature militaire en 1969. Militant proche de Lula, l'ancien président incarcéré, Chico Buarque a aujourd'hui demandé un visa de longue durée en France, pour s'éloigner un temps, et avec tristesse, de *« la haine »* pour les artistes alimentée par le nouveau pouvoir.

PAGES 24-25

Société

A Saint-Denis, la colère des mères contre les dealeurs

Depuis plus d'un mois, chaque matin, une chaîne humaine se forme autour d'une école

PAGE 12 ET **IDÉES** PAGE 26

Politique

L'Assemblée nationale, refuge des oppositions

Deux ans après les législatives, l'Hémicycle est la seule tribune pour des partis en miettes

PAGE 9



Boris Johnson (à gauche) et Jeremy Hunt, mardi 18 juin, sur le plateau de la BBC.
JEFF HOVERS/BBC/REUTERS

Royaume-Uni : duel inégal pour Downing Street

Le bouillant Boris Johnson disputera le vote du Parti conservateur au modéré et peu charismatique Jeremy Hunt

LONDRES - *correspondant*

Prenant des allures de *Petits meurtres entre amis*, la tragi-comédie de l'élection du prochain leader du Parti conservateur, voué à diriger le Royaume-Uni fin juillet, a connu un nouveau rebondissement, jeudi 20 juin, avec l'élimination du candidat Michael Gove dans des conditions suspectes.

Boris Johnson a nettement confirmé qu'il se trouve en « pole position », en réunissant 160 des 313 suffrages des députés tory invités à participer au vote. Le chef de la campagne pro-Brexit au référendum de 2016 va maintenant affronter Jeremy Hunt, son successeur à la tête du Foreign Office, qui, lui, avait voté pour le maintien du Royaume-Uni dans l'Union européenne (UE) voici trois ans.

Le duel sera arbitré par les 160 000 adhérents du parti. Comme son adversaire, M. Hunt, arrivé loin derrière M. Johnson avec 77 voix, promet aujourd'hui de mettre en œuvre le Brexit au plus vite. Mais il se veut plus réaliste que « Boris ». Ce dernier se fait fort, lui, de sortir le pays coûte que coûte de l'UE d'ici au 31 octobre, affirmant sa détermination à contraindre les Vingt-Sept à rouvrir les négociations sous la menace d'une sortie sans accord.

Accusé de « magouilles »

Le second round du processus de sélection du successeur de Theresa May opposera donc deux hommes façonnés par le même moule ultra-élitiste des écoles privées et de l'université d'Oxford. Les deux protagonistes vont s'affronter lors de seize débats organisés dans tout le pays pour les membres des tories, qui auront à les départager d'ici au 22 juillet. Le nom du nouveau premier ministre sera alors connu. Mais l'avance de M. Johnson est telle que la suite s'annonce, pour lui, presque comme une formalité.

Pourtant, jeudi, le vote final des députés, lors d'un cinquième tour qui a éliminé Michael Gove – actuel ministre de l'environnement et ancien bras droit de M. Johnson dans la campagne pro-Brexit lors du référendum de 2016 –, a souligné le caractère clanique et contestable du processus de désignation qui se déroule sous les yeux des citoyens, réduits au rôle de spectateurs d'une joute purement politicienne au pire sens du mot.

Si M. Gove est arrivé troisième avec 75 voix (seulement deux de moins que M. Hunt) alors qu'il avait figuré devant ce dernier lors du tour précédent, c'est probablement que le camp Johnson, disposant d'une large réserve de voix, a donné la consigne à certains de ses supporteurs de se reporter sur M. Hunt, adversaire jugé plus facile que M. Gove. *« Il n'y a aucun indice, aucune preuve et il n'y en aura probablement jamais,* a tweeté Nick Robinson, journaliste politique vedette de la BBC. *Mais le buzz au palais de Westminster est que l'équipe de Boris s'est assurée que leur homme aurait Hunt et non Gove face à lui. »* Accusé de *« magouilles »*, l'entourage de Boris Johnson a démenti. Mais la faible progression – trois voix – de ce dernier, alors qu'il aurait dû bénéficier d'une grande part des 34 voix recueillies au tour précédent par Sajid Javid, ministre de l'intérieur, renforce le soupçon.

Les médias et le public vont donc être privés de la suite de la tragédie shakespearienne opposant les deux « frères », Johnson et Gove, qui avait débuté au lendemain de la victoire du Brexit, le 23 juin 2016. Michael Gove, fidèle second de M. Johnson, l'avait alors spectaculairement poignardé dans le dos en le devançant pour annoncer sa candidature pour Downing Street, affirmant que, tout compte fait, « Boris » n'était *« pas fait pour le job »*. M. Johnson, qui avait conduit le Brexit à la victoire, avait alors déserté, se comparant à Jules César assassiné par Brutus. Michael Gove avait été battu et Theresa May, partisane modérée d'un maintien dans l'UE, avait alors pris les commandes du Brexit et du pays.

« Theresa May en pantalon »

Jeudi, alors que M. Hunt et M. Gove se disputaient la place de challengeur de Boris Johnson, les partisans du premier dénonçaient le *« psychodrame personnel »* qui risquait de se jouer en cas de duel entre les frères ennemis, Johnson et Gove, au détriment du débat de fond sur le Brexit. De leur côté, les pro-Gove défendaient leur candidat, *« un véritable brexiter* [militant du Brexit] *»* qu'ils opposaient à un M. Hunt élégamment qualifié de *« Theresa May en pantalon »*, allusion à la supposée tiédeur de ce dernier sur le Brexit et à son – indéniable – manque de charisme.

> **Dans ce processus de désignation du futur premier ministre, les citoyens sont réduits au rôle de spectateurs d'une joute purement politicienne**

« Je suis l'outsider, a reconnu ce dernier, jeudi soir, après avoir été sélectionné. *Mais en politique, il y a des surprises comme celle d'aujourd'hui. »* Ancien chef d'entreprise, Jeremy Hunt se veut moins radical que M. Johnson, acceptant l'idée que le Brexit puisse être repoussé au-delà du 31 octobre pour empêcher une sortie sans accord, qui serait catastrophique pour l'économie. Il devrait attirer ce qu'il reste de modérés au sein des tories, devenus, sous Theresa May, le parti du Brexit.

Le duel entre l'ancien ministre des affaires étrangères, M. Johnson, et son successeur, M. Hunt, risque de se concentrer sur le fait que ce dernier a changé de position sur le Brexit. Pro-« remain » (maintien dans l'UE), il avait même pris position, au lendemain du scrutin de juin 2016, en faveur d'un nouveau référendum sur le futur accord avec l'UE. Puis il est passé dans le camp du Brexit.

Alors que les conservateurs sont tétanisés à l'idée de nouvelles législatives où le Parti du Brexit (extrême droite) risque de leur tailler des croupières et de voir la victoire du Labour (travaillistes), Jeremy Hunt promet de ne pas en provoquer, les qualifiant de *« suicidaires »* pour les tories tant que la question du Brexit n'est pas réglée.

« Sortir le pays du chaos »

De son côté, Boris Johnson, qui n'a cessé d'enregistrer des ralliements de députés parfois désireux de se ménager ses bonnes grâces pour entrer dans son futur gouvernement, est soutenu depuis jeudi par l'*Evening Standard*, influent quotidien gratuit londonien dirigé par l'ancien ministre des finances conservateur et proeuropéen George Osborne. *« M. Johnson est le candidat qui a le plus de marges de manœuvre pour sortir le pays du chaos du Brexit et pour que les Britanniques se sentent de nouveau bien »*, écrit ce dernier dans un éditorial. Logiquement, le principal intéressé l'a joué modeste. *« Je pense qu'il est vraiment temps de ramener de l'enthousiasme en politique. Je le pense vraiment, mais je crois aussi qu'il y a un sacré boulot à abattre. »*

Pendant le mois de campagne restant, il peut se passer bien des choses entre le sage M. Hunt et le bouillant M. Johnson, connu pour ses dérapages. Mais, sauf sortie de route, on voit mal qui pourrait désormais entraver l'irrésistible marche vers Downing Street du véritable animal politique qu'est « Boris ». Surtout pas Jeremy Hunt. ■

PHILIPPE BERNARD

Hunt, un pro-européen converti en partisan du Brexit

PERSONNALITÉ ÉLOQUENTE mais terne, Jeremy Hunt, 52 ans, est un fils d'amiral éduqué au pensionnat ultrachic de Charterhouse puis à Oxford. Il a enseigné l'anglais au Japon pendant deux ans et a tenté de vendre de la marmelade dans ce pays. Il est ensuite devenu multimillionnaire, après avoir fondé Hotcourses, une société spécialisée dans les sites Internet universitaires.

En 2005, il s'est lancé en politique en se faisant élire dans une circonscription du Surrey (sud-ouest de Londres) acquise aux conservateurs. Proche de l'ancien premier ministre, David Cameron, il a été son ministre de la culture, avant de devenir le ministre de la santé le plus longtemps en poste de l'histoire britannique, affrontant une grève des médecins dont il a alourdi les horaires, obtenant ensuite de Theresa May des moyens budgétaires supplémentaires pour le NHS, le système de santé public cher au cœur des Britanniques.

« Arrogance de Bruxelles »

Après avoir pris position contre le Brexit lors du référendum de 2016, il a tourné casaque à l'automne 2017, affirmant qu'il voterait pour le Brexit en cas de second référendum en raison de l'« arrogance » de la Commission européenne dans les négociations avec Londres. Il n'a cessé par la suite de durcir sa position, poussé à l'évidence par l'ambition de succéder à Theresa May. Celle-ci l'a promu ministre des affaires étrangères en juin 2018 après la démission de Boris Johnson.

A Bruxelles, M. Hunt est surtout connu pour avoir osé comparer l'Union européenne à une prison soviétique dans le but de se ménager les grâces des adhérents lors du congrès du Parti conservateur d'octobre 2018. Au Royaume-Uni, il est célèbre pour le curieux lapsus qui l'a conduit, lors d'un voyage officiel à Pékin, à parler de sa femme Lucia comme étant « japonaise » alors qu'elle est née en Chine.

Récemment, Jeremy Hunt s'est aussi fait remarquer en se disant *« personnellement »* partisan d'une réduction de vingt-quatre semaines à douze semaines du délai pendant lequel l'avortement est autorisé au Royaume-Uni. Mais il a assuré qu'il ne ferait pas changer la loi s'il devenait premier ministre. ■

PH. B. (LONDRES, CORRESPONDANT)

Echec au sommet dans la répartition des postes européens

L'Allemand Manfred Weber est écarté de la succession de Jean-Claude Juncker

BRUXELLES - *bureau européen*

A Bruxelles, les décisions, surtout quand elles sont difficiles à prendre, obéissent souvent à une valse à trois temps : il faut trois sommets, pas moins, pour qu'elles finissent par advenir. Manifestement, la désignation des plus hauts postes de l'Union européenne (UE) – la présidence de la Commission, celle du Conseil, du Parlement, de la diplomatie commune et même de la Banque centrale européenne (BCE) – obéit à cette règle empirique.

Le 28 mai, deux jours après le résultat des élections européennes, chaque famille politique avait campé sur ses positions : les conservateurs d'Angela Merkel, d'une part, les dirigeants socialistes, d'autre part, avaient défendu leur chef de file désigné (*Spitzenkandidat*), l'Allemand Manfred Weber pour la droite, le Néerlandais Frans Timmermans pour la gauche. Emmanuel Macron, lui, n'avançait pas de noms, mais il laissait entendre que la Danoise Margrethe Vestager et le négociateur en chef des Vingt-Sept pour le Brexit, Michel Barnier, feraient de bons candidats.

« Mise à mort » symbolique

Consacré de nouveau aux « top jobs » européens, le dîner bruxellois du jeudi 20 juin a permis d'éliminer des noms. *« Nous avons constaté qu'il n'y a pas de majorité pour aucun des candidats têtes de liste, ni au Conseil ni au Parlement* [où ils doivent recueillir des majorités]*»*, a ainsi déclaré le Polonais Donald Tusk, actuel président du Conseil, dont le mandat arrive à terme à la fin du mois de novembre. Même déclaration pour Angela Merkel, qui, implicitement, a lâché la tête de liste de la droite européenne, son compatriote Manfred Weber.

Allant plus loin, Emmanuel Macron a affirmé à l'issue du dîner entre les vingt-huit chefs d'Etat et de gouvernement que *« les trois noms des* Spitzenkandidaten *sont écartés pour la présidence de la Commission. Il est clair qu'il n'y a pas de majorité autour de la table du Conseil, de la même manière que, ce matin, il est apparu clairement qu'il n'y a pas de majorité pour M. Weber* [au Parlement européen]*»*.

Le nom du Français Michel Barnier, considéré comme « macron-compatible », revient un peu plus dans le jeu

Les dirigeants sont convenus de se revoir le 30 juin au soir, juste avant la première séance plénière du Parlement européen, le 2 juillet, au cours de laquelle celui-ci doit impérativement avoir désigné son président.

La « mise à mort » symbolique de M. Weber, soutenu à bout de bras depuis un mois par le Parti populaire européen (PPE), avait commencé dès jeudi matin, quand Philippe Lamberts, coprésident du groupe des Verts au Parlement, assurait à la presse que les sociaux-démocrates (PSE) et les libéraux (ALDE) avaient expressément rejeté leur collègue bavarois, intronisé candidat officiel des conservateurs depuis la fin 2018.

Emmanuel Macron s'est dit *« non étonné »* par cette décision – qu'il espérait – des deux groupes politiques. *« J'ai toujours eu une expression claire sur le sujet, ce qui se passe ne m'étonne pas plus que ça »*, a-t-il sobrement commenté en arrivant au sommet. L'entourage du président français expliquait que *« le profil de M. Weber ne correspond pas à l'expérience nécessaire qu'on doit avoir pour la présidence de la Commission »*. Dans l'après-midi, la présidence du PPE continuait toutefois à dire que M. Weber restait vaillant. *« Nous restons déterminés à respecter la procédure* [du *Spitzenkandidat*, tête de liste] *et à soutenir notre candidat »*, affirmait le Français Joseph Daul, le patron de la droite européenne. Histoire de prouver qu'il l'aurait défendu jusqu'au bout ?

Si le PPE reste le premier parti dans l'UE avec 182 sièges dans l'hémicycle strasbourgeois renouvelé, il ne peut plus prétendre à imposer seul son choix pour les *« top jobs »*. Il doit compter avec les sociaux-démocrates (153 sièges) mais aussi les libéraux, forts de leurs 108 élus désormais, dont le vingt et un macronistes.

Plusieurs diplomates assuraient, ces derniers jours, qu'Angela Merkel avait *« besoin de temps pour lâcher Manfred Weber »*, candidat officiel de la droite allemande, l'alliance CDU-CSU. *« On avait encore besoin d'un tour »*, confirmait un diplomate à l'issue du dîner. Pour des raisons de politique intérieure essentiellement : M. Weber a été continuellement soutenu par Annegret Kramp-Karrenbauer, qui a succédé à M^me^ Merkel à la tête de la CDU.

Huit jours pour sortir une liste

Le petit jeu de massacre de jeudi soir ne fait pas qu'une seule victime : Margrethe Vestager, la brillante commissaire à la concurrence, semble éliminée de la succession à Jean-Claude Juncker. Tête de liste des libéraux, elle était pourtant considérée comme une des favorites du président français. Même logique éliminatoire pour Frans Timmermans, champion des sociaux-démocrates. Hériteront-ils quand même d'un autre poste à responsabilité ?

Les dirigeants de l'UE ont désormais huit petits jours pour accorder leurs violons et sortir une liste, de quatre ou cinq noms. Sachant que celui du président ou de la présidente de la Commission doit être assuré d'obtenir une majorité des votes à Strasbourg. *« Nous avons besoin d'une position commune au Parlement »*, précisait Angela Merkel, jeudi soir.

Dans la configuration de cet après-sommet, le nom de Michel Barnier – toujours chez Les Républicains et donc au PPE mais considéré comme « macron-compatible » – revient un peu plus. Le négociateur en chef du Brexit pour l'UE, ex-commissaire et ancien ministre, est très apprécié des dirigeants de l'Union mais il a aussi la cote au Parlement.

Jeudi, de nouveaux noms circulaient toutefois, donnant l'impression que le jeu restait complètement ouvert : on parlait ainsi de la présidente croate Kolinda Grabar-Kitarovic ou de son premier ministre Andrej Plenkovic. Ou encore, pour la Commission, de l'actuel président du Conseil, le Polonais Donald Tusk, qui a démenti. Idem pour le premier ministre du Luxembourg, Xavier Bettel, cité au Conseil. Charles Michel, chef du gouvernement belge, lui, n'a rien dit.

Ce blocage persistant, jeudi soir, amusait Jean-Claude Juncker, qui disait constater *« avec un certain plaisir, satisfaction,* [et] *bonheur »* qu'il n'était pas facile de le remplacer. Il signifie, en tout cas, qu'un accord franco-allemand sera nécessaire mais pas suffisant pour dégager le nom de la future tête de la Commission. Il n'y a pas de match entre Paris et Berlin, assure toutefois l'Elysée, qui affirme que ce n'est pas la personne de M. Weber qui a été visée. *« Je n'ai rien contre une candidature allemande pour la présidence de la Commission, je soutiendrais Angela Merkel mais elle n'est pas candidate »*, indiquait M. Macron. Le président français juge, pour sa part, que l'épisode de jeudi était *« une étape nécessaire compte tenu du niveau de crispation atteint »*. ■

CÉCILE DUCOURTIEUX, VIRGINIE MALINGRE ET JEAN-PIERRE STROOBANTS

LE CONTEXTE

PAYSAGE ÉCLATÉ

La désignation des dirigeants des institutions européennes est d'autant plus compliquée qu'aucune famille politique ne domine le jeu ni au Parlement ni au Conseil européen. Par rapport à 2014, les conservateurs du PPE ne sont plus majoritaires à la table des chefs d'Etat et de gouvernement, avec neuf titulaires, contre huit libéraux et six socialistes. Dans l'hémicycle, PPE et sociaux-démocrates ont perdu leur majorité commune depuis les élections européennes du 26 mai, et doivent composer avec les libéraux et les Verts, face aux extrêmes droites.

En Géorgie, des scènes d'émeute au Parlement

L'intervention d'un député russe dans l'hémicycle a mis le feu aux poudres dans ce pays encore marqué par la guerre de 2008

MOSCOU - *correspondant*

La capitale géorgienne a été le théâtre de manifestations qui ont tourné à l'émeute, jeudi 20 juin au soir, après l'intervention musclée de la police. Trente manifestants, simples citoyens ou issus des rangs de l'opposition et de diverses organisations, ont été blessés dans ces affrontements qui se sont déroulés devant le Parlement de Tbilissi, dans un épais nuage de gaz lacrymogènes. Selon les chiffres officiels, trente-neuf policiers ont aussi été blessés. La situation restait tendue dans la soirée, avec des affrontements sporadiques, et quelques centaines de personnes apparemment décidées à rester devant l'édifice, certaines armées de bâtons et de boucliers.

Habituée des crises politiques à répétition, la Géorgie s'est offert ce coup de chaud après un épisode inhabituel. C'est l'intervention d'un député russe dans l'enceinte du Parlement, un peu plus tôt dans la journée, qui a déclenché la colère dans ce pays encore marqué par la guerre russo-géorgienne de 2008. Sergueï Gavrilov, élu communiste de la Douma, a pris la parole à la tribune du Parlement pour ouvrir l'*« Assemblée interparlementaire orthodoxe »*.

Circonstance aggravante, cet élu de la Douma est un soutien affirmé de l'Abkhazie et de l'Ossétie du Sud, les deux territoires qui ont fait sécession de la Géorgie à l'issue de conflits armés (1993 et 2008) et grâce au soutien de Moscou. Selon plusieurs sites géorgiens, il aurait même participé au conflit abkhaze en 2008, ce qu'il nie.

Rapidement, plusieurs milliers de personnes (jusqu'à 10 000 selon les médias russes et géorgiens) ont afflué sur l'avenue Roustaveli, criant à la *« trahison »* et réclamant la démission de plusieurs officiels, dont le président du Parlement, accusé de s'être compromis avec *« l'occupant russe »*. Tenant d'une ligne euro-atlantique qui fait du rapprochement avec l'UE et l'OTAN une priorité, le pouvoir en place en Géorgie est souvent accusé par l'opposition d'entretenir une certaine complaisance vis-à-vis de Moscou, ou au minimum d'éviter la confrontation.

Le pouvoir en place est accusé d'entretenir une certaine complaisance vis-à-vis de Moscou

Le milliardaire géorgien Bidzina Ivanichvili, considéré comme le véritable homme fort du pays à la tête de son parti Le Rêve géorgien, a déclaré dans un communiqué *« partager pleinement l'indignation sincère des citoyens géorgiens »*. Sans être encore massif, le mouvement spontané démarré jeudi constitue un nouveau signe de défiance à l'encontre d'un gouvernement de plus en plus usé et contesté, au-delà de la seule question russe. L'opposition, qui a menacé de bloquer le centre de Tbilissi si des démissions n'ont pas lieu, semblait compter sur une intensification du mouvement dans les jours à venir.

Tirs de balles en caoutchouc

Jeudi, la situation a dégénéré lorsqu'une centaine de manifestants ont réussi à franchir les grilles du Parlement et à pénétrer dans la cour intérieure de l'édifice. Les policiers ont alors fait usage de leurs matraques et de gaz lacrymogènes. Les affrontements se sont ensuite déplacés dans la rue, où les forces de l'ordre ont également abondamment tiré des balles en caoutchouc.

La présidente, Salomé Zourabichvili, tout en disant comprendre l'indignation des manifestants, a dénoncé des *« actions contre l'Etat et des appels au coup d'Etat venant de l'intérieur et de l'extérieur du pays »*, dans une référence à l'opposant en exil, l'ancien président Mikheïl Saakachvili. Rentré à Moscou en urgence, le député communiste Gavrilov a dénoncé une action *« bien préparée »*, assurant avoir distingué dans les meneurs de cette éruption de violence des *« superviseurs qui parlaient anglais dans sa version américaine »*. ■

BENOÎT VITKINE

Cet article est le premier de Benoît Vitkine en tant que correspondant en Russie.

Guerre au Yémen : Londres suspend ses ventes d'armes à Riyad

La justice britannique demande au gouvernement de tenir compte d'éventuelles violations des droits humains par la coalition arabe

Vingt-quatre heures après la publication d'un rapport cinglant des enquêteurs de l'ONU mettant en cause la responsabilité du prince héritier Mohammed Ben Salman dans l'assassinat du journaliste et dissident Jamal Khashoggi, la pression internationale s'accentue sur Riyad, sur le front de la guerre yéménite cette fois.

Pour un temps, le Royaume-Uni ne signera plus, avec l'Arabie saoudite, de nouveaux contrats de vente d'armes pouvant être utilisées au Yémen. Cette décision du gouvernement britannique fait suite à un arrêt inattendu de la cour d'appel de Londres, rendu jeudi 20 juin, qui estime que les ventes d'armes au royaume saoudien sont entachées d'une *« erreur de droit »* dans le contexte de la guerre qui dure depuis près de cinq ans dans ce pays. Où l'Arabie saoudite et ses alliés combattent les rebelles houthistes, soutenus par l'Iran. La justice britannique avait été saisie en 2015 par une organisation militant contre le commerce des armes, Campaign Against Arms Trade (CAAT). Cette ONG voulait mettre un terme à des ventes britanniques de bombes et d'avions de chasse à Riyad. Le gouvernement s'est rendu coupable, selon CAAT, de *« violations graves et répétées »* du droit humanitaire international en fournissant des armes à la coalition arabe menée par Riyad.

« Nous ne sommes pas d'accord avec le jugement et demanderons l'autorisation d'interjeter appel », a cependant déclaré le ministre du commerce international, Liam Fox, devant le Parlement. *« Dans l'intervalle*, a-t-il précisé, *nous n'accorderons pas de nouvelles licences* [de vente d'armes] *à l'Arabie saoudite et à ses partenaires de la coalition qui pourraient être utilisées dans le conflit au Yémen. »*

La cour d'appel de Londres avait demandé dans la matinée au gouvernement de *« reconsidérer la question »* des ventes d'armes. Celui-ci *« n'a pas évalué si la coalition dirigée par les Saoudiens avait commis des violations du droit international humanitaire par le passé, pendant le conflit au Yémen, et n'a fait aucune tentative pour le faire »*, a rapporté Terence Etherton, président de la division civile de la cour d'appel.

Au Royaume-Uni, les autorisations d'exportation d'armes sont accordées par le ministère du commerce international après avis du ministre des affaires étrangères. Un poste actuellement occupé par le conservateur Jeremy Hunt, qui a succédé à Boris Johnson. Tous deux ont défendu les relations privilégiées qu'entretient Londres avec Riyad et les ventes d'armes à l'Arabie saoudite. Tout en défendant les normes britanniques en matière d'exportations d'armement, qu'il juge *« parmi les plus strictes au monde »*, Jeremy Hunt estimait en mars qu'un arrêt de ces ventes au royaume saoudien équivaudrait à *« renoncer à l'influence britannique »* dans la région.

Après la décision de Londres, le Sénat américain a aussi choisi de bloquer une vente à Riyad

Un enjeu économique et industriel se greffe aux considérations politiques : l'industrie militaire britannique a ainsi exporté à hauteur de 4,7 milliards de livres (5,3 milliards d'euros) d'équipement à destination de l'Arabie saoudite depuis mars 2015, date du début de l'intervention de la coalition militaire arabe au Yémen.

Après la décision de Londres, le Sénat américain a aussi choisi, jeudi, de bloquer une vente d'armes à l'Arabie saoudite d'une valeur estimée à 8 milliards de dollars (7,1 milliards d'euros). Un signe de défiance à la politique de Donald Trump, favorable à Riyad. Plusieurs élus de la majorité républicaine ont voté avec les démocrates pour s'opposer à ce contrat, que l'administration Trump avait autorisé en invoquant une situation d'urgence provoquée par la menace iranienne pour contourner le Congrès. Le président américain a cependant promis de mettre son veto à ce texte.

Appel à la France

Dans le même temps, plusieurs ONG ont appelé la France à suivre l'exemple du Royaume-Uni. *« La décision de la cour d'appel de Londres est historique et envoie un signal très fort aux pays européens, comme la France, qui continuent de vendre des armes à l'Arabie saoudite malgré ses violations systématiques contre les civils au Yémen »*, s'est félicitée Bénédicte Jeannerod, responsable du bureau français de Human Rights Watch. *« Le gouvernement français devrait en tirer les leçons et cesser immédiatement ses transferts d'armes à ce pays »*, a-t-elle ajouté.

« Aucune culpabilité n'a été démontrée [concernant des crimes de guerre]*»*, a rapidement et vivement réagi le ministre saoudien des affaires étrangères, Adel Al-Jubeir, lors d'une conférence de presse à Londres. *« La décision du tribunal touche plus à la forme qu'au fond »*, a-t-il dit, ajoutant que *« les licences de ventes d'armes* [déjà accordées] *vont se poursuivre »* et que les prochaines *« attendront »* jusqu'à ce que le gouvernement britannique fasse les *« changements nécessaires à ses procédures »*.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, la coalition militaire sous commandement saoudien a mené de nouvelles frappes aériennes autour du port d'Hodeïda, contrôlé par les rebelles, quelques heures après que le Programme alimentaire mondial des Nations unies (PAM) a annoncé la suspension partielle de son aide au Yémen, conséquence des détournements de ses livraisons. ■

MADJID ZERROUKY

Le Monde
SAMEDI 22 JUIN 2019

Militairement stabilisée, la Mauritanie prépare sa première transition démocratique

Le président Mohamed Ould Abdelaziz, qui ne se représente pas à la présidentielle du 22 juin, a contenu la menace djihadiste mais laisse une situation sociale délétère

NOUAKCHOTT - *envoyé spécial*

Longtemps, personne n'a voulu croire aux promesses de l'ex-putschiste. Il avait beau répéter – et cela depuis plusieurs années déjà – qu'il respecterait la loi, qu'il quitterait la présidence de la République islamique de Mauritanie à l'issue de son deuxième mandat, rien n'y faisait. Une question de confiance rompue, sans doute. L'opposition, évidemment, était convaincue que le tout-puissant général – celui qui avait brutalement interrompu, le 6 août 2008, la première transition démocratique – piétinerait de nouveau la Constitution.

Et pourtant. Mohamed Ould Abdelaziz, le rigide et cassant militaire, ne sera pas candidat à la présidentielle du 22 juin, après avoir remporté celles de 2009 et de 2014. On pourra inscrire à son bilan qu'il fut, depuis l'indépendance de 1960, le premier chef de l'Etat à transmettre le pouvoir à l'issue d'une élection pluraliste, à défaut d'offrir les mêmes chances aux candidats étrangers au pouvoir. Son successeur désigné, Mohamed Ould Ghazouani, fait ainsi figure de favori du scrutin face à cinq autres candidats.

LE PROFIL



Mohamed Ould Abdelaziz

Né en 1956 à Akjoujt, anciennement Fort-Repoux au temps de la colonisation française, Mohamed Ould Abdelaziz prend le pouvoir en 2008 à la suite d'un coup d'Etat. Militaire de carrière, issu d'une tribu maure guerrière, il est élu président en 2009, puis pour un second mandat en 2014. Alors que ses détracteurs l'accusent d'autoritarisme et le soupçonnent de vouloir s'accrocher au pouvoir, il ne se présente pas à la présidentielle de 2019, respectant ainsi la Constitution qui limite à deux le nombre de mandats successifs.

Si l'ex-militaire a remisé son uniforme depuis sa première campagne électorale, ses deux mandats resteront marqués d'une forte empreinte sécuritaire, qui a permis au pays de ne plus connaître d'attentats depuis 2010, malgré un environnement régional hautement instable. Lorsqu'il prend le pouvoir avec d'autres militaires, en 2008, son pays est alors la cible de mouvements djihadistes descendus d'Algérie, liés à Al-Qaida au Maghreb islamique (AQMI).

Assauts contre des militaires, enlèvements d'étrangers, explosions de voitures piégées se succèdent. Parallèlement, des dizaines de Mauritaniens rejoignent les rangs des groupes armés établis au-delà des frontières, ces lignes virtuelles tracées, sur des milliers de kilomètres, dans les dunes d'un désert ouvert, notamment sur le Mali et l'Algérie, et alors franchies par des trafiquants en tous genres.

Clans arabo-berbères

La première tâche de Mohamed Ould Abdelaziz sera de réorganiser ses forces armées, avec l'aide technique, matérielle et opérationnelle de la France et des Etats-Unis principalement. Le nouveau pouvoir mauritanien consacre ainsi une large part de son budget à la défense nationale. Un effort qu'il maintiendra d'autant plus que le Mali – dont une grande partie du territoire était tombée, en 2012, sous la coupe d'une coalition de groupes touareg indépendantistes et de djihadistes – est toujours aspiré dans une spirale de violence. Mohamed Ould Abdelaziz sécurise ses frontières et se fait aussi l'un des plus fervents avocats de la force conjointe du G5 Sahel (Mauritanie, Mali, Niger, Burkina Faso et Tchad), embryon de force régionale pour lutter contre des périls communs (trafics et extrémisme violent).

L'édifice tient, mais la restructuration de l'armée n'ira pas jusqu'à briser les plafonds de verre communautaires qui compartimentent dangereusement la société mauritanienne. *« Les 34 généraux mauritaniens sont des Maures, mis à part deux Haratines* [descendants d'esclaves]*, il n'y a aucun Noir »*, rappelle Baba Hamidou Kane, l'un des six candidats à la présidentielle de juin et représentant de la communauté négro-africaine. *« Sur ce plan, rien n'a changé »*, ajoute-t-il.

Le sujet de la corruption est sensible. Deux blogueurs qui la dénonçaient dorment en prison depuis le 22 mars

Quelques clans arabo-berbères tiennent en effet les rênes de l'armée. Mais aussi de l'administration et de la politique, au sein d'une population diverse (Maures, Haratines, Soninkés, Wolofs, Peuls…). Idem pour l'économie. *« Il n'y a aucun management autre que maure dans les vingt banques du pays et les privatisations se sont faites sur des bases tribales »*, ajoute Baba Hamidou Kane, qui sent poindre *« le ras-le-bol des Négro-Africains et des Haratines urbains vis-à-vis du système maure ». « La jeunesse est de plus en plus révoltée et l'on peut craindre des réactions sur des bases communautaires »*, avertit le candidat. *« La situation sociale s'est détériorée au sein d'un système quasiment organisé par castes »*, juge également la sociologue Dieynaba Ndiom.

Car si le bilan économique des années Ould Abdelaziz a des aspects positifs, tout le monde n'en profite pas. Loin de là. Certes, un accord a été trouvé avec le Fonds monétaire international (FMI) en 2017 pour contenir un endettement qui frôle les 100 % du PIB. Des programmes de développement ont permis d'équiper ce pays désertique grand comme une fois et demie la France (pour 4 millions d'habitants) d'infrastructures (routes, ports, aéroports, électricité, eau). Les exportations de minerai de fer, de produits agricoles et d'élevage ont été relancées. La croissance, assez vigoureuse (4 %), devrait s'envoler avec le début de l'exploitation, d'ici deux ans, du gisement gazier prometteur de Grand Tortue, découvert au large de la Mauritanie et du Sénégal.

Mais pour Biram Dah Abeid, le plus bruyant et virulent des opposants au chef de l'Etat, le cœur du pouvoir serait affaibli. *« Le champ de redistribution de la manne financière s'est refermé sur un petit groupe autour du président, ce qui mécontente une partie de la communauté d'affaires pourtant issue du même groupe ethnique. Le système est usé. Il faut en changer sous peine de voir les revendications devenir plus violentes »*, affirme cet agitateur, passé plusieurs fois par les geôles du pouvoir.

Autre candidat de l'opposition à la présidentielle de juin, Sidi Mohamed Ould Boubacar partage cette analyse. *« Le président a oublié l'aspect social du développement*, affirme-t-il. *L'école républicaine et l'accès à la santé ont été sacrifiés. Les services de base sont aujourd'hui inexistants. »*

« Environnement explosif »

Cet ancien premier ministre est soutenu par la branche mauritanienne des Frères musulmans, Tawassoul, principale formation de l'opposition, qui s'est solidement enracinée dans le champ social déserté par l'Etat. Et dans celui de la lutte contre la corruption des élites.

Ses adversaires reconnaissent au président d'avoir remis de l'ordre dans les finances publiques, mais les pires rumeurs courent les rues de Nouakchott sur le clan présidentiel. *« Ils ont mis la main sur des écoles et des hôpitaux pour les transformer en commerces, et une partie de la Société nationale industrielle et minière, la première entreprise du pays, est entre leurs mains. L'immobilier, la pêche, les douanes… »*, énumère un avocat de la capitale, sous couvert d'anonymat.

Le sujet est sensible. Abderrahmane Weddady et Cheikh Ould Jiddou, deux blogueurs connus pour dénoncer les atteintes aux droits humains dans leur pays, dorment depuis le 22 mars en prison. *« Ils ont seulement critiqué la corruption qui régnerait au sein du gouvernement dans des commentaires sur Facebook »*, explique Amnesty International qui qualifie leur détention d'*« illégale »*.

« La stabilité de la Mauritanie à moyen terme ne repose pas seulement sur celle de l'appareil sécuritaire, des tribus ou de l'administration, mais également sur l'aspect social qui a été délaissé, créant un environnement explosif », s'inquiète un diplomate occidental en poste à Nouakchott. C'est surtout cela, l'héritage que Mohamed Ould Abdelaziz laissera à son successeur. ■

CHRISTOPHE CHÂTELOT

Le football, une vitrine pour l'Egypte de Sissi

Le pays accueille la Coupe d'Afrique des nations, élément de prestige pour le régime

LE CAIRE - *envoyée spéciale*

Sur les affiches publicitaires géantes qui tapissent les grandes artères du Caire, la couleur rouge de l'équipe nationale et son joueur vedette, l'attaquant de Liverpool Mohamed Salah, sont omniprésents. Pendant un mois, du 21 juin au 19 juillet, l'Egypte va vivre à l'heure de la Coupe d'Afrique des nations (CAN). Depuis que le pays a été choisi, en janvier 2019, pour remplacer au pied levé le Cameroun, les autorités se mobilisent pour que le tournoi soit une réussite. Prestige et publicité positive : la CAN est une vitrine pour l'Egypte du président Abdel Fattah Al-Sissi et le ballon rond, le meilleur outil de *soft power* dont il dispose.

« La CAN est une opportunité de montrer la toute-puissance et la capacité d'organisation de l'Egypte et de remettre le pays sur la carte pour relancer l'économie et le tourisme. L'enjeu est aussi sécuritaire : montrer qu'elle peut organiser un tournoi majeur sans heurt. Tout a été mis en place pour donner l'apparence du retour à la normale », analyse Suzanne Gibril, sociologue à l'Université libre de Bruxelles. Cette édition de la CAN, la cinquième que l'Egypte organise, survient à un moment charnière. Six ans après son arrivée au pouvoir à la faveur d'un coup d'Etat militaire, le président Sissi veut tourner une fois pour toutes la page de la révolution de 2011 et effacer le souvenir des turbulences politiques et économiques alors que la région, notamment la Libye et le Soudan, est encore déstabilisée.

« Sur le bon chemin »

La dimension acquise par la CAN aiguise ses ambitions. Désormais jouée à 24 pays, avec des footballeurs comme l'Egyptien Mohamed Salah ou le Sénégalais Sadio Mané, qui évoluent dans des grands clubs européens, elle pourrait battre des records d'audience. *« C'est un à deux mois de publicité positive pour l'Egypte en Afrique et au-delà »*, explique le sociologue Saïd Sadek. Or, le président Sissi affiche sa volonté de redonner un rôle de premier plan à l'Egypte sur le continent. Coïncidant avec sa présidence de l'Union africaine pour un an, l'organisation de la CAN est une autre façon d'y assurer le rayonnement de l'Egypte. *« Après avoir perdu pied pendant des décennies en Afrique, l'Egypte essaie de se réintroduire sur le continent en pays modèle, avec une expérience réussie en matière de développement et de construction étatique »*, explique Gamal Sultan, politologue au centre Al-Ahram.

Mais l'enjeu est aussi, avant tout, national. *« Depuis toujours, le football est utilisé comme façon de divertir le peuple, de le détourner des affaires d'Etat et de contrôler ce qui se passe au niveau sociétal »*, analyse Suzanne Gibril. Gamal Abdel-Nasser, Anouar El-Sadate et surtout Hosni Moubarak, resté au pouvoir trente ans, ont misé sur le football pour renforcer leur pouvoir et améliorer leur image. M. Sissi ne déroge pas à la règle.

A l'heure des mesures d'austérité, la CAN pourrait aider à détourner un temps l'attention

Quelques jours avant le lancement de la CAN, il est allé rencontrer l'équipe nationale, avec les caméras de télévision.

« Le football est un sport très populaire en Egypte, surtout chez les jeunes, qui représentent 60 % de la population. Or, M. Sissi a un gros problème avec eux car ils sont frustrés par le manque de libertés et d'emplois », explique Saïd Sadek. Alors que le gouvernement s'apprête à opérer, début juillet, de nouvelles coupes dans les subventions publiques, dernier acte de mesures d'austérité qui ont durement affecté la population, la CAN pourrait aider à détourner un temps l'attention. *« Et, si l'équipe égyptienne gagne, cela va donner du prestige à M. Sissi : il va pouvoir dire : "Regardez nous sommes sur le bon chemin, l'Egypte se stabilise" »*, poursuit le sociologue.

L'atout-clé du président Sissi est le joueur star, Mohamed Salah. Déterminé et battant, généreux et fair-play, pieux et consensuel : il présente l'attaquant de Liverpool comme un modèle de l'Egypte qu'il entend bâtir. En avril, le porte-parole du ministère des affaires étrangères Ahmed Abou Zeid l'avait même qualifié d'*« icône du "soft power" égyptien »*.

Les autorités du Caire ont bien compris en quoi le football peut être un incroyable outil de communication. Certains pointent toutefois le manque d'investissements dans ce sport, et les freins mis à son développement pour qu'il en soit réellement ainsi. *« L'Egypte veut développer son "soft power" mais veut aussi le tout-sécuritaire, deux choses qui entrent en conflit. La sécurité prend le dessus sur tout. C'est la même chose dans les productions télévisées, qui sont devenues aseptisées et ineptes à force de censure »*, estime la journaliste Ranyah Sabry.

Les matchs en Egypte se jouent à huis clos depuis des émeutes entre clubs d'ultras à Port-Saïd, en 2012, qui ont fait 72 morts. Ceux de la CAN risquent d'être réservés à un public trié sur le volet, du fait du prix élevé des tickets et de l'obligation faite d'obtenir au préalable une carte de supporteur, un moyen pour les services de sécurité d'en écarter certains. *« La qualité du football égyptien ne cesse de se dégrader*, déplore Mohamed Naïm, un politologue indépendant. *Moh Salah est un cas exceptionnel qui équilibre le reste. Les joueurs ne font plus d'efforts car ils n'ont plus personne qui les regarde et leur demande des comptes. Le football égyptien, comme tout le foot africain, se détériore par manque d'investissement. »* ■

HÉLÈNE SALLON

Nouveau T-Cross.

Pour tous ceux que vous êtes.
Vous n'êtes pas du genre à vous contenter d'une seule vie. C'est pourquoi le Nouveau T-Cross s'adapte à toutes celles que vous avez choisies. Intelligent, polyvalent et riche en innovations, il s'adaptera aussi à toutes celles qui vous attendent.
Volkswagen
Cycles mixtes de la gamme Nouveau T-Cross (l/100 km) NEDC corrélé : 4,9-5,1. Rejets de CO_2 (g/km) NEDC corrélé : 111-115 / CO_2 carte grise : 105-108. Valeurs au 28/02/2019.
Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons 832 277 370

ESPACE SUFFREN
40TER Avenue de Suffren
75015 PARIS
01 53 58 10 00
www.espacesuffren.com

MICHEL ANGE
97 rue Michel Ange
75016 PARIS
01 40 71 12 12
www.michelange-paris16.com

LE VILLAGE NEUBAUER VOLKSWAGEN
227 Bld Anatole France
93200 SAINT DENIS
01 49 22 12 40
www.levillageneubauer-volkswagen.com

NOS OFFRES DU MOMENT SUR :
http://eo4.me/offresvw


TURQUIE

Putsch manqué de 2016 : 151 condamnations à la perpétuité

Un tribunal turc a condamné, jeudi 20 juin, 151 personnes à la prison à vie pour le putsch manqué de juillet 2016 contre le président turc Recep Tayyip Erdogan. Elles étaient notamment poursuivies pour « tentative de renversement de l'ordre constitutionnel », « assassinat » et « tentative d'assassinat ». En tout, 224 personnes, dont une vingtaine d'ex-généraux, étaient jugées. Trente-trois ont été relaxées et 27 ont reçu de peines allant jusqu'à vingt ans de prison pour « appartenance à une organisation terroriste ». Les dossiers de 13 personnes, dont le prédicateur Fethullah Gülen, qu'Ankara accuse d'être le cerveau du putsch manqué, ont été dissociés. – *(AFP.)*

Trump annule in extremis des frappes sur l'Iran

Après l'attaque d'un drone, le président a approuvé une opération puis s'est ravisé, selon le « New York Times »

Donald Trump a choisi, jeudi 20 juin, de relativiser la gravité du tir iranien qui avait abattu un drone américain au-dessus du golfe Persique, au matin. *« J'ai du mal à croire que cela était délibéré »*, a affirmé le président dans le Bureau ovale, paraissant déterminé, pour l'heure, à faire baisser la tension face à un risque d'escalade militaire. M. Trump a voulu voir dans ce tir l'œuvre d'un officier iranien isolé et *« stupide »*, et non une décision d'Etat. Téhéran avait revendiqué avoir abattu l'imposant appareil de surveillance, affirmant qu'il avait passé *« la ligne rouge »* en pénétrant dans son espace aérien, au-dessus de ses eaux territoriales – ce que Washington dément.

Cependant, selon le *New York Times*, qui cite plusieurs sources officielles, M. Trump a, dans un premier temps, approuvé des frappes contre une poignée de positions militaires iraniennes, comme des radars et des batteries de missiles. Ces frappes auraient été prévues tôt vendredi matin, afin de minimiser des pertes iraniennes. Un responsable du Pentagone a confirmé à l'agence Associated Press que l'armée avait préparé de telles ripostes dans la nuit, puis s'était vu retirer l'approbation, vers 1 h 30 du matin, heure de Paris, avant que les frappes ne soient lancées. Cette opération a donné lieu à de longues délibérations à la Maison Blanche, jeudi, entre les principaux responsables de sécurité de l'administration et des membres du Congrès, mis au fait d'une possible intervention, sans que des détails précis ne leur aient été communiqués.



Le président américain, Donald Trump, le secrétaire d'Etat, Mike Pompeo, et le conseiller à la sécurité nationale, John Bolton, le 20 juin à la Maison Blanche.
MANDEL NGAN/AFP

Selon le *New York Times*, le conseiller à la sécurité nationale, John Bolton, et le secrétaire d'Etat Mike Pompeo, partisans d'une ligne intransigeante face à l'Iran, ont exprimé leur soutien à une réaction militaire, ainsi que la directrice de la CIA, Gina Haspel. Le Pentagone a, lui, mis en garde contre un risque d'escalade incontrôlé, ainsi que plusieurs responsables du Congrès, notamment démocrates. M. Trump avait suscité la crainte d'un tel engrenage en affirmant, tôt jeudi matin sur Twitter, que *« l'Iran a*[vait] *fait une très grande erreur »* en abattant ce drone, un RQ-4A Global Hawk d'une valeur de 130 millions de dollars.

Il a rappelé plus tard, en marge d'une rencontre avec le premier ministre canadien, Justin Trudeau, que si l'Iran avait abattu un avion de combat et son pilote, *« cela aurait fait une grande, grande différence »*. M. Trump, qui souhaite de longue date se désengager autant que possible du Proche-Orient, exprimait ainsi pour la seconde fois une ligne rouge, en signalant que la mort d'un militaire américain serait susceptible de déclencher une riposte.

Lors de la semaine écoulée, le président américain avait toutefois déjà minimisé l'importance des attaques de pétroliers que Washington accuse l'Iran d'avoir perpétrées dans le golfe Persique, à la mi-mai puis le 13 juin. Le Pentagone a annoncé, en réponse, un déploiement modéré d'un millier d'hommes, de simples personnels de soutien aux forces permanentes basées dans la région.

« Mises en gardes répétées »

L'ambassadeur iranien aux Nations unies, Majid Takht Ravanchi, a, de son côté, affirmé dans une lettre au secrétaire général de l'ONU, que le drone américain avait pénétré dans l'espace aérien du pays *« en dépit de mises en garde répétées par radio »*. *« Nous n'avons aucune intention de déclencher une guerre avec aucun pays, mais nous sommes prêts pour une guerre »*, a affirmé Hossein Salami, le numéro deux des gardiens de la révolution, la principale force armée iranienne. Par mesure de sécurité, Washington a interdit vendredi aux avions civils américains de survoler la région.

Pour les gardiens, ce tir contre un appareil américain opérant à haute altitude représente un succès opérationnel, qui valide le maintien du développement coûteux de l'arsenal de missiles du pays. Soumis à des pressions occidentales pour qu'il réduise son programme balistique, Téhéran le considère comme son principal moyen de dissuasion face à Washington et à ses alliés arabes du Golfe et à Israël.

Pour les gardiens de la révolution, ce tir contre un appareil américain à haute altitude est un succès

Il demeure difficile d'évaluer à quel niveau de l'Etat iranien la frappe de jeudi a été validée. Les gardiens dépendent directement du Guide suprême, Ali Khamenei, et jouissent d'une certaine autonomie tactique dans la région. Cependant leurs activités, notamment dans le Golfe, demeurent strictement encadrées par des instances de décision stratégique collégiales rassemblant toutes les composantes de l'Etat, qui laissent peu de marge à l'initiative sur des engagements d'une telle portée.

Téhéran a nié avoir partie liée aux attaques de pétroliers dans le Golfe, et dénonce des opérations orchestrées par Washington et ses alliés régionaux pour déclencher une intervention militaire contre l'Iran. Il accuse les Etats-Unis de lui mener une guerre économique depuis leur retrait de l'accord international sur son programme nucléaire, en mai 2018. Téhéran a lui même planifié et engagé une escalade des tensions en promettant de relancer graduellement ses centrifugeuses à partir du 7 juillet, en rupture avec ses engagements, si les autres signataires du « deal » ne trouvent pas le moyen de réduire l'effet des sanctions. ■

LOUIS IMBERT

A Gaza, le chef du Hamas met en cause l'indécision d'Israël devant la presse étrangère

Ismaïl Haniyeh estime que « le projet national palestinien est menacé »

GAZA - *envoyé spécial*

Ismaïl Haniyeh est riche. Riche en reproches à distribuer : aux Israéliens qui ne tiennent pas leurs engagements, au président palestinien, Mahmoud Abbas, aux pays occidentaux. Sans oublier Bahreïn, qui se prête aux projets de l'administration Trump en accueillant à Manama, les 25 et 26 juin, un *« atelier de travail »* suscitant le scepticisme général, prélude à un hypothétique plan de paix. Dans cette adversité à visages multiples, le chef du bureau politique du Hamas a essayé, jeudi 20 juin, de rappeler la ligne de son mouvement : guerre non souhaitée, paix impossible, cessez-le-feu sur la table en échange d'un desserrement de l'étau autour du territoire.

Estimant que *« le projet national palestinien est menacé »* par les coups de boutoir de l'administration Trump et de la droite israélienne, Ismaïl Haniyeh a accepté de rencontrer les correspondants étrangers basés à Jérusalem. Ceux-ci ont été accueillis à Gaza, dans un hôtel de la côte, pour interroger le responsable du mouvement islamiste armé, tout sourire. Sans surprise, ils n'ont guère entendu d'autocritique malgré le désastre humanitaire, social et économique dans le territoire enclavé, mais plutôt l'expression d'une forte frustration.

Il y a, bien sûr, le rendez-vous de Bahreïn et la volonté américaine de *« transformer notre quête de libération nationale en cause humanitaire et économique »*. Ismaïl Haniyeh redoute que cela ouvre la voie à une *« normalisation »* entre les pays arabes et Israël. Mais il y a surtout le tête-à-tête sans issue avec l'Etat hébreu, encore engagé dans une phase électorale peu propice aux gestes conciliants. Un nouveau scrutin législatif est prévu le 17 septembre. Les positions israéliennes constituent *« une mosaïque très complexe »*, a déclaré le dirigeant palestinien, dans un euphémisme qui traduit une impatience.

Liste de doléances

Estimant que le Hamas était engagé *« à 95 % »* dans la mise en œuvre des accords indirects conclus ce printemps avec Israël, par l'intermédiaire du médiateur égyptien et de l'ONU, Ismaïl Haniyeh a mis en cause les *« sautes d'humeur »* de l'Etat hébreu. Le dirigeant palestinien a dressé une liste de doléances, concernant les volets non appliqués des accords, dont le contenu n'a jamais été formellement publié.

Il a cité l'absence de raccordement à une nouvelle ligne électrique en provenance d'Israël, la construction retardée de deux zones industrielles et d'un hôpital, l'extension non réalisée de la zone de pêche à 18 milles marins, alors que la distance n'a cessé de varier ces dernières semaines à chaque incident sécuritaire frontalier. Concernant la lutte contre le chômage de masse, Ismaïl Haniyeh a cité le chiffre de 3 500 emplois créés avec l'aide de l'ONU, alors que le Hamas en attendait 40 000. Enfin, le dirigeant a évoqué la longue liste de produits interdits d'importation à Gaza par Israël – d'usage multiple, ils pourraient servir à des fins militaires, selon la version officielle – alors que les entreprises locales, à l'agonie, les réclament.

M. Haniyeh a invité le président Abbas au dialogue et a rejeté l'idée de négociations directes avec Israël

Pour sa part, le Hamas rappelle qu'il a déployé ses forces de sécurité le long de la clôture pour empêcher les manifestants de la « marche du retour », mobilisés depuis mars 2018, de s'approcher trop près des soldats israéliens. Les engins explosifs artisanaux et les cerfs-volants ont été suspendus. Les quelques ballons incendiaires envoyés récemment vers l'autre côté de la clôture ne seraient le fait que d'*« enfants »*.

Ismaïl Haniyeh n'a pas relativisé *« la colère et la rancœur de la population »*, lorsqu'il a été interrogé sur la répression violente contre le mouvement social à la mi-mars. Des centaines de personnes s'étaient mobilisées pour dénoncer les taxes et le coût de la vie. *« Lorsque des erreurs sont commises, nous estimons normal de dire que nous sommes désolés »*, a-t-il assuré, tout en jetant le doute, dans le même temps, sur la nature de ce mouvement, en évoquant *« des actions engagées en fonction d'objectifs de certaines factions »*. Ces intentions seraient documentées. En somme, le Fatah de Mahmoud Abbas aurait tenté de déstabiliser la bande de Gaza. C'est nier le caractère largement spontané des protestations, via les réseaux sociaux.

Ismaïl Haniyeh a invité le président Mahmoud Abbas au dialogue, au nom de la réconciliation nationale. Il a, par ailleurs, rejeté l'idée de négociations directes avec Israël et affirmé qu'aucune négociation n'était engagée au sujet des deux civils israéliens détenus par le Hamas et des dépouilles de deux soldats. Le dirigeant a fixé un préalable : la libération de 52 Palestiniens, relâchés fin 2011 au moment de l'accord concernant le soldat Gilad Shalit, puis arrêtés de nouveau en juin 2014. Interrogé sur les otages israéliens du Hamas, Ismaïl Haniyeh a refusé de donner des précisions sur leur condition : *« Cette réponse a un prix »*, a-t-il lâché dans un sourire gourmand. ■

PIOTR SMOLAR

Séoul embarrassé par un bateau de pêche nord-coréen

L'échec de l'armée et des gardes-côtes sud-coréens à repérer un bateau de pêche nord-coréen entré dans les eaux territoriales du pays embarrassent le gouvernement progressiste du président Moon Jae-in et sa politique de rapprochement avec le Nord. *« Favoriser une dynamique pacifique, c'est important, mais une défense fiable doit être la priorité »*, écrivait dans son éditorial du vendredi 21 juin le quotidien conservateur, *JoongAng Ilbo*. La veille, M. Moon avait ordonné une enquête approfondie au ministre de la défense, Jeong Kyeong-doo, qui avait présenté ses excuses et souligné la responsabilité de l'armée, *« pour la profonde inquiétude causée dans la population »*, tout en promettant un *« renforcement de la morale et de la discipline »*.

Le 12 juin, un bateau de pêche venu du Nord est entré dans les eaux sud-coréennes en mer de l'Est (mer du Japon), y a navigué près de trois jours avant d'entrer au port de Samcheok (nord-est du pays). L'un des quatre membres de l'équipage a demandé à des habitants un téléphone pour joindre une tante qui, selon lui, vit à Séoul. Les quatre ont été ensuite arrêtés. Deux ont été renvoyés au Nord. Deux ont fait défection. La facilité du bateau en bois de 10 mètres de long à atteindre un port à 130 km au sud de la ligne de démarcation maritime interroge sur la surveillance sud-coréenne. Les gardes-côtes et les militaires ont, en outre, tenté de masquer leur échec.

L'AISANCE DU BATEAU À ATTEINDRE UN PORT À 130 KM DE LA LIGNE DE DÉMARCATION INTERROGE SUR LA SURVEILLANCE SUD-CORÉENNE

Vindicte de l'opposition

Ce n'est pas la première bévue des militaires. En 2012, un militaire avait franchi les barbelés de la zone démilitarisée séparant les deux Corées sans être repéré. Il avait dû frapper – à deux reprises – à la porte d'un poste de garde de soldats du Sud pour susciter l'attention.

A l'époque, le président conservateur, Lee Myung-bak, avait été critiqué. C'est au tour de M. Moon, qui cherche à organiser un nouveau sommet avec le dirigeant nord-coréen, Kim Jong-un, et à maintenir la dynamique de rapprochement avec le Nord, de subir la vindicte de l'opposition, qui le taxe de laxisme envers le Nord. Le président du Parti de la liberté en Corée, Hwang Kyo-ahn, a exigé l'abolition de l'accord militaire intercoréen signé le 18 septembre 2018 en marge du sommet intercoréen de Pyongyang entre MM. Moon et Kim. L'objectif de cet accord était de réduire les risques de confrontation. Pour M. Hwang, *« il ne fait qu'affaiblir la vigilance du Sud envers le Nord »*. ■

PHILIPPE MESMER (TOKYO, CORRESPONDANCE)

L'UE échoue à adopter la neutralité carbone en 2050

L'ambition européenne sur le climat s'est heurtée à un groupe de quatre pays de l'Est, mené par la Pologne

BRUXELLES - *bureau européen*

C'est une occasion manquée dans la bataille que mène l'Union européenne (UE) contre le dérèglement climatique. Malgré la pression exercée par une partie du personnel politique et par les associations environnementales, les chefs d'Etat et de gouvernement, réunis en Conseil à Bruxelles jeudi 20 et vendredi 21 juin, ne sont pas parvenus à s'accorder sur un objectif de neutralité carbone en 2050, ni à relever leurs efforts de réduction des émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2030. En cause : une opposition de la Pologne, soutenue par la Hongrie, la République tchèque et l'Estonie.

Jeudi soir, le Conseil européen s'est contenté d'appeler à *« assurer une transition vers une UE climatiquement neutre »*, qui *« préservera la compétitivité européenne, sera juste et socialement équilibrée, prendra en compte les circonstances nationales des Etats membres et respectera leur droit de décider de leur propre mix énergétique »*. La référence à 2050 est reléguée en note de bas de page, indiquant qu'une majorité de pays soutient la neutralité climatique avant cette échéance.



La chancelière allemande, Angela Merkel, lors du Conseil européen, à Bruxelles, le 20 juin.
JEAN-CLAUDE COUTAUSSE POUR « LE MONDE »

Varsovie réclamait un engagement précis, écrit, des autres capitales, garantissant le versement de fonds européens pour financer sa transition

« Effet domino »

En fin de journée, 24 des 28 Etats membres avaient pourtant basculé en faveur de cet objectif, qui ne consiste pas à réduire à zéro les émissions de gaz à effet de serre mais à les diminuer fortement et à compenser les rejets résiduels par des puits de carbone naturels (forêts, prairies, etc.) ou des techniques de captage et de stockage. Mais c'était sans compter l'opposition de la Pologne. *« Personne ne pensait que Varsovie serait prête à signer ce soir, c'était trop tôt »*, relativisaient plusieurs sources diplomatiques, jeudi soir.

La Pologne et les trois autres pays *« ont fait valoir que la transition écologique leur coûtera plus cher qu'à ceux qui ont un mix énergétique moins polluant, et qu'il faut donc en tenir compte en prévoyant un accompagnement financier »*, expliquait-on dans l'entourage du président français, Emmanuel Macron.

Varsovie réclamait un engagement précis, écrit, des autres capitales, garantissant le versement de fonds européens supplémentaires pour financer sa transition, jugée plus coûteuse car encore très dépendante du charbon. Accessoirement, des élections législatives étant prévues en novembre, Droit et justice (PiS, droite ultraconservatrice, au pouvoir), n'a pas envie de prendre des positions politiques jugées risquées à Bruxelles.

« Le problème, c'est que le futur budget pluriannuel de l'UE est toujours en cours de négociation et qu'il n'est pas question de s'engager comme cela sur des moyens supplémentaires, pour un pays qui est déjà le principal bénéficiaire des fonds structurels européens », décrypte un diplomate bruxellois, pour expliquer la réticence des autres Etats de l'Union européenne à céder aux demandes des polonaises.

« Malgré un effet domino qui a vu le ralliement de 24 Etats membres – du jamais-vu –, l'UE a échoué à envoyer un message clair aux citoyens et aux jeunes qui se sont mobilisés sur ces questions lors des élections européennes et lors des grèves scolaires », regrette Lola Vallejo, directrice du programme climat de l'Institut du développement durable et des relations internationales (Iddri). *Cela fragilise la position de leadership climatique qu'elle souhaite assumer, dans un contexte géopolitique peu évident pour le multilatéralisme. »*

Les Vingt-Huit – troisième pollueur mondial après la Chine et les Etats-Unis – risquent ainsi d'arriver sans engagement commun au sommet sur le climat convoqué le 23 septembre par le secrétaire général des Nations unies, Antonio Guterres.

Evolution du rapport de force

Alors que les années sont désormais comptées pour éviter des bouleversements sans précédent, celui-ci a appelé les Etats à venir non pas avec des discours mais avec des plans *« réalistes et concrets »* pour accroître leurs engagements climatiques. Dans un courrier daté de mai, il avait demandé à l'UE d'aller plus loin dans ses efforts et de réduire ses émissions de 55 % d'ici à 2030 au lieu des – 40 % prévus actuellement.

Mais depuis la présentation par la Commission européenne, fin novembre 2018, de sa stratégie de long terme – sur les huit scénarios envisagés, deux proposent la neutralité carbone –, les Etats membres peinent à trouver un consensus. Le Conseil européen des 21 et 22 mars et le sommet sur l'avenir de l'Europe du 9 mai ont déjà buté sur une fracture Ouest-Est, récurrente ces dernières années sur ces sujets climatiques.

Seuls neuf pays (Belgique, Danemark, Espagne, France, Lettonie, Luxembourg, Pays-Bas, Portugal, Suède) demandaient alors une mention claire de la neutralité climatique *« au plus tard »* au milieu du siècle. Ils se sont heurtés aux nations charbonnières, Pologne, Hongrie, République tchèque et Slovaquie – le « groupe de Visegrad » –, qui s'opposent à toute référence à 2050, mais aussi à l'Allemagne, qui à l'époque, demandait encore un report.

Le rapport de force a depuis sérieusement évolué. Sous la pression de la mobilisation des jeunes en grèves scolaires pour le climat, des Länder et de la puissante fédération de l'industrie BDI, la chancelière Angela Merkel a ouvert une première porte en faveur de la neutralité carbone sur son territoire mi-mai. Mais ce sont surtout les élections européennes des 23 au 26 mai, avec l'inscription des enjeux climatiques dans les programmes de la majorité des partis et la spectaculaire percée des Verts dans plusieurs pays, qui ont fait bouger les lignes. Outre-Rhin, leur score a poussé Angela Merkel à rejoindre la coalition des pays ambitieux à l'avant-veille du sommet européen. Un retournement qui a entraîné celui de la Slovaquie, provoquant une fracture au sein du groupe de Visegrad.

Les débats européens ont aussi entraîné un mouvement au niveau domestique : le Royaume-Uni et l'Irlande ont présenté un plan pour atteindre la neutralité climatique sur leur propre territoire, et les députés français doivent l'inscrire fin juin dans la loi sur le climat et l'énergie. La Finlande et la Suède visent même des émissions nettes égales à zéro dès 2035 et 2045.

Beaucoup de diplomates restaient malgré tout positifs jeudi soir. *« Cela n'est pas la fin de l'histoire, notre ambition reste intacte et nous tenterons de nouveau de nous entendre à l'unanimité avant décembre »*, expliquait l'un d'eux. Décrocher une unanimité à Vingt-Huit reste un tour de force à Bruxelles, quels que soient les sujets, et le fait, à leurs yeux, d'être parvenus en quelques mois à former une telle majorité relève déjà de la performance.

« Plus grande solidarité »

« Seule une plus grande solidarité, notamment à travers le budget européen, pourra donner des garanties aux quatre pays réticents qu'ils sont soutenus face à cette transition », estime Neil Makaroff, responsable des politiques européennes du Réseau action climat.

Les chefs d'Etat et de gouvernement doivent décider d'ici à la fin 2020 de la part allouée à l'action climatique dans ce budget d'environ 1 200 milliards d'euros prévu pour la période 2021-2027. Une hausse de l'enveloppe permettrait d'amortir le choc de la transition écologique pour les régions dépendantes des énergies fossiles. Les Français plaident pour un budget qui consacrerait jusqu'à 40 % des montants à la transition écologique. ■

CÉCILE DUCOURTIEUX, VIRGINIE MALINGRE ET AUDREY GARRIC (À PARIS)

Recul des émissions françaises en 2018

Les émissions de gaz à effet de serre de la France ont diminué de 4,2 % entre 2017 et 2018, après deux ans de hausse, selon un inventaire provisoire publié mardi 18 juin par le Centre technique d'études de la pollution atmosphérique. Elles ont atteint 445 millions de tonnes équivalent CO_2 contre 465 millions en 2017. Ce recul tient surtout à une baisse des rejets liés à la production d'électricité (– 27 %) du fait d'un hiver doux et d'une meilleure disponibilité du parc nucléaire. Le secteur résidentiel et tertiaire affiche – 6,8 %, en raison de cet hiver clément, et les transports – 1,6 %. *« Si beaucoup reste à faire, cette excellente nouvelle montre que notre action produit des premiers résultats »*, se félicite le ministre de la transition écologique, François de Rugy. *« Cette baisse est conjoncturelle,* rétorque Clément Sénéchal, chargé de campagne climat de Greenpeace France. *Pour être sur la bonne trajectoire, les émissions auraient dû baisser deux fois plus. »*

Le combat très politique de Donald Trump en faveur du charbon

En dépit de l'annulation de la loi Obama, qui réglementait les centrales électriques, le secteur est en perte de vitesse aux Etats-Unis

NEW YORK - *correspondant*

Donald Trump était bucolique, mardi 18 juin à Orlando, en Floride, lorsqu'il a lancé sa campagne pour un second mandat présidentiel. *« Notre air et nos eaux sont plus propres qu'ils ne l'ont jamais été. »* Si le propos est exact pour l'eau, il ne l'est pas pour l'air : les jours de pollution ont augmenté depuis deux ans – tandis que les émissions de CO_2 sont reparties à la hausse en 2018, année de boom économique et frappée par un hiver froid. Surtout, dès le lendemain, Donald Trump a repris son combat « culturel » en faveur du charbon. « Culturel », car sur le terrain, l'affaire ne sauvera pas cette énergie de son inexorable déclin.

Le directeur de l'Agence pour la protection de l'environnement (EPA), Andrew Wheeler, a en effet signé, le 19 juin, l'annulation de la loi Obama de 2015, achevant un long processus engagé dès l'entrée en fonctions de M. Trump, début 2017. L'ancienne réglementation forçait chaque Etat à présenter un plan de réduction visant à réduire de 32 % entre 2005 et 2030 les émissions de gaz à effet de serre des centrales électriques. La manœuvre devait permettre de piloter le mix énergétique de chaque Etat et de forcer la fermeture de centrales à charbon.

Le nouveau texte, qui ne fixe pas d'engagement chiffré, devrait limiter le pouvoir de l'EPA à la régulation des centrales au cas par cas. Au lieu d'avoir un mouvement de fermetures, on pourrait assister à une remise aux normes des centrales à charbon existantes, avec un taux de pollution plus faible. C'est d'ailleurs le discours qu'a tenu Andrew Wheeler, ancien lobbyiste pro-charbon, avant sa nomination à l'EPA : *« Si nous ne développons pas la prochaine génération de charbon propre ici, aux Etats-Unis, nul ne le fera »*, a-t-il déclaré, expliquant que le gel décidé par le président Obama s'était fait *« au détriment de millions de personnes en Inde et en Chine »*. L'exportation de cette nouvelle technologie permettra, selon M. Wheeler, *« une vraie protection environnementale mondiale »*. Ce discours s'inscrit dans la ligne de Donald Trump, qui a vanté le *« beau charbon propre »*.

Forces de marché trop puissantes

L'annonce a suscité un tollé côté démocrates. La présidente de la Chambre des représentants, Nancy Pelosi, a dénoncé *« cette honteuse arnaque à l'énergie sale de l'administration Trump »*, qui s'apparente à un *« abandon aux gros pollueurs »*. La loi *« donne aux intérêts particuliers polluants un feu vert pour assombrir nos ciels,*

La présidente de la chambre des représentants, Nancy Pelosi, a dénoncé une « honteuse arnaque à l'énergie sale »

empoisonner nos eaux et faire que la crise climatique empire », poursuit-elle. Les procureurs des Etats de la côte pacifique, de New York ou du Colorado ont annoncé leur intention de saisir la justice.

A dix-sept mois de la présidentielle de 2020, le combat est avant tout politique. D'abord, la loi Obama en question n'est jamais entrée en vigueur. Attaqué en justice notamment par 27 Etats, qui contestaient la compétence de l'EPA et défendaient le charbon, le « Clean Power Plan » a été suspendu par la Cour suprême des Etats-Unis dès février 2016, avant l'élection de Donald Trump. Surtout, comme le résume l'agence Bloomberg, *« la plus grande manœuvre de Trump pour mettre fin à la "guerre contre le charbon" ne sauvera pas l'industrie »*.

Les forces du marché sont trop puissantes, le charbon est en perte de vitesse aux Etats-Unis, concurrencé par le gaz naturel bon marché, qui jaillit dans les plaines du Texas. Selon le décompte de Bloomberg, 65 milliards de mégawatts de capacité d'électricité charbonnière ont été retirés depuis 2011, soit l'équivalent du parc nucléaire français. Le charbon, à l'origine de près de la moitié de l'électricité au milieu des années 2000, n'en produit plus qu'un quart. Au total, les émissions des centrales américaines ont été réduites de 27 % depuis 2005, selon le *Washington Post*. Trump n'a pas stoppé la tendance, et les Etats-Unis sont donc en voie d'atteindre l'objectif fixé par la loi Obama.

Si le président américain peut se féliciter d'avoir fait progresser le nombre de mineurs de 1 800 postes depuis son entrée en fonctions, il ne peut enrayer le déclin de cette catégorie d'actifs – qui avait contribué à sa victoire électorale – passée de 86 000 à 53 000 mineurs depuis la première élection d'Obama.

La nouvelle loi modifiera-t-elle la donne ? Ce n'est pas ce que semble relever une enquête menée par l'agence Reuters. Les entreprises sont en passe de fermer leurs centrales pour raisons économiques, mais aussi parce qu'elles craignent un revirement réglementaire si les démocrates reconquièrent la Maison Blanche. ■

ARNAUD LEPARMENTIER

L'Assemblée, refuge pour opposition en déroute

Deux ans après les élections législatives, l'Hémicycle demeure la seule tribune pour des partis en miettes


A l'Assemblée nationale, le 4 juin.
JULIEN MUGUET/HANS LUCAS

Comme à chaque fois que François Ruffin s'approche du micro, un murmure attentiste parcourt l'hémicycle de l'Assemblée nationale. Avant qu'elle ne s'embrase. Ce mardi 11 juin, il est question de la procédure de référendum d'initiative partagée (RIP) impulsée par des parlementaires de droite et de gauche pour empêcher la privatisation du Groupe ADP (ex-Aéroports de Paris). *« Ils vendent Charles-de-Gaulle ? Nous répondons : référendum ! »*, lance le député de La France insoumise (LFI), repris en cœur par les élus de son groupe. *« 6 % ! 6 % ! »*, s'égosillent en réplique les députés de La République en marche (LRM), référence au score du mouvement de Jean-Luc Mélenchon aux élections européennes.

Paradoxe de cette Assemblée nationale, qui a fêté ses deux ans cette semaine. Les oppositions de droite et de gauche qui y sont représentées sont toutes sorties en dessous de 10 % lors des élections européennes. Leurs formations politiques sont en pleine déroute. A l'inverse, le Rassemblement national (RN), vainqueur des européennes, y est quasiment inexistant. En 2017, il avait subi un lourd revers, échouant à faire élire le nombre de députés nécessaire pour former un groupe politique au Parlement. Sans ce véhicule, exister à l'Assemblée est plus difficile. Les six parlementaires du RN ont donc désinvesti le Palais-Bourbon, laissant le champ aux Républicains, socialistes, « insoumis », communistes et à l'Union des démocrates et indépendants (UDI) qui, eux, disposent d'un groupe à l'Assemblée.

« Solidarité de minorité »

Démonstration dès le surlendemain des élections européennes. Le mercredi 29 mai, les députés d'opposition déclenchent une polémique en boycottant ostensiblement la fin des débats sur la réforme du règlement intérieur de l'Assemblée nationale. Au cœur de leurs reproches, un texte qui tendrait à *« bâillonner »* l'opposition en réduisant son temps de parole. Le projet porté par le président de l'hémicycle, Richard Ferrand, entend, en effet, limiter les fenêtres d'expression pour accélérer la procédure législative. En contrepartie, il renforce les pouvoirs de l'opposition, en particulier dans les commissions d'enquête.

Selon la majorité, ce qui se jouait sur ce texte s'enracine ailleurs.

> **« Sous la IVe République, on a connu une alliance entre gaullistes et communistes »**
> BENJAMIN MOREL
> docteur en sciences politiques

« C'était trop pour certains de participer à un succès du président Ferrand dans un moment de faiblesse », analyse le rapporteur du texte, le député MoDem Sylvain Waserman. *« Le Parlement est l'endroit où LR est encore fort. Ils y sont le principal parti d'opposition car ils tiennent le Sénat et sont le premier groupe d'opposition à l'Assemblée »*, rappelle, pour sa part, Benjamin Morel, enseignant à la Sorbonne et à Sciences-Po. *« Dès lors, restreindre leur capacité à s'exprimer à l'Assemblée, c'est amoindrir cette opposition. »*

« Tout est fait pour nous laminer ! », s'insurge le député LR Philippe Gosselin. Depuis le début du quinquennat, droite et gauche n'ont de cesse de dénoncer l'hégémonie d'un pouvoir peu ouvert à leurs propositions. *« Certains se comportent de manière sectaire et inacceptable. Ce n'est pas parce qu'ils ont la majorité qu'ils ont tous les droits »*, s'agace la présidente du groupe socialiste, Valérie Rabault, qui voit dans la réponse des oppositions *« une forme de réaction épidermique »*. *« Aujourd'hui, la gauche et nous avons l'impression qu'on cherche à resserrer l'étau sur nous. Ça crée une solidarité de minorité. On ne peut pas se résoudre à être passés sous silence et à être broyés »*, continue Philippe Gosselin.

Une « solidarité » qui se traduit dans des alliances hétéroclites, plusieurs fois nouées depuis deux ans, par-delà les clivages politiques. Ainsi, sur la réforme du règlement : *« On s'opposait au texte pour des raisons parfois différentes, mais on a discuté entre nous et on a porté des propositions communes »*, note M. Gosselin. C'est aussi grâce à leur alliance objective, en pleine affaire Benalla, que droite et gauche sont parvenues à paralyser la révision constitutionnelle, en juillet 2018. Pour la première fois, l'opposition parvenait ainsi à bloquer la machine gouvernementale lancée à pleine vitesse depuis le début du quinquennat.

« Vitrine » de compétences

« Mais la première véritable défaite pour l'exécutif et la majorité, c'est peut-être ADP », estime le socialiste Boris Vallaud. *Car ils ne pourront pas faire la privatisation tant que la procédure du RIP est en cours. »*

Si l'union avec d'anciens adversaires ne semble pas déranger la gauche, à droite en revanche, elle est plus discutée. *« S'allier avec les communistes et les mélenchonistes envoie un signal incompréhensible. Sur les questions économiques, attention à ne pas brouiller le message ! »*, prévient le député LR Guillaume Larrivé. Ces alliances baroques ne sont pas si inédites, rappelle Benjamin Morel : *« Sous la IVe République, on a connu une alliance entre les gaullistes et les communistes sur la Communauté européenne de défense »*, rappelle-t-il.

Pour les différents députés, la place prise par l'Assemblée *« révèle surtout un affaiblissement des partis politique »*, note l'élue communiste Elsa Faucillon. *« Ça ne travaille pas beaucoup au PS. On manque de moyens car on a commencé par un plan social… Dans l'urgence, c'est beaucoup au Parlement que les choses se passent »*, constate un membre du parti de la rose. *« Plus le parti est faible, plus l'Assemblée apparaît comme une vitrine qui montre qu'on a encore des compétences chez nous »*, abonde Philippe Gosselin.

> **« Tout est fait pour nous laminer ! »**
> PHILIPPE GOSSELIN
> député Les Républicains

Même rapport de force du côté de LFI, où la place prise par le groupe politique au détriment des militants a même été critiquée récemment dans une note interne émanant de cadres du parti, révélée par *Le Monde*. Dès leur arrivée, les députés « insoumis » ont été les premiers à exploiter pleinement leur espace d'expression à l'Assemblée, en publiant massivement des vidéos de leurs interventions sur les réseaux sociaux. Une stratégie plutôt payante, selon le député Eric Coquerel. *« Tous les jours dans le métro, des gens me reconnaissent et me disent : "Continuez" »*, assure-t-il.

D'autres députés ont moins de certitudes sur l'impact de leur action. *« Benalla, ça ne nous a pas servis, la réforme du règlement tout le monde s'en tape »*, soupire, désemparé, un président de groupe. *« Les idées n'intéressent plus personne, les médias s'intéressent plus à Ugo Bernalicis* [député "insoumis"] *qui imite Nicolas Sarkozy lors du projet de loi fonction publique qu'aux arguments des autres »*, soupire un parlementaire. Un élu de gauche s'interroge : *« Est-ce que ma voix ne porterait pas plus à la tête d'une ONG ou en tant qu'universitaire reconnu plutôt qu'en politique ? »*

« Aujourd'hui, il y a une telle saturation des sources d'information qu'on n'arrive plus à se faire entendre. Dans ce contexte, la scénarisation du Parlement a sans doute été intégrée plus qu'avant par les oppositions, observe le député LRM Guillaume Vuilletet. *Mais est-ce en phase avec la réalité du pays ? »* ■

MANON RESCAN

A La République en marche, la difficile promesse du renouvellement

DEUX ANS APRÈS LEUR ÉLECTION, les députés de La République en marche (LRM) bataillent, non sans mal, pour tenir le cap de leur promesse de renouvellement. Le 2 juillet, ils voteront leur nouveau règlement intérieur. A peine élus, en juin 2017, les députés avaient adopté un texte qui oblige les membres du bureau de l'Assemblée à quitter leurs fonctions à mi-mandat. Objectif : faire tourner les responsabilités. Il avait aussi été décidé, sans l'écrire, que l'ensemble des postes importants, de la présidence de l'institution à celles, stratégiques et prestigieuses, des commissions, seraient concernés. Deux ans plus tard, les députés s'apprêtent à revenir sur ces règles.

Les sortants remettront en jeu leur mandat, mais ils pourront finalement se représenter à leur poste, selon le texte qui sera soumis au vote des députés. Seule la place de président de l'Assemblée nationale est immuable, alors que Richard Ferrand, avant d'arriver au perchoir, avait lui-même proposé que le titulaire du poste laisse sa place à mi-mandat. L'engagement de réélection au milieu du gué apparaît aujourd'hui comme une épine dans le pied des cadres de la majorité. *« Je ne suis pas favorable au chamboule-tout. Nous avons besoin de stabilité,* déclare ainsi Naïma Moutchou, première vice-présidente du groupe. *Mais c'est une promesse que nous nous sommes faite et nous devons la tenir. »* La crainte tacite des macronistes : que les changements ne soient coûteux politiquement. *« On va repartir sur la chronique des "néo" qui se plantent »*, soupire l'un d'eux. En 2017, les premiers pas de certains avaient donné du grain à moudre à une opposition critiquant leur *« amateurisme »*.

« Groupe de "gilets jaunes" »

Quand les commissions étaient hier attribuées d'autorité par le président de groupe, LRM veut continuer à démocratiser le processus et permettre à ses élus de voter pour le candidat de leur choix. Un choix toutefois conditionné par un certain nombre de contraintes, comme la parité, par exemple. *« On a eu de grandes discussions sur la manière d'approcher la parité »*, a ainsi relaté le président du groupe LRM à l'Assemblée, Gilles Le Gendre, mardi 18 juin, lors d'une conférence de presse.

La parité est un combat plusieurs fois contrarié chez les macronistes : aucun des principaux postes à responsabilité (premier ministre, président de l'Assemblée et président de groupe) n'est occupé par une femme. Si une partie des élus souhaite *« laisser faire la démocratie »*, certains préfèrent forcer le destin. *« Qui ira assumer devant la presse et l'opinion publique si on a 90 % de présidents de commission hommes ? »*, prévient le député de Gironde, Florent Boudié.

Reste à trouver la formule pour permettre que la parité s'applique sans trop tronquer le processus démocratique. Le 2 juillet, les députés devront s'accorder sur la meilleure manière de l'introduire. Ils devront également déterminer les modalités d'élection. Deux options : soit les membres de chaque commission choisissent leur président, soit l'ensemble des députés se prononcent. Ces critères sont plus ou moins favorables aux présidents sortants : certains sont en effet décriés par leurs camarades de commission, mais appréciés dans le groupe, et inversement.

S'ouvrira ensuite une campagne interne, notamment marquée par l'élection du président de groupe. Le sortant, Gilles Le Gendre, est candidat à sa succession. Mardi, il affichait fièrement son bilan lors d'une conférence de presse. Le député de Paris est décrié par les députés les plus chevronnés. Et il s'est attiré les foudres de Matignon sur le dossier des retraites. Un épisode est resté en travers de la gorge d'Edouard Philippe : le 3 avril sur Europe 1, le député s'était permis de le recadrer, en jugeant *« pas absolument indispensable »* d'ouvrir le débat sur la retraite à 62 ans, et se targuant de partager, au nom de son groupe, *« l'exaspération du président de la République »* à ce sujet.

Reste à savoir s'il y aura des prétendants pour lui disputer ce poste réputé *« impossible »* à la tête de 300 députés venus d'horizons politiques divers. Les plus critiques se gardent bien d'y aller. *« Personne n'a envie de gérer ce groupe de "gilets jaunes" où chacun est vindicatif sur tout »*, persifle un membre du bureau. Un autre fait également une comparaison avec le mouvement social de l'hiver : *« On est les "gilets jaunes" de l'Assemblée nationale : il n'y aura pas de leader. Dans la culture du mouvement, il y a ce côté : "pourquoi tu serais plus légitime que moi ?" »*

Pour l'heure, un seul s'est déclaré. *« Je serai candidat avec une équipe »*, annonce François Jolivet, député de l'Indre, au *Monde*. Les prétendants ont encore du temps : le scrutin aura lieu la semaine du 22 juillet. En septembre, ils étaient une dizaine sur la ligne de départ. ■

MA. RE.

La refonte de la fiscalité locale est sur les rails

Le gouvernement a précisé aux élus locaux comment il compenserait la suppression de la taxe d'habitation

Pendant un an, depuis que les trois principales associations d'élus – Association des maires de France (AMF), Assemblée des départements de France (ADF) et Régions de France – avaient décidé de boycotter la Conférence nationale des territoires, la réforme de la fiscalité locale a été mise entre parenthèses. Un chantier pourtant rendu nécessaire par la suppression de la taxe d'habitation, effective depuis 2018, par tiers, pour 80 % de foyers et qui se déploiera à partir de 2021, sur trois ans, pour les 20 % restants, comme l'a annoncé Edouard Philippe, le 12 juin, lors de sa déclaration de politique générale.

Depuis mardi 18 juin, les discussions entre le gouvernement et les représentants des collectivités territoriales ont repris. Successivement, l'Association des maires ruraux de France (AMRF), France urbaine, l'Assemblée des communautés de France (ADCF), Villes de France, l'Association des petites villes de France (APVF), l'ADF, Régions de France et, pour terminer, jeudi, l'AMF ont été reçues à Bercy par les ministres de la cohésion des territoires, Jacqueline Gourault, de l'action et des comptes publics, Gérald Darmanin, et des collectivités territoriales, Sébastien Lecornu.

La liste des invités témoigne de la difficulté de l'affaire : comment satisfaire tout le monde quand autant d'intérêts contradictoires et de volontés divergentes se neutralisent pour finalement encourager le statu quo ? Un demi-siècle que les valeurs locatives, qui servent de base aux impôts locaux, n'ont pas fait l'objet d'une révision, sédimentant ainsi toutes les inégalités et les injustices. Une fiscalité locale devenue un inextricable maquis, un mécanisme de dotations devenu totalement illisible... La décision d'Emmanuel Macron annoncée pendant sa campagne présidentielle de supprimer la taxe d'habitation, au-delà de l'effet de surprise et du gain de pouvoir d'achat que cela représente pour les contribuables, aura eu pour conséquence de rendre indispensable une remise à plat de la fiscalité locale.

« Il n'y aura pas de perdants »

L'équation est simple. Les recettes de la taxe d'habitation en 2018 se sont élevées à 23 milliards d'euros, sur lesquels l'Etat prend déjà à sa charge 3,7 milliards d'euros de dégrèvement. Toutefois, la taxe sur les résidences secondaires, qui a rapporté 2,6 milliards d'euros en 2018, sera maintenue. Au total, ce sont donc 17 milliards d'euros qu'il faut trouver pour compenser aux collectivité locales le coût de sa suppression. Le gouvernement a donc précisé à ses interlocuteurs sa proposition, qui consiste à transférer aux communes la part de la taxe foncière sur les propriétés bâties perçue par les départements, soit 14,2 milliards d'euros, auxquels l'Etat rajoutera près de 1 milliard d'euros pour compenser intégralement le coût de la suppression de la taxe d'habitation, soit 15,1 milliards en 2018.

Les intercommunalités, elles, conserveront la part de taxe foncière qu'elles perçoivent déjà et, pour compenser la perte de 7,6 milliards d'euros de taxe d'habitation, se verront affecter une fraction de TVA. Enfin, les départements percevront également, en compensation de la perte de la taxe foncière, une fraction de TVA. Ce sont ainsi, au total, 21 milliards d'euros de TVA qui vont être alloués aux intercommunalités et aux départements.

Au total, ce sont donc 17 milliards d'euros qu'il faut trouver

« Il n'y aura pas de perdants », assurent Jacqueline Gourault et Gérald Darmanin dans un entretien aux *Echos* le 19 juin dans lequel ils ont dévoilé l'architecture de la réforme. Selon les ministres, sur les 35 000 communes, environ 24 000 – en particulier les communes rurales – devraient percevoir plus de taxe foncière qu'elles ne touchaient en taxe d'habitation. Quelques centaines ne verraient aucun changement et une dizaine de milliers verraient leurs ressources diminuer. C'est pour ces dernières que va être débloqué 1 milliard d'euros supplémentaires pour permettre une compensation intégrale. En outre, geste supplémentaire pour les petites communes qui bénéficieraient d'une surcompensation : elles pourraient conserver leur excédent dès lors qu'il ne dépasserait pas un certain montant, Gérald Darmanin a avancé le chiffre de 15 000 euros. Enfin, le gouvernement s'est engagé à ouvrir le chantier de la révision des valeurs locatives à partir de 2022.

« Un vrai effort »

Ce dispositif devrait être inscrit dans le projet de loi de finances pour 2020 qui sera présenté à l'automne, mais pour une entrée en vigueur à partir du 1er janvier 2021, avec une possibilité d'y apporter des ajustements éventuels au cours de l'année 2020. *« Ainsi, tout le monde aura connaissance des règles du jeu avant les élections municipales et la mise en œuvre sera effective en 2021, pour le premier vrai budget des nouvelles équipes municipales »*, a défendu Mme Gourault, mercredi, lors d'une réception à l'Hôtel de Lassay.

Du côté des associations d'élus, l'accueil est mitigé mais on est loin de la levée de boucliers que laissait présager la position commune de l'AMF, de l'ADF et de Régions de France, qui refusaient tout transfert du foncier bâti des départements vers les communes et demandaient que l'Etat prenne à sa charge, à perpétuité, le dégrèvement de la taxe d'habitation. Certes, l'ADF, comme l'a réaffirmé son président, Dominique Bussereau, reste opposée à une réforme qui prive les départements du seul impôt sur lequel ils ont un pouvoir de taux.

Toutefois, reconnaît un responsable de l'association, *« cela paraît délicat de se limiter au refus et de dire qu'on ne va pas négocier ». « Malgré notre refus très net du principe, nous avons trouvé le gouvernement ouvert sur les compensations possibles »*, ajoute-t-il. Le gouvernement a en outre laissé ouverte une possible revalorisation des droits de mutation à titre onéreux, les « frais de notaire », que perçoivent les départements.

« La rampe de lancement est bonne, estime pour sa part le délégué général de France urbaine, Olivier Landel. O*n a perdu un an mais nous avons le sentiment d'avoir été écoutés et respectés. Dans l'ensemble, le bloc communal reconnaît qu'il y a un vrai effort. »* Le gouvernement devrait formaliser ses propositions en adressant à l'ensemble des associations un courrier récapitulatif. Celles-ci auront jusqu'à fin juillet pour apporter leur réponse. ■

PATRICK ROGER

Le RSA, premier poste de dépense des départements

EN APPARENCE, LE CHIFFRE pourrait être satisfaisant : + 1,3 % en 2018, c'est la plus faible progression des dépenses d'action sociale des départements enregistrée depuis des années, selon le rapport annuel de l'Observatoire national de l'action sociale (ODAS) présenté jeudi 20 juin. Satisfecit, donc, sur le plan budgétaire et comptable.

La réalité s'avère plus complexe. En 2018, en effet, les seules dépenses obligatoires que sont les allocations (RSA, allocation personnalisée d'autonomie, prestation de compensation du handicap...), qui représentent 18 milliards d'euros sur des dépenses nettes totales de 37,9 milliards d'euros, sont en hausse de 2 %. Au détriment, donc, des autres dépenses liées à la mission sociale des départements en matière de prévention, d'insertion et d'accompagnement, qui progressent de moins de 0,7 %. *« Près de la moitié des dépenses sociales des départements n'est pas maîtrisée par les assemblées départementales*, souligne Julien Sanchez, délégué général de l'ODAS. *Dans les faits, les départements sont de plus en plus contraints à une logique de gestion au détriment d'une logique de projets. »* De fait, les marges de manœuvre des départements ne cessent de se réduire. Les dépenses d'insertion enregistrent une chute de 10 % en 2018.

Le premier poste de dépense reste le RSA (10,4 milliards d'euros), en hausse modérée de 1 %. Mais c'est celui de l'aide sociale à l'enfance (7,6 milliards), qui connaît la plus forte progression : + 2,6 %. Cette évolution est due à l'augmentation du nombre de jeunes accueillis (+ 10 000, dont 8 500 mineurs), et en particulier à l'afflux de mineurs étrangers non accompagnés (MNA) : 6 300 de plus. La part des MNA parmi l'ensemble des mineurs accueillis est passée de 6,8 % en 2015 à 17,7 % en 2018. *« La route de crête des MNA est devenue l'autoroute de l'immigration clandestine »*, estime le directeur général de l'Assemblée des départements de France, Pierre Monzani, qui rappelle également que, sur le financement des allocations individuelles de solidarité, la dette cumulée de l'Etat vis-à-vis des départements frôle désormais 10 milliards d'euros. ■

P. RR

La valse des directeurs d'administration centrale se fait attendre

Une quarantaine de DAC, ces hauts fonctionnaires en lien direct avec les ministres, devraient être mutés ou remplacés prochainement

Lorsqu'elle a annoncé le mouvement, le 29 mai, Sibeth Ndiaye, porte-parole du gouvernement, avait précisé qu'il y aurait *« probablement des annonces à partir de la semaine prochaine et dans le courant du mois de juin »*. Pour l'heure, rien ne s'est produit pour la quarantaine de directeurs d'administration centrale (DAC) – sur 250 – qui devraient changer de poste prochainement. *« C'est normal*, explique un proche d'Emmanuel Macron. *Chaque ministre doit faire le point dans son administration, puis faire des propositions avant de lancer le recrutement. Tout cela prend du temps. Il n'y aura pas de charrette avec quarante noms, mais des nominations au fil de l'eau. » « Un acte II commence, assorti d'une nouvelle méthode*, indique-t-on à Matignon. *Il peut y avoir une petite accélération. »*

L'objectif demeure, donc. L'idée, maintes fois répétée par l'exécutif, est que les réformes entreprises *« aient des effets concrets, immédiats et rapides »*, a précisé Mme Ndiaye. Or, cela implique que *« les responsables des administrations centrales soient parfaitement en accord »* avec cette politique : *« On n'imagine pas que le directeur général des finances publiques soit en désaccord avec le prélèvement à la source s'il est supposé le mettre en œuvre. »* D'où la nécessité de vérifier que *« les DAC et les secrétaires généraux sont à l'aise avec la feuille de route des ministres »*. Mais, a relevé la porte-parole du gouvernement, *« il y a des endroits où cela ne se passe pas très bien, parce que la personne n'est pas au bon endroit, au bon moment »*.

« Davantage de DAC politiques »

Sur la forme, l'annonce a été diversement appréciée. *« Entre directeurs, le message a été assez mal perçu »*, reconnaît l'un de ces hauts cadres d'Etat. *En termes de management, c'est contre-productif. »* Le contexte, il est vrai, est un peu lourd, et beaucoup d'entre eux confient une certaine lassitude à être régulièrement montrés du doigt par un pouvoir qui considère qu'ils n'en font pas assez, et pas assez vite. Ils sont en outre fatigués, au sens propre du terme. Le rétrécissement des cabinets ministériels a accru l'activité des directeurs d'administration centrale. *« Nous travaillons beaucoup plus qu'avant*, ajoute ce cadre. *Et nous nous fatiguons plus qu'avant. L'enjeu de 2019 et de 2020, ce sera donc de toute façon celui du renouvellement. »*

Cette évolution des cabinets a également eu des conséquences pour les DAC sur la nature de leurs fonctions. C'est ce que constate ce même interlocuteur : *« L'aspect le plus nouveau de cette organisation*, dit-il, *c'est que nous avons une relation directe avec le ministre. Il faut assumer de faire de la politique, et accepter de mettre en place des réformes auxquelles on croit. Pour ceux qui sont plutôt "techniques", et qui se voient toujours comme les porte-parole de leur direction, cela fonctionne moins bien. On n'est pas payés pour freiner en permanence. Ce sera, je pense, le sens du renouvellement qu'on nous annonce : nommer davantage de DAC politiques. »*

Pourtant, là aussi, la pilule a un peu de mal à passer. Ce DAC, qui a gravi tous les échelons de son ministère, assure qu'il n'a *« jamais été en situation de trouver des fonctionnaires qui rechignent à faire ce qu'on leur demande. C'est leur boulot. J'ai moi-même toujours été loyal. Et quand je me suis retrouvé en désaccord, j'ai démissionné. C'est la bonne formule »*. Or, cela ne suffit pas à l'actuel exécutif. *« La loyauté n'est pas en cause*, explique une source gouvernementale. *Mais il nous faut plus que des hauts fonctionnaires loyaux. Il nous faut des DAC convaincus. »*

Le renouvellement, lorsqu'il interviendra, sera donc analysé avec attention dans les ministères. *« Si cela concerne beaucoup d'ambassadeurs et de préfets*, confie un DAC, *c'est le rythme normal, et ça ne veut rien dire. Il faudrait voir qui est concerné et où les gens sont nommés pour comprendre. »* Un autre philosophe : *« On sait que, le mercredi* [jour du conseil des ministres], *on peut sauter. Ça fait partie du job : quand la confiance est rompue, ça s'arrête. On n'est pas propriétaire de notre poste, et il n'y a pas de DAC de droit divin. »* ■

BENOÎT FLOC'H


DE CAUSE
À EFFETS.
Chaque dimanche
16H — 17H
Aurélie
Luneau

franceculture.fr/
@Franceculture
En partenariat avec
Le Monde


L'esprit d'ouverture.
© Radio France/Ch. Abramowitz

L'acte II de la réforme de l'Etat est lancé

EMMANUEL MACRON l'avait évoqué comme une piste de financement des mesures annoncées le 25 avril, lors de sa conférence de presse. Jeudi 20 juin, lors du troisième comité interministériel de la transformation publique du quinquennat, le gouvernement a confirmé qu'un certain nombre d'organismes publics, que le président de la République avait qualifiés d'*« inutiles »*, seraient bel et bien supprimés.

Sur les 1 200 agences ou établissements en tout genre qui se sont multipliés dans le giron de l'Etat, *« une première vague de 40 projets de suppressions ou rapprochements »* a été décidée. De même, sur les 400 commissions administratives recensées, *« une centaine »* sera supprimée.

Et ce n'est qu'un début, assure un proche d'Edouard Philippe. Celui-ci a demandé à ses ministres, jeudi matin, d'allonger la liste. De même source, on souligne qu'il s'agit de faire des économies, mais que l'enjeu est également ailleurs : l'une des priorités de ce comité interministériel post-grand débat était d'accélérer le mouvement de réforme de l'Etat pour rendre celui-ci plus efficace. La plupart des chantiers ont déjà été ouverts sous la houlette de Thomas Cazenave, délégué interministériel à la transformation publique. Deux circulaires, signées en juin par le chef du gouvernement, lancent une vaste réorganisation des administrations centrales et des services de l'Etat en province.

En substance, l'idée est d'alléger le niveau parisien pour le recentrer sur l'essentiel et de réduire le nombre d'échelons administratifs. Localement, un travail de clarification des missions entre l'Etat, les collectivités locales et tout organisme concerné sera mené. Autre priorité du comité de jeudi : la proximité. *« L'Etat n'a jamais été autant décentralisé et jamais les Français n'ont eu autant le sentiment que les services publics se sont retirés »*, confie un proche du premier ministre.

Objectif : montrer aux citoyens que l'Etat est bien présent. Le gouvernement va ainsi transférer 4 000 fonctionnaires en province. Trois cents maisons (ou bus) « France service », que le chef de l'Etat avait évoquées le 25 avril, seront également ouvertes début 2020. Chacun y trouvera des agents publics capables de traiter toutes leurs demandes. Mais il s'agit aussi de faciliter la possibilité de joindre l'administration par téléphone ou de faire ses démarches en ligne et de travailler sur la charte des courriers envoyés aux usagers. ■

B.F.

Chronique de la violence ordinaire en prison

A la maison d'arrêt de Varces, les surveillants ont subi 71 agressions physiques de la part de détenus en 2018

RÉCIT

VARCES (ISÈRE) - *envoyé spécial*

La liste comporte 71 phrases simples, une pour chaque incident ayant fait l'objet d'un compte rendu à la hiérarchie. On y découvre une année – 2018 – de violences physiques envers les surveillants de la prison de Grenoble-Varces (Isère). Le 3 janvier : *« Le détenu a agrippé plusieurs personnels pour ne pas réintégrer sa cellule »*. Le 4 janvier : *« Crachat du détenu envers un personnel »*. Le 16 janvier : *« Tentative d'agression par le biais de l'œilleton (stylo) du détenu sur un surveillant »*. *« On a changé les œilletons l'an dernier, ils étaient tous cassés »*, raconte Valérie Mousseeff, dynamique directrice de l'établissement depuis 2016, en montrant les modèles neufs. Les matons peuvent à nouveau contrôler une cellule sans risquer de se faire crever l'œil.

L'attaque au couteau en céramique puis la prise d'otages à la centrale de Condé-sur-Sarthe (Orne), le 5 mars et le 11 juin, ont braqué cette année une lumière spectaculaire sur les violences contre les surveillants de prison. Spectaculaire et trompeuse : il y a eu trois prises d'otages en 2018 dans les 187 établissements pénitentiaires de France. Et parmi les 4 314 comptes rendus d'incidents recensés dans l'année – parmi lesquels environ 3 000 violences physiques –, le couteau en céramique est une rareté – heureusement pour Varces, qui ne possède, en attendant leur généralisation annoncée, qu'un gilet pare-lames.

« Choc carcéral »

Près de 3 000 agressions par an : le chiffre impressionne. Sans le banaliser, il faut le relativiser. Beaucoup sont des gestes peu dangereux. Le dernier date de mercredi 20 juin à la prison du Havre (Seine-Maritime). Un détenu de 25 ans, condamné en 2017 pour « association de malfaiteurs en vue de commettre un acte terroriste », a frappé deux surveillants avec un pied de table. Ces derniers s'en sont tirés sans blessure grave, mais profondément choqués. Le parquet de Paris s'est saisi de cette affaire, qualifiant les faits de « tentative d'assassinat terroriste ».

« Un surveillant qui a peur, ça se sent, et les détenus en profitent »

SYLVIE
surveillante à la prison de Varces

En France, en 2018, on a dénombré 76 « agressions graves », c'est-à-dire ayant entraîné une ITT (incapacité totale de travail). Un chiffre à rapporter aux 71 828 détenus peuplant les prisons françaises (118 % d'occupation).

La vétuste maison d'arrêt de Varces, avec ses 356 détenus pour 212 places (162 % d'occupation), dont beaucoup baignent dans le trafic de stupéfiants local, offre un terrain propice à la violence. *« On arrive généralement à la désamorcer en amont. Il y a souvent plusieurs jours d'affilée sans agressions, heureusement*, explique Valérie Mousseeff. *Mais même quand ça semble serein, ça peut déborder, on ne sait jamais quand. »* Le 11 avril : *« Le détenu a ceinturé le surveillant afin de récupérer le téléphone qui lui avait été saisi »*. Le 25 avril : *« Tentative d'agression avec une cannette dans une chaussette »*. Le 22 mai : *« Le détenu a bousculé plusieurs personnels lors de l'ouverture de sa cellule, il tenait une fourchette dans sa main »*.

« Quand on arrive, on a beau être préparé, on vit le choc carcéral, nous aussi, raconte Stéphanie (les prénoms ont été changés), 26 ans, qui se rappelle le cri de bienvenue lancé depuis la cour de promenade lors de son premier jour à Varces : *« Je vais te violer sans capote ! »* Trois ans plus tard, menaces et insultes n'ont plus cours, mais Stéphanie a vécu le traumatisme de la violence par procuration : son compagnon, surveillant lui aussi, a été bousculé lors d'un transfert de cellule par un détenu qui n'avait pas supporté d'être privé de télévision pendant deux heures. Il a perdu connaissance lorsque sa tête a tapé le sol. *« Je l'ai vu à terre, j'ai cru qu'il était mort. »* Il va mieux mais n'est pas encore revenu au travail. Elle oui, dès le lendemain de l'agression. *« Après une chute à cheval, il faut remonter tout de suite. »* Elle assure en ce moment les astreintes de son compagnon en plus des siennes : *« Cette nuit, j'ai passé deux heures au téléphone avec un agent traumatisé par une autre agression. »*

La solidarité des collègues ; la prise en charge par un psychologue sur le site ; le programme « Allô écoute personnels pénitentiaires » (vingt-quatre heures sur vingt-quatre) ; le soutien de l'établissement, qui accompagne son personnel à l'hôpital puis, le cas échéant, au palais de justice pour ne pas le laisser seul face au détenu agresseur – celui qui a bousculé le compagnon de Stéphanie a vu sa peine alourdie de huit mois. Tout cela permet de tenir le coup. Mais n'empêche pas Varces de connaître un important turnover parmi ses surveillants, qui s'y éternisent rarement.

« Qu'est-ce que j'ai mal fait ? »

Valérie Mousseeff revendique « une tolérance zéro » face aux agressions que vivent ses agents : *« Si eux ne vont pas bien, ils ne peuvent pas bien s'occuper des détenus. L'institution prend en charge la violence dans un cadre très strict, pour éviter tout risque que le surveillant ne se fasse justice lui-même. »* Quand les agresseurs ne vont pas jusqu'au tribunal, ils s'arrêtent entre sept et trente jours au quartier disciplinaire, la prison dans la prison. Le 6 septembre : *« Agression (javel et café) sur plusieurs agents et insultes envers la directrice »*. Le 17 septembre : *« Le détenu a agressé un personnel (coup de pied dans le tibia) lors de son refus de réintégrer »*. Le 22 septembre : *« Agression du détenu alcoolisé envers le personnel »*.

Huile bouillante dans la casserole, lame de rasoir, râteau de l'atelier jardinage, excréments envoyés à la face. Beaucoup de choses peuvent devenir une arme, y compris une porte de cellule comme celle que Sylvie, 52 ans, a prise dans le front en 2018 : *« Le type a mis un grand coup de pied dans la grille, je l'ai pas vu venir. »* Trois jours d'ITT, une semaine d'arrêt, mais un retour sans appréhension : *« Celui qui vient travailler avec la boule au ventre, mieux vaut qu'il arrête. Un surveillant qui a peur, ça se sent, et les détenus en profitent. »*

Difficile, pourtant, de ne pas cogiter. En 2017, Timothée, 33 ans, a reçu *« trois ou quatre droites »* d'un détenu qu'il contrôlait après un parloir où il l'avait vu *« planquer quelque chose dans son caleçon »*. L'épisode lui a valu cinq jours d'ITT, un mois et demi d'arrêt, et le doute du surveillant agressé : *« Qu'est-ce que j'ai mal fait ? »* A son retour, on tâche de ne pas placer le surveillant – seul avec cinquante détenus dans sa coursive, et sans autre arme qu'un talkie-walkie – au même étage que son agresseur.

Pour apaiser les tensions, la direction multiplie les réunions avec les détenus pour recueillir leurs doléances – le grand débat national a eu lieu avec un médiateur du CNRS (Centre national de la recherche scientifique) –, ou les séances de lecture. Un module de gestion des émotions – yoga, théâtre, groupes de parole – a été mis en place pour les plus violents, non sans succès. *« Mais vouloir atteindre zéro violence est un vœu pieux*, souffle Jean-Christophe Wiart, directeur des services pénitentiaires. *La semaine dernière, une agression a été commise par un type qui devait intégrer ce module. Et finalement, il se retrouve en quartier disciplinaire... »* Le 13 décembre : *« Le détenu a menacé d'ébouillanter la surveillante »*. Le 14 décembre : *« Le détenu a saisi le poignet d'un personnel »*. Le 28 décembre : *« Le détenu a bousculé violemment un surveillant »*. ■

HENRI SECKEL





L'unité pour détenus violents du centre de détention de Châteaudun (Eure-et-Loir), le 18 juin. J.-B. J/« LE MONDE »

A Châteaudun, une unité pour apaiser certains détenus

Dix quartiers destinés aux prisonniers auteurs d'agressions seront ouverts d'ici à la fin de l'année. Celui d'Eure-et-Loir est le quatrième

REPORTAGE

CHÂTEAUDUN (EURE-ET-LOIR)
- envoyé spécial

Ils sont deux à être arrivés à l'unité pour détenus violents (UDV) du centre de détention de Châteaudun (Eure-et-Loir), mardi 18 juin. L'un était déjà incarcéré à Châteaudun, l'autre vient du centre de détention de Joux-la-Ville (Yonne). Ces détenus sont affectés pour un séjour de six mois, renouvelable une seule fois pour trois mois, dans ce quartier flambant neuf. Ils vont devoir y suivre un programme personnalisé, censé réduire la violence de leur comportement.

Après Lille et Strasbourg en mai, et Marseille le 11 juin, c'est le quatrième quartier de ce type à ouvrir en France, dans le cadre d'une nouvelle politique de l'administration pénitentiaire pour lutter contre les violences en prison. Six autres devraient voir le jour d'ici à la fin de l'année. *« Aujourd'hui, face à un acte de violence contre un surveillant ou un autre détenu, on sanctionne sur le plan disciplinaire, avec parfois le recours au quartier disciplinaire ou au transfert d'établissement, et, sur le plan pénal, pour les faits les plus graves*, résume Pauline Rossignol, chargée de la sécurité à la direction interrégionale des services pénitentiaires de Dijon, dont dépend l'Eure-et-Loir. *Désormais, on va aussi s'interroger et les interroger sur leur parcours pour travailler avec eux sur la suite de leur détention. »* Certains détenus maintenus dans des quartiers d'isolement, faute de prise en charge satisfaisante, pourraient aussi être orientés vers les UDV.

Chaque année, on dénombre 8 000 agressions entre détenus et 4 000 dirigées contre le personnel. Pour tenter de sortir de l'impasse que constitue la violence en prison, l'administration pénitentiaire a travaillé sur trois axes : une recherche a été commandée à un sociologue sur le phénomène de passage à l'acte en détention, l'échelle des sanctions disciplinaires a été durcie depuis le 15 mars, et les unités pour détenus violents ont été créées.

Ce programme ne s'adresse pas aux détenus radicalisés, pour lesquels des quartiers de prise en charge spécifique existent, ni à ceux atteints de troubles psychiatriques, moins accessibles à un programme de désengagement de la violence, ni aux personnes les plus violentes, affectés dans les maisons centrales de haute sécurité. Le niveau de sécurité est néanmoins élevé dans ce quartier étanche du reste de la prison. Certes, le vert et le bleu pastel donnent un aspect apaisant aux deux coursives réunissant les onze cellules individuelles de l'UDV de Châteaudun, et des douches individuelles ont été installées. Un confort auquel les 542 autres détenus de la prison n'ont pas accès. Mais chaque cellule a son « passe-menottes » par lequel le détenu tend ses poignets afin d'être entravé avant que les surveillants ouvrent la porte. La vidéosurveillance, omniprésente, le mobilier scellé au mur et au sol, même dans la salle réservée aux entretiens, et les cours de promenade individuelle montrent le souci de minimiser les risques.

Chaque année, on dénombre 8 000 agressions entre détenus et 4 000 dirigées contre le personnel

La sécurité dynamique et les gestes de contrôle constituaient un des modules des trois semaines de la formation que les surveillants, les conseillers pénitentiaires d'insertion et de probation et la psychologue, tous volontaires, ont suivie avant de venir travailler dans ce bâtiment. Cette formation a aussi porté sur les entretiens, l'évaluation des détenus, la communication non violente et la prise en charge du stress.

Les deux premiers « pensionnaires » de l'UDV vont d'abord rester à l'isolement pendant deux semaines consacrées à une évaluation pluridisciplinaire. *« Cette phase sera la plus délicate »*, expliquait, à la veille de l'ouverture, la major Virginie Magnier, chef de l'UDV. Ensuite, un programme de prise en charge individuel est arrêté, en concertation avec le personnel pénitentiaire, mais aussi médical et enseignant.

Dispositif adapté au fil des mois

Des partenariats spécifiques avec des associations ont été noués par le service d'insertion et de probation, notamment pour que les activités culturelles ou d'enseignement, traditionnellement ralenties durant l'été, soient maintenues. Le dispositif de sécurité (rythme des fouilles à nu, déplacement sans menottes, activités en groupe, etc.) est adapté au fil des mois et selon l'évolution de la personne.

Concernant l'expérimentation en situation réelle, les premiers retours de l'UDV de Strasbourg *« sont très positifs »*, assure l'administration pénitentiaire. Ce quartier, qui accueille cinq détenus depuis son ouverture, pourrait ainsi monter à huit sa capacité opérationnelle, dès septembre. En revanche, quelques ratés ont marqué les débuts à la prison de Lille-Sequedin, où, par exemple, a été envoyé un détenu ne parlant pas le français sans que la présence d'un interprète soit prévue.

La difficulté est d'obtenir un minimum d'adhésion au programme de la personne. Les détenus savent que refuser une affectation en UDV sera mauvais pour leur dossier. A l'échelle des près de 72 000 prisonniers, les quatre-vingts places que devraient représenter au total les UDV sont une goutte d'eau. ■

JEAN-BAPTISTE JACQUIN

Le Monde
SAMEDI 22 JUIN 2019

A Saint-Denis, la colère des mères contre les dealeurs

Depuis plus d'un mois, chaque matin, une chaîne humaine est formée autour d'une école



Le 13 juin, devant le collège Fabien, à Saint-Denis. NATHALIE REVENU/MAXPPP

Tous les matins, depuis un mois, c'est le même rituel. Alignés sur le trottoir, les parents d'élèves du groupe scolaire Hugo-Balzac-l'Hermitage à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) se tiennent par la main devant les grilles, après avoir déposé leurs enfants à l'école. Ce jeudi 20 juin au matin ne fait pas exception, malgré la pluie. Dans une bonne humeur générale, les bras se tendent et une chaîne humaine se forme pendant une dizaine de minutes. *«Soixante-sept personnes !»*, annonce fièrement Catherine Denis, déléguée de la Fédération des conseils de parents d'élèves.

Pour ces mères mobilisées, il s'agit surtout de protéger symboliquement l'école maternelle et les deux écoles élémentaires du trafic de drogue qui sévit dans ce quartier nord de la ville et s'intensifie depuis deux ans. *«C'est comme une pieuvre. Les trafiquants gagnent du terrain et leurs tentacules vont jusqu'à l'école»*, s'indigne la parent d'élève, mère d'une petite fille de 5 ans en maternelle à l'Hermitage.

L'exaspération des familles s'est nourrie au fil des années, mais un mois auparavant, *«une goutte a fait déborder le vase»*. Le 13 mai, vers 16 heures, deux hommes entrent dans l'enceinte scolaire, mais un seul est vu en sortir. Les directrices des trois écoles déclenchent alors un plan particulier de mise en sûreté, confinant les quelque 600 élèves dans leur classe pendant plus d'une demi-heure. Les parents, venus chercher leur enfant, sont témoins de la scène et voient intervenir des dizaines de policiers. Deux jours plus tard, les brigades cynophiles retrouvent 30 grammes de cannabis dans un buisson derrière une cabanon du centre de loisirs.

«Prendre la place des guetteurs»

Il n'en faut pas plus pour susciter l'émotion des parents. Et leur mobilisation. Dès le 17 mai, ils forment une chaîne humaine devant le portail des deux écoles primaires, organisent des sit-in tous les mardis devant le collège Fabien – un point de deal à quelques rues du groupe scolaire –, et multiplient les rendez-vous festifs. *«On veut se réapproprier l'espace public, reprendre la place des guetteurs»*, résume Catherine Denis.

L'initiative est louée tant du côté des écoles que de celui de la mairie communiste. *«On leur fournit une aide logistique avec des tables, des chaises et bientôt une aide financière»*, soutient Florence Haye, adjointe au personnel municipal et à la jeunesse. La ville a renforcé sa présence sur le terrain en rehaussant une partie de la clôture de l'école et en embauchant deux agents de sécurité pour surveiller les lieux jour et nuit pendant un mois, le temps d'installer une alarme. Du côté du rectorat, trois équipes mobiles de sécurité ont été dépêchées sur place.

«On a dérangé les habitudes des dealeurs avec ces vigiles et policiers», assure Marie Rogler, inspectrice de l'éducation nationale pour la troisième circonscription de Saint-Denis. Mais ces mesures ont loin d'avoir réglé le problème. Deux intrusions ont été enregistrées dans l'établissement scolaire depuis celle du 13 mai, une étant liée à une course-poursuite avec la police nationale dont le commissariat est à quelques mètres seulement. *«La situation est délicate depuis les vacances de printemps»*, explique l'inspectrice. *L'école est devenue un lieu de passage et, à au moins deux reprises, on sait que les locaux du centre de loisirs ont été occupés le week-end ou le soir.»*

Ce jeudi matin, les parents qui sont restés discuter après la chaîne humaine abondent d'histoires similaires. *«Pour son premier jour d'école maternelle, ma fille a été confinée parce que des coups de feu avaient été tirés dans le quartier»*, raconte Gaëlle, encore médusée deux ans après les faits. *«Ce n'est plus possible»*, ajoute Elisabeth, habitante du quartier venue soutenir la mobilisation, inscriptions au feutre sur son débardeur fluo. Et d'énumérer les règlements de comptes des dernières années.

Le ras-de-bol est partagé par tous ces Dionysiens. *«Pendant la sieste des enfants, on entend les guetteurs hurler»*, nous explique-t-on devant l'école maternelle l'Hermitage. *«Les dealeurs commencent à sortir vers midi et restent jusqu'à 2 heures du matin. Ils crient quand il y a des policiers qui passent»*, ajoute Nadine, maman d'une fille à l'école Victor-Hugo. Nombre d'entre eux sont réveillés la nuit. Et, au petit matin, il faut nettoyer les rues des chaises vides et des déchets laissés là par les trafiquants.

Les parents d'élèves entendent bien poursuivre leur mobilisation. *«On a le sentiment d'être des citoyens de seconde zone, on se demande si on fait encore partie de la République»*, déplorent-ils. La mairie regrette également le manque de moyens. *«Il faut que l'Etat réagisse, prenne des mesures à la hauteur des enjeux*, interpelle l'élue Florence Haye. *On veut simplement l'égalité partout sur le territoire.»* En mars, les quartiers nord de la ville ont été retenus comme «quartier de reconquête républicaine». Vingt-huit policiers devraient s'ajouter aux trois cents agents nationaux, dont vingt et un mobilisés sur le terrain. ■

CHLOÉ MARTIN

HORS-SÉRIE
Le Monde
UNE VIE, UNE ŒUVRE
ÉDITION 2019
Marcel Proust
À l'ombre de l'imaginaire
Toutes les lectures de la *Recherche*, par Jean-Paul et Raphaël Enthoven

MARCEL PROUST

Un hors-série du «Monde»
124 pages - 8,50 €
Chez votre marchand de journaux

Il y a cent ans, le 10 décembre 1919, Marcel Proust obtenait le 17e prix Goncourt pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Par quel mystère un écrivain mondain, snob, asthmatique et spécialiste de l'exploration des sentiments infimes a-t-il pu devenir depuis l'objet d'un culte planétaire ? Dans ce hors-série, *Le Monde* tente de saisir l'œuvre et la troublante personnalité de ce génie.

Le titre de séjour, un sésame au prix «excessif»

Complexe, incohérente et excessive. Dans un rapport parlementaire rendu public mercredi 19 juin, la réglementation française en matière de taxes et de droits de timbre applicables aux étrangers qui sollicitent un titre de séjour est lourdement épinglée. La députée LRM Stella Dupont, rapporteuse du texte, s'est plongée dans les méandres de l'administration française pour étudier les quelque treize tarifs applicables, ainsi que les exonérations ou majorations attenantes.

Il en ressort que la taxe acquittée pour une carte de séjour d'un an oscille entre 269 euros et 609 euros. Le montant le plus élevé s'applique par exemple à un étranger qui, après un séjour irrégulier, sollicite un visa de régularisation (340 euros) auquel s'ajoutent une taxe de délivrance du premier titre de séjour (250 euros le plus souvent) et 19 euros de droit de timbre.

La France se situe dans une fourchette haute des tarifs pratiqués par les pays européens, constate le rapport. Et ces tarifs ne sont pas en lien avec ceux dont s'acquittent ses nationaux pour des documents officiels, puisque la délivrance d'une carte d'identité est gratuite alors que celle d'un passeport coûte 86 euros.

LA FRANCE SE SITUE DANS UNE FOURCHETTE HAUTE DES TARIFS PRATIQUÉS PAR LES PAYS EUROPÉENS, CONSTATE LE RAPPORT

«De manière paradoxale, souligne le rapport, *plus un étranger se trouve dans une situation financière difficile, plus la charge de la taxation est lourde et/ou fréquente»* et plus elle *«accentue la précarité de certains demandeurs»*. Un étranger en situation précaire, notamment d'un point de vue professionnel, va en effet avoir un accès plus difficile à un titre de séjour pluriannuel. Il sera donc amené à s'acquitter de taxes plus souvent en raison des demandes fréquentes de renouvellement de son titre, parfois sur de longues périodes.

«Cette situation est un non-sens et va à l'encontre de l'ambition portée par le président de la République et le gouvernement de donner un nouvel élan à la politique d'intégration», dénonce le rapport.

De cette nébuleuse de taxes, l'Etat a retiré une recette avoisinant les 200 millions d'euros en 2017. Mais cela relève pour partie d'un jeu à somme nulle. En effet, le rapport relève que les taxes sont fréquemment prises en charge par des centres communaux d'action sociale ou des associations qui viennent en aide aux personnes dans le besoin, *«elles-mêmes financées par les collectivités locales et par des dons défiscalisés»*. Le Secours catholique a par exemple dépensé, en 2018, 18 000 euros à cet effet sur le seul département de la Loire-Atlantique. *«L'Etat "subventionne" le paiement de ses propres taxes»*, ironise le rapport.

Si ses auteurs ne remettent pas en question le principe d'une taxation, ils invitent à simplifier et alléger les tarifs et encouragent aussi les préfectures à sortir de leur *«excessive réserve»* dans l'attribution de la carte de séjour pluriannuelle. ■

JULIA PASCUAL

SOCIAL
Pour Laurent Berger, la réforme de l'assurance-chômage «n'a qu'un objectif budgétaire»
Dans un entretien à *Libération* du vendredi 21 juin, le secrétaire général de la CFDT dénonce la réforme de l'assurance-chômage qui *«n'a qu'un objectif budgétaire»* : *«L'essentiel des 3,5 milliards d'économies va se faire sur le dos des* [demandeurs d'emploi]*.» «On va passer d'un système d'indemnisation chômage à un système d'accroissement de la pauvreté»*, ajoute Laurent Berger.

SANTÉ
Affaire Lambert : le procureur général estime que l'arrêt des traitements est légal
Le procureur général de la Cour de cassation préconise de casser la décision qui avait ordonné, le 20 mai, la reprise des traitements visant à maintenir en vie Vincent Lambert, patient tétraplégique en état végétatif depuis 2008. Dans son avis écrit qu'il soutiendra à l'audience de la Cour de cassation, qui se réunira lundi, François Molins préconise la *«cassation»* de l'arrêt de la cour d'appel de Paris, *«sans renvoi»* devant une autre juridiction. – *(AFP.)*

JUSTICE
Corruption dans la BAC du 18e à Paris
Trois policiers ont été mis en examen jeudi 20 juin dans une affaire de corruption et de trafic de stupéfiants qui secoue la brigade anticriminalité du 18e arrondissement de Paris. Ces mises en examen, révélées par le site *Les Jours* et Europe 1, s'ajoutent à celles, le 14 juin, de deux de leurs collègues, dont l'un a été écroué, soupçonnés d'avoir racketté des dealers. Ils ont tous les trois été placés sous contrôle judiciaire. – *(AFP.)*

La filière nucléaire dans une impasse

Le nouveau retard de l'EPR de Flamanville remet en cause la stratégie de développement du secteur

C'était la prise de parole que toute la filière nucléaire attendait avec appréhension : jeudi 20 juin, l'Autorité de sûreté nucléaire (ASN) a confirmé qu'EDF devra reprendre huit soudures sur l'EPR de Flamanville (Manche). Une décision qui devrait accentuer le retard de ce chantier devenu le symbole des difficultés de la filière nucléaire française.

La construction du réacteur de troisième génération, commencée en 2007, devait être initialement terminée en 2012 et coûter autour de 3,5 milliards d'euros. Avec ce nouveau revers, l'EPR ne devrait pas entrer en service avant, au mieux, la fin de l'année 2022, et le coût devrait dépasser les 11 milliards d'euros.

Même si EDF pense encore possible de démarrer l'EPR avec les soudures actuelles, et de ne les réparer qu'en 2024, après plusieurs années de fonctionnement, le président de l'ASN, Bernard Doroszczuk, a signifié que *« la solution de référence »* devait être leur réparation immédiate. La mise en œuvre des travaux promet d'être un casse-tête pour EDF. Les soudures concernées sont situées entre les deux enceintes de confinement du réacteur. Or, ce bâtiment est solide, puisqu'il a été conçu pour résister à la chute d'un avion. Pour reprendre les soudures, il faudra probablement défaire une partie du béton, ce qui sera long et coûteux. Une fois ce processus effectué, le travail peut prendre jusqu'à huit semaines par soudure. Avec un problème de main-d'œuvre : la filière nucléaire manque de soudeurs qualifiés et les mobiliser en urgence a un coût. Ensuite, il faudra soumettre de nouveau ces soudures au regard de l'ASN. Enfin, un nouveau décret d'autorisation de création de l'EPR sera nécessaire. L'actuel arrive à échéance en avril 2020.

Le chantier de l'EPR de Flamanville (Manche), en novembre 2016.
BENOIT TESSIER/REUTERS

« Arrogance incroyable »

Ces difficultés s'ajoutent aux nombreux déboires rencontrés par le chantier depuis son démarrage. La gestion du projet a été désastreuse, reconnaissent les dirigeants d'EDF. *« Ces difficultés sont surtout le fruit de l'arrogance incroyable du groupe à l'époque. Le chantier a été lancé alors que le design* [la conception] *n'était pas gelé »,* admet aujourd'hui un haut cadre. De fait, EDF n'avait pas construit de centrales depuis de longues années.

A ces difficultés d'origine se sont ajoutés des problèmes dans l'exécution industrielle, comme l'illustre l'affaire des soudures. A son arrivée à la présidence de l'ASN, M. Doroszczuk avait immédiatement alerté sur ce point. *« L'exécution et le contrôle ne sont pas réalisés avec la qualité attendue pour le nucléaire. En plus de la perte d'expérience, il y a une perte de compétences »,* expliquait-il au *Monde* en janvier.

Les conséquences sont majeures pour EDF, qui a misé sur l'EPR pour assurer son avenir, en France comme à l'international. Le PDG d'EDF, Jean-Bernard Lévy, va réunir, en juin, le conseil d'administration pour lui présenter les options possibles pour le chantier. Le choix privilégié serait celui d'une réparation qui permette un démarrage à la fin de 2022 ou au début de 2023. Mais M. Lévy devrait être contraint d'aborder pour la première fois l'hypothèse d'un arrêt du projet pur et simple, alors que le chantier – hors les huit soudures en question – est quasi terminé. Un

La décision de l'ASN risque de repousser la fermeture de certaines centrales à charbon

tel abandon signerait la fin du développement de l'EPR et serait un échec douloureux pour l'électricien. Le président d'EDF, qui vient tout juste d'être reconduit dans ses fonctions par Emmanuel Macron, n'a en réalité pas le choix : il a besoin que l'Etat valide une nouvelle fois le choix de l'EPR et lui apporte son soutien.

La filière nucléaire – plus de 200 000 emplois – peut s'interroger sur son avenir. Flamanville était censé être le porte-étendard d'une stratégie de construction de nouveaux réacteurs, qui devait se dérouler en plusieurs étapes. D'abord, le démarrage de l'EPR. Ensuite, la présentation à M. Macron, dans le courant de l'année 2021, d'un dossier complet d'un EPR simplifié et moins cher. Enfin, l'éventuelle décision, prise par les pouvoirs publics, du lancement de la construction d'un nouveau parc nucléaire sur les quinze prochaines années. Une décision qui aurait pu être prise avant l'échéance présidentielle de 2022.

Récemment, M. Lévy espérait que la trajectoire soit celle de la construction d'une dizaine d'EPR, pour remplacer les réacteurs existants, dont beaucoup vont dépasser dans les prochaines années la durée de quarante ans de fonctionnement prévue à l'origine. Le nouveau retard de Flamanville rend caduc ce calendrier et reporte toute décision après la présidentielle.

Le ministre de l'économie et des finances, Bruno Le Maire, a répété qu'il n'était pas question de décider du lancement de la construction de nouveaux réacteurs tant que Flamanville ne serait pas en fonctionnement. Or, selon la Société française d'énergie nucléaire (SFEN), la décision doit impérativement être prise en 2021 pour avoir des premiers EPR en fonctionnement autour de 2035, afin de pouvoir prendre à temps le relais du parc actuel. Mais aussi de fournir de l'activité aux entreprises de la filière : selon une étude du Boston Consulting Group, réalisée pour le compte de la SFEN, 58 % des acteurs du secteur vont réduire leurs effectifs si aucune décision n'est prise dans les trois ans.

L'EPR souffre d'un paradoxe : deux réacteurs ont démarré en Chine, à Taishan, et un autre devrait être mis en service en Finlande, à la fin de l'année. Mais, tant que le chantier français ne sera pas terminé, il sera difficile pour EDF de faire la démonstration que son modèle est compétitif. La volonté d'exporter l'EPR prend, elle aussi, un coup avec cet important retard normand. Et ce, tandis qu'EDF négocie avec l'Inde pour tenter d'y vendre entre deux et six réacteurs.

La décision de l'ASN risque aussi de repousser la fermeture de certaines centrales à charbon. *« Nous avions anticipé des scénarios potentiellement pessimistes et nous maintenons le cap, qui est de fermer nos quatre centrales à charbon d'ici à la fin du quinquennat »,* a promis la secrétaire d'Etat à la transition écologique, Brune Poirson, au micro de Radio Classique.

Mais ce scénario semble de moins en moins réaliste. Le gestionnaire du Réseau de transport d'électricité (RTE) a répété que, sans le démarrage avant 2021 de l'EPR de Flamanville, il serait difficile de fermer la plus grosse centrale à charbon de France, située à Cordemais (Loire-Atlantique), voire celle du Havre (Seine-Maritime), qui assurent en partie l'approvisionnement électrique de la Bretagne. Deux centrales gérées par EDF. ■

PIERRE LE HIR ET NABIL WAKIM

Baptême du feu pour le « gendarme de l'atome »

Bernard Doroszczuk, président de l'Autorité de sûreté nucléaire, a fait preuve de fermeté sur le dossier des soudures du réacteur normand

Sa main n'aura pas tremblé. Sur le dossier brûlant des soudures de l'EPR de Flamanville (Manche) – le plus important qu'il ait eu à gérer depuis sa prise de fonctions –, Bernard Doroszczuk, nommé président de l'Autorité de sûreté nucléaire (ASN) en novembre 2018, a indéniablement mis en avant les deux attributs majeurs de son poste : l'autorité, donc, mais aussi l'indépendance. Cet ingénieur général au corps des Mines, qui se trouve être également diplômé… de l'Ecole supérieure du soudage, a su faire preuve en la circonstance d'une fermeté que ne laissaient pas forcément soupçonner son air affable, ses prises de parole toujours pesées et sa parfaite courtoisie.

Cette attitude est, bien sûr, conforme aux missions de l'ASN, qui assure, au nom de l'Etat, le contrôle de la sûreté nucléaire et de la radioprotection, en même temps que l'information du public. Mais, par le passé, cette autorité administrative indépendante a pu être suspectée, par certaines ONG, de servir de caution à la filière nucléaire, voire de manifester à son égard une certaine complaisance, sinon connivence.

Tel a notamment été le cas sur le dossier de la cuve de l'EPR normand. Alors que des défauts avaient été décelés dans l'acier du couvercle et du fond de la cuve du réacteur – des excès de carbone susceptibles de fragiliser cette pièce dont la robustesse doit être à toute épreuve –, l'ASN, alors présidée par Pierre-Franck Chevet, a autorisé EDF, en juin 2017, à conserver cette cuve en l'état, sous réserve de remplacer son couvercle au plus tard fin 2024.

A l'époque, beaucoup d'observateurs s'étaient étonnés d'une décision mi-chèvre mi-chou, dont les fondements laissaient perplexes. Imaginerait-on un constructeur automobile dire à un client : *« La carrosserie de votre voiture n'est pas totalement fiable, mais vous pouvez rouler quelques milliers de kilomètres avant de la changer »* ?

Lourdes « conséquences »

En d'autres occasions, pourtant, le « gendarme du nucléaire » n'a pas hésité à hausser le ton. En février 2017, par exemple, M. Chevet avait réagi avec courroux à l'annonce par EDF que le démantèlement des six anciens réacteurs à uranium naturel graphite-gaz (ceux de la première génération du parc français) ne sera pas achevé vers 2040, comme initialement prévu, mais au début du siècle prochain. *« Les difficultés techniques évoquées sont réelles, mais repousser l'échéance au début du XXIIe siècle ne nous paraît absolument pas raisonnable, ni très conforme à la doctrine du démantèlement immédiat. Ou alors, la notion d'immédiateté a changé »,* s'était-il fâché, sans s'opposer pour autant à ce nouveau calendrier.

De même, en septembre 2017, l'ASN n'a pas craint d'imposer la mise à l'arrêt provisoire de la centrale du Tricastin (Drôme), en exigeant le renforcement de la digue du canal de Donzère-Mondragon, jugée insuffisamment résistante aux séismes. Une demande que les dirigeants d'EDF qualifiaient, en privé, d'exagérément procédurière.

Mais l'affaire des soudures de l'EPR constitue le vrai baptême du feu pour le nouveau patron de l'ASN. Certes, celui-ci ne ferme pas complètement la porte à la possibilité qu'EDF ne fasse les réparations sur les tuyauteries qu'après la mise en service l'EPR, jusqu'ici prévue fin 2020. Mais il affirme, très clairement, que la réparation avant le démarrage constitue *« la solution de référence ».* Il ajoute que *« l'hypothèse d'une réparation différée n'est pas réaliste »,* car elle nécessiterait, pour que la sûreté du réacteur soit néanmoins garantie, *« des études longues, complexes et au résultat très incertain ».*

Bernard Doroszczuk en a conscience : la position de l'ASN est *« lourde de conséquences »,* pour l'EPR, comme, plus largement, pour la filière nucléaire nationale. Il prend soin, du reste, de préciser qu'elle *« ne remet à aucun moment en cause la conception de l'EPR ni les avancées indiscutables pour la sûreté que présente ce réacteur ».* Façon de dire que la perte d'expérience et de compétences de l'industrie nucléaire ne vaut pas condamnation.

A chaque intervention, devant les journalistes comme devant les parlementaires, le président de l'ASN veille à s'entourer de son directeur général et de membres de son collège. Comme pour mieux partager la responsabilité des décisions d'une autorité qui, plus que jamais, tient entre ses mains l'avenir de l'atome tricolore. ■

P. L. H.

La guerre de souveraineté dans l'espace s'intensifie

La fusée européenne Ariane, partie de Kourou, est menacée par l'offensive des Américains et des Chinois

KOUROU (GUYANE) - *envoyée spéciale*

Longtemps la météo a laissé craindre un report. Mais, jeudi 20 juin, à 23 h 43, heure de Paris, la fusée Ariane 5 a traversé avec panache le ciel bleu guyanais avant de larguer deux satellites géostationnaires, l'un propriété du géant américain des télécoms AT&T et l'autre, de l'opérateur européen Eutelsat.

Le lanceur est le premier outil dont l'Europe s'est dotée pour bâtir son indépendance dans le domaine spatial. Avec une belle réussite : plus de la moitié des satellites en service ont été développés et lancés par Arianespace.

Galileo, un programme de géolocalisation, a ensuite prolongé la construction de la souveraineté européenne. *« C'est un des plus grands succès de l'Europe spatiale, il supplante déjà par sa précision le GPS américain, et, dans deux ans, tous les téléphones seront équipés indifféremment des deux systèmes »*, se réjouit Jean-Yves Le Gall, le président du Centre national d'études spatiales (CNES), sans oublier Copernicus, cette miniconstellation grâce à laquelle *« les Européens sont les seuls à avoir un programme d'observation de la Terre, de surveillance des terres émergées, des océans et de l'atmosphère »*.



Décollage de la fusée Ariane 5, à Kourou, en Guyane, jeudi 20 juin. JODY AMIET/AFP

« Concurrence déloyale »

Cependant, ce n'est pas le moment pour l'Europe de se reposer sur ses lauriers, tant la compétition farouche pour la maîtrise de l'espace à laquelle se livrent Américains et Chinois semble menacer sa souveraineté. Dans cette guerre à la fois stratégique et commerciale, tous les coups sont permis.

Dans cette guerre à la fois stratégique et économique, tous les coups sont permis

Pour limiter les risques en matière de cybersécurité, le Pentagone a ainsi fait connaître son intention de mettre sur liste noire, en décembre 2022, tout satellite ayant été lancé par les Russes. L'agence spatiale russe Roscosmos a aussitôt dénoncé, le 31 mai, *« une nouvelle manifestation de la concurrence déloyale de Washington sur le marché international du spatial »*. Cette offensive n'est pas sans rappeler celle menée par les Etats-Unis contre le groupe de télécoms chinois Huawei.

Pour l'Europe, cette volonté de domination américaine n'est pas nouvelle. Elle a déjà constitué un puissant aiguillon par le passé. En 1973, faute de lanceurs, Français et Allemands s'étaient tournés vers les Etats-Unis pour qu'une fusée Delta mette en orbite leur satellite de télécommunication Symphonie. Le département d'Etat, dirigé par Henry Kissinger, avait alors imposé des restrictions d'utilisation telles que, quelque temps plus tard, le programme Ariane voyait le jour.

Ariane 6 marque la continuité de cette volonté d'indépendance. Même si cette fusée de dernière génération, qui décollera en juillet 2020, a été développée en catastrophe pour résister à une campagne américaine d'un nouveau genre, celle de la Silicon Valley californienne.

Elon Musk a réussi, avec SpaceX, son pari d'une fusée réutilisable. Jeff Bezos, le fondateur d'Amazon et de Blue Origin, veut, quant à lui, délocaliser l'industrie lourde sur la Lune. Forts des crédits de l'agence spatiale américaine, la NASA, les deux milliardaires affichent leur ambition de contrôler toute la chaîne de l'espace : non seulement ils développent des fusées, mais ils veulent aussi gérer des mégaconstellations de satellites en orbite basse pour fournir du très haut débit à bas coût.

« Risqué d'affronter les GAFA »

Au total, de la Californie à la Chine en passant par le Canada, une demi-douzaine de constellations sont annoncées, mais aucune, à ce stade, menée par l'Europe. Est-ce regrettable ? *« Dans le domaine spatial, l'Europe a obtenu de très beaux succès. Pour les consolider, le moment me semble venu de réfléchir à ce que pourrait être une constellation dévolue à la connectivité dans le cadre d'un grand partenariat entre le public et le privé »*, plaide Stéphane Israël, le président exécutif d'Arianespace. *« La maîtrise de la connectivité est un enjeu de souveraineté*, insiste-t-il, *c'est l'un des quatre grands défis à relever dans l'espace, avec la protection de la planète, la sécurité et l'exploration. »*

« Le débat sur la sécurité et la disponibilité des communications monte auprès de la Commission européenne. Une mégaconstellation est-elle une option ? A voir, mais c'est risqué d'affronter les GAFA [Google, Amazon, Facebook et Apple] *avec plusieurs années de retard »*, pondère, de son côté, Pacôme Révillon, président du cabinet Euroconsult.

Jusqu'où va se loger la souveraineté ? En 1999, la nécessité d'accéder à des informations de géolocalisation fiables avait incité les Européens à briser le monopole américain du GPS. Le programme Galileo a fini par voir le jour en 2016, avec sept ans de retard, tant les pays membres ont eu du mal à s'entendre, sous la pression contraire de Washington. Désormais, c'est la nécessité d'établir un plan de circulation du ciel que pointent certains.

Pour l'instant, ce sont les Etats-Unis qui traquent les milliers de satellites et autres débris qui circulent autour de la Terre. Ces données sont publiques, mais le Congrès envisage de transférer la gestion de ce catalogue au département du commerce. Surtout, toutes les informations n'y figurent pas…

C'est ce dont se sont rendu compte les équipes d'ArianeGroup, qui ont développé, avec des télescopes, un outil de surveillance du trafic spatial baptisé « GEO Tracker ». *« Sur environ 2 000 objets répertoriés dans le catalogue public en orbite géostationnaire, nous en détectons entre 10 % et 15 % dont nous ignorions l'existence »*, relate Christine Francillon, chargée de la sécurité spatiale.

« Galileo est l'un des plus grands succès de l'Europe spatiale, il supplante déjà par sa précision le GPS américain »
JEAN-YVES LE GALL
président du CNES

Cet outil, opérationnel depuis deux ans, avait repéré, en 2017, la manœuvre suspecte d'un satellite russe à proximité d'un satellite franco-italien utilisé pour des communications militaires sécurisées. *« Alors qu'Athena-Fidus continuait sa rotation tranquillement au-dessus de la Terre, un satellite s'est approché de lui, de près (…). De tellement près, qu'on aurait vraiment pu croire qu'il tentait de capter nos communications*, a raconté, le 7 septembre 2018, la ministre des armées, Florence Parly. *Ce satellite aux grandes oreilles s'appelle Louch-Olymp (…).Nous l'avions vu arriver et nous avons pris les mesures qui s'imposaient. »*

« Une formidable réussite »

Avec la mise sur orbite annoncée de milliers de satellites, sans compter les drones spatiaux baladeurs, *« l'Europe aurait intérêt à se doter de son propre catalogue. Nous proposons que le GEO Tracker devienne un outil européen »*, souligne Christine Francillon

Face à tous ces enjeux, la réunion de l'Agence spatiale européenne, en décembre, devrait être l'occasion de reformuler les priorités. Ce conseil se réunit tous les deux ans pour décider de programmes futurs et de leurs financements. En parallèle, la nouvelle Commission européenne devra vite se positionner.

« Les logiques de blocs géopolitiques s'affirment de plus en plus ouvertement, mais c'est moins le cas en Europe, où la notion de patriotisme économique existe moins fortement », souligne Rodolphe Belmer, directeur général d'Eutelsat. Et d'insister : *« La construction spatiale européenne est une formidable réussite, mais elle illustre aussi la difficulté à dépasser les contradictions entre le bien collectif et les intérêts de chaque Etat. »* ■

ISABELLE CHAPERON ET DOMINIQUE GALLOIS (À PARIS)

Le Monde CITIES
L'ACTUALITÉ DES VILLES ET DES MUTATIONS URBAINES
LEMONDE.FR/CITIES
LA POSTE CITEO enedis linkcity SAINT-GOBAIN

L'opérateur Eutelsat mise sur l'électrique et la télévision africaine

IL EST PARTI ! Le satellite 7C de l'opérateur Eutelsat a été lancé, jeudi 20 juin, par la fusée Ariane 5. Ce petit nouveau a vocation à remplacer le 7A, quasiment en fin de vie, pour fournir des services audiovisuels vers la Turquie, le Moyen-Orient et l'Afrique. Eutelsat a l'habitude de nommer ses « bébés » – il y en a 37 opérationnels – en fonction de leur position orbitale.

Après une douzaine d'années de bons et loyaux services, le 7A avait encore environ trois ans devant lui, mais, dans l'espace, la mise à la retraite s'anticipe. *« Ce doublonnement représente un gros investissement pour Eutelsat, mais cela nous laissait le temps de refabriquer un satellite et de le relancer en cas de problème. Des millions d'antennes sont tournées vers cette position orbitale et une défaillance n'aurait pas été acceptable »*, explique Rodolphe Belmer, le directeur général du troisième opérateur mondial de satellites.

D'autant que le 7C, tout électrique, prendra entre quatre et six mois à atteindre sa position dans le ciel, contre quelques jours seulement pour les satellites à propulsion chimique. Ces engins spatiaux innovants se révèlent beaucoup moins lourds que leurs prédécesseurs, car ils transportent moins de carburant. De ce fait, les satellites électriques peuvent embarquer davantage de « transpondeurs », ces équipements permettant de retransmettre les signaux envoyés depuis la Terre.

« Un marché en pleine expansion »

Le 7C abrite ainsi 49 transpondeurs, soit 19 de plus que le satellite 7A qu'il va remplacer. *« Cela va nous permettre d'offrir une importante capacité supplémentaire vers le marché africain, qui est en pleine expansion »*, souligne M. Belmer. Et de préciser : *« Le 7A fonctionne déjà à pleine capacité vers l'Afrique subsaharienne. Nous n'aurons pas de mal à commercialiser ces nouveaux accès, compte tenu de la demande croissante de chaînes de télévision en langues locales. »*

A partir de trois positions orbitales, Eutelsat se flatte de relayer une chaîne de télévision directe sur deux en Afrique, couvrant 13 millions de foyers. Alors que le français et l'anglais représentent les langues essentielles de cette offre, l'opérateur compte sur l'émergence de chaînes diffusant en swahili, en peul ou en haoussa pour mettre au travail ses transpondeurs flambant neufs.

A noter que le « petit » satellite (3,4 tonnes) d'Eutelsat a fait voyage commun avec un « gros » satellite (6,3 tonnes) de télécommunications appartenant à l'opérateur américain AT&T. Un contrat que Direct TV avait signé avant d'être racheté par le géant des télécoms en 2015.

Pas vraiment une bonne nouvelle pour le lanceur européen dont le spécialiste de la télévision par satellite était un client régulier. Il ne semble pas, en effet, que le carnet de bal d'Ariane prévoie d'autres lancements pour le compte d'AT&T.

De son côté, Eutelsat attribue 55 % de ses lancements de satellites à Ariane. *« Nous travaillons avec quatre lanceurs pour diminuer nos risques, car l'accès à l'espace est stratégique pour nous »*, précise M. Belmer, qui a signé, en septembre 2018, le premier contrat commercial pour Ariane 6. ■

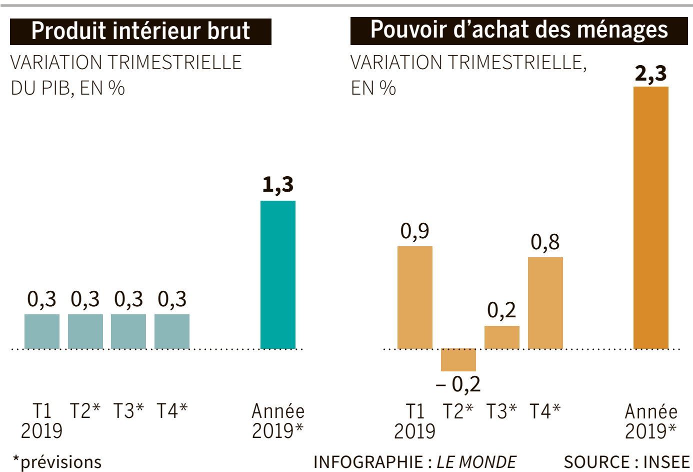
I. CH.

La hausse du pouvoir d'achat soutient la croissance française

Le PIB devrait progresser de 1,3 % en 2019, selon les prévisions de l'Insee, qui estime que les créations d'emplois resteront dynamiques

Le décor est planté depuis plusieurs trimestres déjà. En fond de scène : un ciel brouillé par la guerre commerciale et le Brexit. Bloquée dans les coulisses : la consommation des ménages. Emergeant côté cour : des créations d'emplois. Sur les planches, enfin : une croissance sans panache, avec, en vedette, le pouvoir d'achat. L'économie française se tient.

D'après la dernière note de conjoncture de l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), publiée jeudi 20 juin, l'activité devrait progresser de 0,3 % au deuxième trimestre de 2019, 0,3 % au troisième, et de… 0,3 % au quatrième. Une régularité de métronome qui porterait la croissance annuelle à 1,3 % cette année. L'Hexagone pourrait ainsi dépasser d'un petit dixième la moyenne de la zone euro.



Les Français épargnent

La performance n'a rien d'éblouissant, mais, dans un contexte de ralentissement mondial et d'inquiétudes en Allemagne et en Italie, elle est loin d'être indigente. Et les fondamentaux sont solides. *« Si 2018 a surtout été portée comptablement par le commerce extérieur, 2019 le serait davantage par la demande intérieure »*, écrit l'Insee. En d'autres termes : s'il se fait toujours attendre, le redémarrage de la consommation devrait bien finir par se manifester. Le pouvoir d'achat, soutenu par les mesures d'urgences annoncées en décembre 2018 et des prix à peu près stables, croîtrait de 2,3 % cette année (1,8 % par unité de consommation). Une hausse qu'on n'avait plus observée depuis 2007.

Certes, pour le moment, l'essentiel des gains a été mis de côté par les Français. Le taux d'épargne, qui a franchi, au premier trimestre, le seuil des 15 %, se maintiendrait à un niveau élevé jusqu'en décembre. *« Reflétant, peut-être, dans l'ombre portée de la crise des "gilets jaunes", un climat teinté d'un peu d'attentisme »*, selon l'Insee, cette prudence n'est pas inédite. Elle n'est pas non plus alarmante. Des mesures comme la prime exceptionnelle versée entre décembre et mars par les entreprises, ainsi que la revalorisation de la prime d'activité, pouvaient difficilement être anticipées. Les gains ont donc naturellement été stockés.

La principale ombre au tableau concerne les achats de logements des ménages, en repli marqué

Ils ont sans doute aussi contribué à l'amélioration du climat général. La confiance des ménages s'est en effet nettement redressée ces derniers mois dans les enquêtes d'opinion. S'il y a peu de chance qu'elles s'emballent, leurs dépenses en biens et services devraient légèrement accélérer en cours d'année, avec une augmentation de 0,5 % attendue au troisième trimestre, après 0,3 % entre avril et juin. La consommation progresserait de 1,3 % en moyenne annuelle, après seulement 0,9 % en 2018.

Ces variations peuvent paraître infimes. Mais la consommation reste le principal moteur de croissance en France. Elle représente plus de la moitié du produit intérieur brut (PIB). Sa bonne tenue est déterminante pour la santé de l'économie tricolore, comme l'est, pour l'Allemagne, le commerce extérieur.

Elle sera, cette année, soutenue par la dynamique du marché du travail. Les créations, qui ont vivement accéléré au premier trimestre, vont continuer sur leur lancée. D'après l'Insee, 241 000 nouveaux postes verraient le jour cette année, après 182 000 en 2018. De quoi entamer un peu plus le taux de chômage. Ce dernier s'établirait, en décembre, aux alentours de 8,3 %. Un chiffre encore élevé par rapport à la moyenne de la zone euro, mais qui se rapproche des niveaux d'avant-crise.

Bon moral dans les entreprises

Malgré de sérieuses difficultés de recrutement, le moral est en effet plutôt bon dans les entreprises. Les indices qui mesurent le climat des affaires sont largement supérieurs à leur moyenne de longue période, tous secteurs d'activité confondus. Ils sont particulièrement bien orientés dans la construction et se sont repris, au deuxième trimestre, dans l'industrie. L'investissement, qui avait tiré la croissance en 2017 et en 2018, a ralenti, mais demeure à un niveau élevé. En 2019, il augmenterait encore de 3,3 %.

La principale ombre au tableau (hors contexte international) concerne les achats de logements des ménages ; ils avaient beaucoup contribué à amorcer la reprise en 2016. Or on observe, depuis la fin de 2018, un recul marqué. Ces dépenses se replieraient de 0,3 % sur l'année. ■

ÉLISE BARTHET



PERTES & PROFITS | APPLE

PAR PHILIPPE ESCANDE

Donald Trump, Xi Jinping et leurs portables

Donald Trump et Xi Jinping sont comme tout le monde. Quand ils se rencontrent, ils ne parlent pas que de l'avenir de la planète. Ils aiment comparer les mérites de leurs smartphones respectifs. C'est ce qu'ils feront activement, vendredi 28 juin, quand ils se parleront au sommet du G20 d'Osaka au Japon. Mais les leurs sont très chers. Le Huawei de M. Xi coûte 105 milliards de dollars (92,87 milliards d'euros), le chiffre d'affaires du leader chinois de la haute technologie qui emploie presque 200 000 personnes dans le monde. Une domination menacée par le veto américain imposé aux fournisseurs américains de la société.

Quand à M. Trump, son iPhone vaut lui aussi beaucoup d'argent et il l'a peut-être oublié. Pour lui rafraîchir la mémoire, Tim Cook, le patron d'Apple, lui a envoyé une belle lettre rappelant la contribution de la firme californienne à l'économie américaine. La société la plus riche du monde est aussi, selon elle, le premier contribuable américain et mondial, elle fait travailler 2 millions de personnes sur le sol national et s'est engagée à contribuer à hauteur de 350 milliards de dollars à l'économie américaine sur les cinq ans qui viennent.

La lettre d'Apple s'ajoute à celle de milliers d'entrepreneurs américains qui protestent contre le projet d'ajouter de nouveaux droits de douane de 25 % à près de 300 milliards de dollars de produits chinois importés aux Etats-Unis. L'activisme de la Maison Blanche revient à démonter toute une chaîne logistique construite depuis vingt ans. L'iPhone intègre des équipements européens, japonais, coréens, américains et est assemblé en Chine, puis envoyé directement vers les lieux de vente. *« Nous demandons instamment au gouvernement américain de ne pas imposer ces droits de douane »*, requiert la société, qui estime que cela renchérirait le prix de vente de ses produits de plusieurs centaines de dollars.

Basculer hors de Chine

On fera bien sûr remarquer à Apple qu'étant l'entreprise la plus profitable du monde avec une trésorerie si pléthorique qu'elle est largement reversée aux actionnaires par le biais de dividendes et de rachats d'actions, elle dispose d'un peu de marge de manœuvre. Mais il est vrai qu'elle se trouve prise au piège de cette guerre commerciale. Elle pourrait, bien sûr, redessiner la carte de sa production mondiale. C'est ce qu'elle fait d'ailleurs en permanence. Le 19 juin, le quotidien japonais *Nikkei* assurait que l'entreprise avait demandé à ses fournisseurs de lui chiffrer le coût d'un basculement de 15 % à 20 % de sa production hors de Chine. Et d'ailleurs, son premier partenaire, le groupe taïwanais Foxconn, qui assemble la majorité des iPhone, a rappelé que 25 % de sa production était hors de Chine et qu'elle pouvait être mise à contribution.

Mais Foxconn est le premier employeur privé de l'empire du Milieu. Un tel mouvement serait donc un coup rude pour l'emploi local. Or, la Chine représente désormais 20 % des ventes d'Apple. Si son retrait industriel est trop massif, le pays pourrait très bien faire s'effondrer ses ventes sur place. En résumé, l'aigle américain tient Huawei dans ses serres, tandis qu'Apple est dans la gueule du dragon chinois. Les discussions de portables entre Donald et Xi promettent donc d'être animées. ■

Natixis chute en Bourse, bousculé par l'inquiétude sur l'un de ses fonds

H2O, détenu en partie par la filiale du groupe Banque populaire Caisses d'épargne, est dans la tourmente, certains de ses investissements étant particulièrement risqués

Stupeur chez Natixis, la filiale cotée du groupe bancaire mutualiste Banque populaire Caisse d'épargne (BPCE). Jeudi 20 juin, l'action de la banque a perdu 11,76 %, pour clôturer à 3,48 euros, après avoir lâché jusqu'à près de 13 % en cours de séance. En cause, le hedge fund (« fonds spéculatif ») à la française H2O, filiale à 50,1 % de Natixis, dont les performances fascinaient les investisseurs depuis cinq ans.

Tout commence mardi 18 juin, lorsque le *Financial Times* (*FT*) publie un article pointant les liens étroits entre H2O et le fonds de capital-investissement de l'homme d'affaires allemand Lars Windhorst, visé par plusieurs procédures judiciaires. La société de gestion française, notamment à travers son fonds le plus risqué, dénommé Allegro, a beaucoup investi dans des obligations émises par plusieurs sociétés dont M. Windhorst est un important actionnaire. Or, note le *FT*, ces obligations sont *« hautement illiquides »* (elles ne peuvent pas être vendues rapidement), alors que les fonds de H2O sont « ouverts » : les clients peuvent à tout moment récupérer leur argent.

Le lendemain, le groupe d'évaluation financière Morningstar décide de suspendre la note d'Allegro, à la suite des *« interrogations de l'équipe de recherche quant au caractère approprié et à la liquidité de certaines obligations privées »*. Pour Morningstar, *« la concentration des placements sur une série de sociétés liées au même individu est une source d'inquiétude »*.

Morningstar a par ailleurs découvert dans le journal britannique que Bruno Crastes, le fondateur et directeur général d'H2O, siège au conseil consultatif du fonds d'investissement de Lars Windhorst, *« laissant transparaître un risque de conflit d'intérêts »*, indique-t-elle.

« Il n'y a pas de conflit d'intérêts »

De quoi inquiéter les investisseurs. D'autant que ces soupçons interviennent deux semaines après la débâcle d'un fonds créé par une star de la City, Neil Woodford, qui a dû être gelé après une série de mauvais placements.

Le risque d'illiquidité étant de nature à déclencher une panique chez les investisseurs, Natixis s'est finalement décidée à communiquer, jeudi 20 juin, pour tenter de rassurer. *« Ces éléments ne remettent aucunement en cause la liquidité et la performance des fonds de H2O »*, a affirmé Natixis dans un communiqué. Selon une source au sein de la banque, *« des clients ont retiré quelques centaines de millions d'euros des fonds de H2O au premier jour de cette affaire… une réaction épidermique »*.

« Des sommes significatives en cash restent disponibles dans les fonds en question », a souligné, de son côté, H2O. *« Il n'y a pas de conflit d'intérêts,* a renchéri Jean Raby, le directeur général de Natixis Investment Managers. *Bruno Crastes n'est pas membre d'un conseil qui aurait des pouvoirs juridiques ou décisionnaires au sein du fonds d'investissement de Lars Windhorst. Son rôle, au sein du conseil consultatif de cette société, se limite à exprimer des opinions sur les investissements et il n'est pas rémunéré pour cela. »*

La sanction boursière de Natixis montre que la chasse aux rendements commence à inquiéter

Dans cette affaire, Natixis, en tant que gestionnaires d'actifs, ne porte pas de risque d'investissement. *« Au pire, nous perdrons des revenus »*, a précisé M. Raby. Si pertes il y a, ce sont celles des clients qui investissent dans ces fonds. *« La vocation de H2O est de prendre des risques pour donner de la performance*, note une source interne. *Les investisseurs le savent : il s'agit essentiellement d'institutionnels, de fonds souverains… les particuliers restent marginaux. »*

La sanction boursière de Natixis montre toutefois que la chasse aux rendements commence à inquiéter, dans un environnement de taux d'intérêt très bas, qui incite les investisseurs à prendre davantage de risques. Le fonds Allegro, composé à hauteur de 9,7 % d'actifs non cotés à la liquidité réduite, a réalisé, entre le 1er janvier et le 18 juin, un rendement de 10 %. *« Les performances de H2O sont stratosphériques. Ils font beaucoup mieux que la concurrence. Nous avons tous un peu de mal à comprendre comment cela fonctionne »*, reconnaît David Benamou, associé gérant chez Axiom. *« Dans un fonds liquide, où les investisseurs peuvent quotidiennement reprendre leur argent, la part d'actifs illiquides ne devrait pas dépasser 5 %,* estime, de son côté, un gérant, qui souhaite garder l'anonymat. *Les régulateurs devraient être plus stricts à ce sujet. »* ■

VÉRONIQUE CHOCRON

50 MILLIARDS

C'est, en dollars, soit 44,3 milliards d'euros, le montant des commandes engrangées par Airbus durant le Salon du Bourget, qui fermera ses portes dimanche 23 juin. Le groupe européen a notamment enregistré 226 engagements d'achat pour la nouvelle version de son monocouloir aux capacités de long-courrier, l'A321 XLR. De son côté, Boeing, secoué par la crise du 737 MAX, n'a pas engrangé beaucoup de contrats (le montant total atteint 33,6 milliards de dollars), mais a réussi à sauver la face, avec une commande de 200 avions 737 MAX par le le géant du transport aérien IAG. Un contrat potentiel évalué, prix catalogue, à 24 milliards de dollars. Une somme toute théorique. Selon la rumeur circulant dans les travées du salon, le britannique aurait obtenu un rabais de près de 70 %.

RÉSEAU SOCIAL

Slack réussit ses débuts à Wall Street

L'action du spécialiste de la messagerie d'entreprise Slack a bondi de 48,54 %, jeudi 20 juin, pour ses débuts à Wall Street, terminant la séance à 38,62 dollars. C'est bien au-dessus des anticipations de Wall Street, et très supérieur au prix de référence de 26 dollars fixé la veille par le New York Stock Exchange à titre indicatif. – *(AFP.)*

DISTRIBUTION

Walmart va verser 282 millions de dollars pour corruption

Le géant américain de la distribution, Walmart, a écopé d'une amende de plus de 282 millions de dollars (250 millions d'euros) pour solder des accusations de corruption menée par ses filiales à l'étranger, a annoncé, jeudi 20 juin, le ministère américain de la justice. L'enquête a duré sept ans. Le groupe était accusé d'avoir laissé ses filiales – au Brésil, en Chine, en Inde et au Mexique – avoir recours à des tiers qui payaient les autorités locales pour faciliter leur implantation. – *(AFP.)*

CONJONCTURE

L'activité du secteur manufacturier au Japon s'est contractée

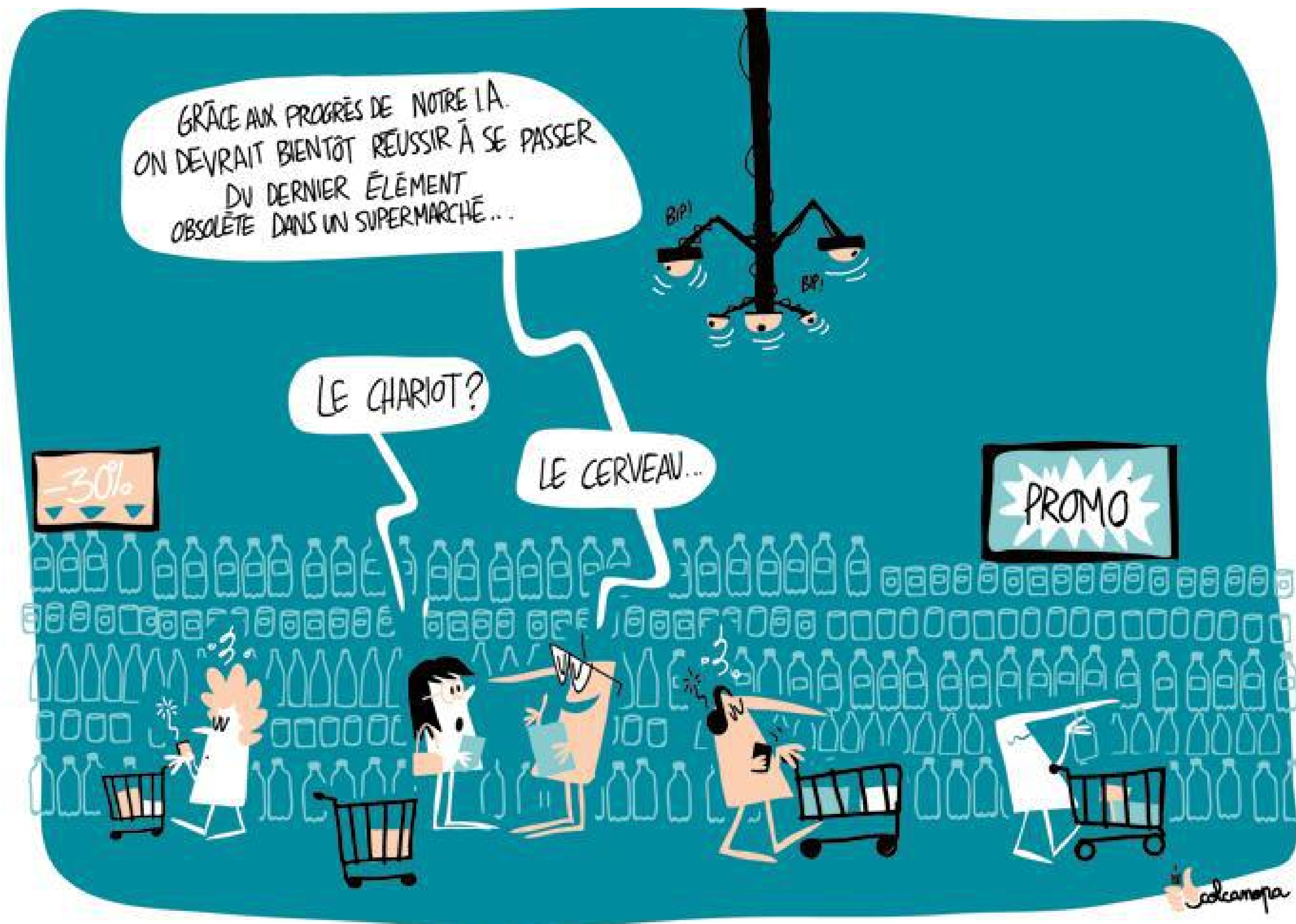
En juin, l'indice PMI manufacturier de Markit/Nikkei, indiquant le sentiment des directeurs d'achat, s'est établi à 49,5. Passé sous la barre des 50, il indique une contraction de l'activité manufacturière, sous l'effet du plus important recul des nouvelles commandes en trois ans. – *(AFP.)*

FINANCE

Au Canada, 2,9 millions de clients d'une banque victimes d'un piratage

2,9 millions de clients de la banque Desjardins ont été victimes d'un vol de données portant sur leur identité personnelle, a annoncé, jeudi 20 juin, la première banque coopérative du Canada, affirmant que le piratage avait été mené par un employé. – *(AFP.)*

Le Monde
SAMEDI 22 JUIN 2019



PLEIN CADRE

Intelligence artificielle : des consommateurs sous **surveillance**

Paiement par reconnaissance faciale, essor des magasins sans caisse, publicités ultraciblées... Le développement de l'informatique « intelligente » ouvre la voie à de nombreuses innovations, parfois passionnantes, souvent effrayantes

Payer ses courses, simple comme un regard ? Le paiement par reconnaissance faciale qui se développe rapidement en Chine pourrait débarquer prochainement en France. Au Lab Carrefour-Google, sis dans le 13e arrondissement de Paris, on y travaille d'arrache-pied. Les deux groupes ont réuni des experts de l'intelligence artificielle (IA). Ils s'appuient sur la technologie utilisée par Carrefour dans l'empire du Milieu, qui permet de payer au moyen de l'application WeChat grâce à la reconnaissance faciale et aux quatre derniers chiffres de son numéro de téléphone.

« On peut imaginer qu'un système similaire soit testé à la rentrée, piloté par Carrefour avec des partenaires », souffle Pierre Blanc, un ancien cadre de chez HP et IBM, chargé des innovations au sein de l'enseigne de la grande distribution.

Encore faut-il régler les nombreuses problématiques liées au stockage des données personnelles. *« En Chine, cela ne pose pas de problème de conserver un visage sur un serveur central »*, fait-il remarquer.

Le groupe de restauration collective Sodexo a, lui, investi dans la société Aeye-Go, dont la technologie permet d'identifier tous les aliments posés sur un plateau et de payer par le biais de la reconnaissance faciale. Cette entreprise chinoise a déjà installé sa solution dans une cinquantaine de cantines scolaires, d'hôpitaux et de restaurants d'entreprise en Chine, dont le siège de Microsoft à Shanghaï. *« Nous discutons avec Sodexo*, souligne Ji Zhu, directeur technique chez Aeye-Go. *La solution pourrait arriver cette année en France. »*

En nourrissant les machines de multiples programmes et informations, l'IA est ainsi capable de reconnaître un visage ou un produit, et de l'associer à un ensemble de données. *« Il y a encore cinq ans, les distributeurs comme les marques de prêt-à-porter travaillaient sur la RFID* [pour *radio frequency identification*, c'est-à-dire "identification par radiofréquence"] *pour stocker des informations et communiquer avec les mobiles des acheteurs,* rappelle Guillaume Rio, de l'Echangeur, le centre d'analyse de BNP Paribas Personal Finance dévolu au commerce. *Mais grâce à l'IA, la reconnaissance d'image se développe plus rapidement, et c'est cela qui permettra l'essor de magasins autonomes. »*

INCITER À L'ACTE D'ACHAT

Ceux-ci commencent déjà à se développer. Dans la continuité des quelques Amazon Go que le géant américain a implantés aux Etats-Unis, Auchan a installé sur le parking de son siège social, à Villeneuve-d'Ascq (Nord), un magasin conteneur sans personnel, à l'image de ce qu'il fait en Chine, pour le tester auprès de ses collaborateurs. Carrefour, de son côté, a ouvert un labstore au siège de Massy (Essonne), où il expérimente ses innovations. *« Pour le moment, on y teste le suivi automatique du panier et le paiement par reconnaissance faciale, de manière à fiabiliser la solution avant des tests grandeur nature à la rentrée »,* indique M. Blanc.

Distributeurs et marques se sont emparés des sujets informatiques pour améliorer leur efficacité et gonfler leur chiffre d'affaires

L'intelligence artificielle et toutes ses possibilités déferlent sur le secteur. Distributeurs et marques se sont emparés de ces sujets informatiques avec un double objectif. Améliorer leur efficacité, tout d'abord, à l'exemple de Carrefour, qui a fait appel au géant du logiciel SAS, dont la solution permet de prévoir la demande et donc d'affiner en conséquence ses approvisionnements sur toute la chaîne logistique. Gonfler leur chiffre d'affaires, ensuite, en brassant les données pour mieux cibler les consommateurs et les inciter à passer à l'acte... d'achat.

En coulisse, la plupart travaillent avec des start-up. *« Beaucoup de marques de parfum utilisent notre "Affect-Tag"* [un bracelet connecté capable d'analyser les émotions, en mesurant la température et la conductivité de la peau, le rythme cardiaque...] *pour tester des produits, et voir si l'émotion ressentie dure dans le temps, ou pour des campagnes marketing »,* expliquent Antoine Lempereur et Hugo Six, développeurs chez Neotrope. Ils imaginent déjà des utilisations possibles de leur technologie dans les voitures connectées qui, en détectant un conducteur stressé, pourrait tamiser la lumière dans le véhicule, lui proposer des musiques relaxantes ou une séance de méditation avant de prendre la route.

En amont, l'IA joue un rôle prépondérant dans le secteur publicitaire. La jeune pousse britannique Mirriad s'est ainsi fait une spécialité de l'insertion de publicité dans les séries. *« On scanne l'épisode de la série "Demain nous appartient"* [sur TF1] *avant sa diffusion, et l'ordinateur trouve les bons endroits pour insérer des marques »*, note Julia Leadbeater, responsable du développement commercial de Mirriad, qui a signé un partenariat avec la première chaîne en 2018.

La carte de fidélité est le premier espion du dispositif. Elle recèle une mine d'informations, dont l'adresse e-mail de son détenteur

Ici, une bouteille d'une grande marque de soda sera ajoutée sur une table ; là sera incrustée la couverture d'un magazine présentant une publicité pour une marque automobile. *« On discute avec France Télévisions et M6 pour nouer des partenariats similaires pour leurs fictions »*, ajoute Julia Leadbeater.

DEVINER L'HUMEUR DES CLIENTS

Son ambition est de pouvoir répliquer un jour en France l'accord noué avec le géant chinois Tencent, qui produit aussi des séries. *« On leur renvoie cinq versions avec cinq marques différentes et eux choisissent celle qui sera visionnée par rapport au profil de leur spectateur. »* Ainsi, en Chine, lors d'une récente campagne pour Coca-Cola, les femmes avaient regardé des publicités pour le Coca Light et les hommes pour du Coca Zero.

Le développement de l'informatique « intelligente » a également entraîné une automatisation croissante de l'allocation des budgets publicitaires, selon l'heure, le type de support, le public visé... Sébastien Garcin, ancien directeur marketing de L'Oréal, a conçu avec sa start-up Yzr un outil pour savoir quels étaient les leviers de communication les plus rentables. *« On entre dans la machine toutes les publicités qui ont été faites sur les trois dernières années, la quantité de produits mis sur le marché, les promotions, le prix, les chiffres des ventes. Chaque média publicitaire* [télévision, presse magazine...] *a ses propres règles. La machine donnera la rentabilité pour chacun d'entre eux ainsi que la répartition optimale des budgets et ce, en temps réel »*, détaille M. Garcin.

Les distributeurs n'ont pas attendu les start-up pour exploiter l'ensemble des données issues de leurs tickets de caisse. La société 3W.relevanC, du groupe Casino, agrège, brasse et utilise l'ensemble des données des factures des magasins et sites Internet du groupe (Monoprix, Leader Price, Franprix, Cdiscount, Sarenza...) et fait office de régie publicitaire pour les marques. Elle s'est créé une base de données de 30 millions de consommateurs, de laquelle elle a extrait un panel d'un million de personnes qu'elle monétise auprès des industriels de produits de grande consommation, que ce soit pour le lancement d'une nouvelle gamme, une campagne de publicité ciblée ou pour connaître un retour plus précis de leurs ventes en magasin.

La carte de fidélité est le premier espion du dispositif. Elle recèle une mine d'informations, dont l'adresse e-mail, qui permet de déposer des cookies lorsque son détenteur ouvre les courriels promotionnels. *« Quand on envoie de la publicité, on est capable de la cibler sur une catégorie sociodémographique : des hommes de plus de 25 ans, ou vivant en Ile-de-France, ou encore des acheteurs de thé ou de jus de fruits*, explicitent Blandine Multrier et Christophe Blot, codirecteurs généraux de 3W.relevanC. *L'intelligence artificielle permet d'améliorer l'efficacité de notre base de données, de rapprocher des profils similaires de consommateurs. »*

C'est ainsi qu'un ménage venant de s'acheter une poussette sur Cdiscount, identifié comme jeunes parents, verra ensuite s'afficher des publicités pour du lait infantile lorsqu'il surfera sur le Web. Aux Etats-Unis, les supermarchés Kroger et Walgreens vont plus loin, en testant des caméras dans les portes en verre réfrigérées, au sein de quelques magasins pilotes. Cela afin de deviner l'âge, le genre et l'humeur de leurs clients pendant qu'ils déambulent dans les rayons, afin de leur montrer des annonces ciblées en temps réel sur des écrans vidéo en magasin... ■

CÉCILE PRUDHOMME

LE MONDE en vente actuellement

En kiosque

HORS-SÉRIE Le Monde UNE VIE, UNE ŒUVRE
Marcel Proust À l'ombre de l'imaginaire

Dès vendredi 21 juin

Le Monde L'ESPRIT RÉSISTANCE

Hors-série

Le Monde HORS-SÉRIE LES CIVILISATIONS CARTES

Hors-série

Le Monde Sens & santé
Et maintenant, on mange quoi ?

Trimestriel

Collections

Le Monde présente Collection Hetzel Jules Verne

Dès mercredi 19 juin,
le volume n° 15
UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

Le Monde LES GRANDS PERSONNAGES DE L'HISTOIRE EN BANDES DESSINÉES
GENGIS KHAN

Actuellement en kiosque,
le volume n° 12
GENGIS KHAN

Nos services

Lecteurs

Abonnements
3289 Service 0,30 € / min + prix appel
www.lemonde.fr/abojournal

Le Carnet du Monde
Tél. : 01-57-28-28-28

POUR DÉPOSER AU MONDE VOS DOCUMENTS CONFIDENTIELS
www.sourcesure.eu

Le Monde
Le Carnet

Vos grands événements

Naissances, mariages,
anniversaires de naissance
Avis de décès, remerciements
anniversaires de décès,
souvenirs
Colloques, conférences, séminaires,
tables-rondes, portes-ouvertes,
journées d'études, congrès,
nominations,
assemblées générales
Soutenances de mémoire, thèses,
Expositions, vernissages,
signatures, lectures,
communications diverses

Vous pouvez nous envoyer
vos annonces par mail :
carnet@mpublicite.fr
en précisant vos coordonnées
(nom, adresse, téléphone
et votre éventuel numéro d'abonné
ou membre de la SDL)
Réception de vos annonces :
du lundi au vendredi
jusqu'à 16 heures
le samedi et les jours fériés
jusqu'à 12 h 30

Pour toute information complémentaire Carnet :
01 57 28 28 28

AU CARNET DU «MONDE»

Décès

Le Pouget (Hérault). Paris.

En union avec Jacques Borel (†),
son époux,
Florence Borel, Jean-Philippe Borel et Christine, Marie-Anne Dauvillier et Jérôme, Christophe Borel,
ses enfants,
Adrien, Cyprille, Gaspard, Annouck, Flore, Hélène et Marc,
ses petits-enfants,
Les familles Charrin, Boyer, Baschet et Dumas,
Ses sœurs, frère et belle-sœur,
Son oncle, neveux, nièces et cousins,

ont la grande tristesse de faire part du rappel à Dieu de

Nadine BOREL,
née **BASCHET**,

le 7 juin 2019, à Paris,
à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Ses obsèques ont eu lieu le 12 juin, dans l'intimité familiale au Pouget (Hérault).

Un dernier hommage lui sera rendu le samedi 29 juin, à 10 heures, en l'église Saint-Augustin, Paris 8e.

Paris.

Nous avons l'immense tristesse d'annoncer la disparition, le 17 juin 2019, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, de

Simone
CHARASSON VALANTIN,
psychanalyste,
membre de la Société psychanalytique de Paris,
membre
de l'Institut de psychosomatique Pierre Marty,
chevalier
dans l'ordre national du Mérite.

Marc-Antoine et Anne,
son fils et sa belle-fille,
Louis et Marie,
ses petits-enfants,
Gilbert Ginsburger,
son compagnon,
Jeanne Le Bozec,
Sa famille,
Ses amis.

Une cérémonie aura lieu le lundi 24 juin, à 14 h 30, en l'église de Chérence (Val-d'Oise).

Cet avis tient lieu de faire-part.

Anne et Marc-Antoine Valantin,
13, rue Titon,
75011 Paris.

Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus
Directeur du « Monde », directeur délégué de la publication, membre du directoire Jérôme Fenoglio
Directeur de la rédaction Luc Bronner
Directrice déléguée à l'organisation des rédactions Françoise Tovo
Direction adjointe de la rédaction Philippe Broussard, Alexis Delcambre, Benoît Hopquin, Franck Johannes, Marie-Pierre Lannelongue, Caroline Monnot, Cécile Prieur
Direction éditoriale Gérard Courtois, Alain Frachon, Sylvie Kauffmann
Rédaction en chef numérique Hélène Bekmezian, Emmanuelle Chevallereau
Rédaction en chef quotidien Michel Guerrin, Christian Massol
Directeur délégué au développement du groupe Gilles van Kote
Directeur du numérique Julien Laroche-Joubert
Rédacteur en chef chargé des diversifications éditoriales Emmanuel Davidenkoff
Chef d'édition Sabine Ledoux
Directrice du design Mélina Zerbib
Direction artistique du quotidien Sylvain Peirani
Photographie Nicolas Jimenez
Infographie Delphine Papin
Médiateur Franck Nouchi
Directrice des ressources humaines du groupe Emilie Conte
Secrétaire générale de la rédaction Christine Laget
Conseil de surveillance Jean-Louis Beffa, président, Sébastien Carganico, vice-président

Thierry, Nicolas, Laurent, Blandine et Marjolaine Chomel
et Marie Claire,
leur maman,

ont la tristesse de faire part du décès de

Alain CHOMEL,
architecte,

survenu le dimanche 16 juin 2019,
à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Une bénédiction aura lieu en l'église Saint-Augustin, à Lyon, le lundi 24 juin, à 14 heures.

Toulouse.

Pierre-Michaël, Sidonie et Jacques,
ses enfants,
Vivienne, Kyllian et Agathe,
ses petits-enfants,
Antoine,
son frère,
Catherine,
sa sœur,
Ses neveux et nièces,

ont la tristesse de faire part du décès de

M. Pierre DUBOURG,

survenu le 15 juin 2019.

Les obsèques religieuses ont été célébrées le mercredi 19 juin, à 10 h 30, en la basilique Saint-Sernin de Toulouse, suivies de l'inhumation au cimetière de Casteljaloux (Lot-et-Garonne).

Mme Sophie Dujols-Cossu,
sa fille,
Mme Françoise Dujols,
sa belle-fille,
Julien, Charlotte, Maxime et Arthur,
ses petits-enfants
et leurs conjoints,
Giulia et Abbey,
ses arrière-petites-filles
Et toute la famille,

ont la douleur de faire part du rappel à Dieu de

Mme Marie-Jeanne DUJOLS,
née **DUNYACH,**

qui a rejoint son mari,

Roger

et son fils,

Didier,

dans la paix du Christ, le 19 juin 2019, dans sa quatre-vingt-dix-huitième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée le mercredi 26 juin, à 10 heures, en l'église Notre-Dame du Perpétuel Secours, à Puteaux, suivie de la crémation, à 11 h 45, au crématorium du Mont-Valérien de Nanterre.

Mme Dujols-Cossu,
34, Jardins Boieldieu,
92800 Puteaux.

Pierre Gabert,
son époux,
Françoise et Bernard Monasse,
Mireille Gabert et Jean-Jacques Gaulon,
ses filles et leurs conjoints,
Laurent et Marie-Agnès, Hélène, Alizé, Sophie,
ses petits-enfants,
Laure, Victoria,
ses arrière-petites-filles,

ont l'immense tristesse de faire part du décès de

Jacqueline GABERT,
née **DELAY,**
agrégée de géographie,
maître de conférences honoraire
à l'université d'Aix-Marseille,

survenu le 10 juin 2019,
à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale.

12, rue des Frères Noat,
13100 Aix-en-Provence.

Villard.

Michel GIACOBINO

nous a quittés ce mardi 18 juin 2019.

Hélène Jourdan-Giacobino,
son épouse,
Véronique Giacobino,
Marc Baran
et leurs enfants,
Laurent et Isabelle Giacobino
et leurs enfants,
Till Jourdan-Lemoine,
Ses frères, nièces et neveux,
Parents et amis.

« Je veux vivre jusqu'à plus soif. »
Michel, mai 2019.

Colombiers.

Mme Marie-Elise Guillou,
son épouse,
Pascale et Pierre-Etienne Cailleux,
Laurence et Pierre-Louis Biaggi,
Antoine et Véronique Guillou,
ses enfants,
Pierre-Antoine, François, Pauline, Louis, Lise, Jean-Baptiste, Juliette, Marine,
ses petits-enfants,

ont la grande tristesse de faire part du décès de

M. Maurice GUILLOU,

survenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le samedi 22 juin 2019, à 10 heures, en l'église de Colombiers.

L'inhumation aura lieu dans l'intimité familiale, à Juillac (Corrèze).

M. Maurice Guillou repose à son domicile.

PFG Châtellerault.
Tél. : 05 49 23 46 17.

Les associations Pyrrha, Eleutheria, Vigilance et Devenir,

ont la douleur de faire part du décès de leur amie,

Anne LE GALL,
grande figure du féminisme,

survenu le vendredi 14 juin 2019.

Ses obsèques auront lieu le mercredi 26 juin, à 14 h 30, en la salle Maumejean du crématorium du cimetière du Père-Lachaise, entrée au 71, rue des Rondeaux, Paris 20e.

Son souvenir est à jamais gravé dans nos cœurs.

Hélène Lévy,
son épouse,
Dominique et Chantal,
ses filles,
Majide,
son gendre,
Liana, Joaquim et Tarah,
ses petits-enfants,

ont la tristesse de faire part du décès de

Jean-Claude LÉVY,
né à Sarrebourg, le 28 août 1928,
navigant retraité
de l'aviation civile UTA,
pêcheur, chasseur,
pilote et bon vivant ...

survenu le 18 juin 2019.

Les obsèques auront lieu le 24 juin, à 15 heures, au cimetière israélite de Sarrebourg.

Céline Simart,
sa fille,
Michel et Marie-Luce Simart,
Gilles et Heide Simart,
Anne Riberon,
ses frères, belles-filles et sœur,
Ses neveux et nièces,

ont la tristesse de faire part du décès de

Yves SIMART,
ancien administrateur judiciaire
auprès du Tribunal
de grande instance de Paris,

survenu le 18 juin 2019, à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Les obsèques auront lieu dans l'intimité familiale.

Céline_Simart@orange.fr

Les médecins ostéopathes de l'Ecole Française d'Ostéopathie

ont l'immense tristesse d'annoncer que le

docteur
Serge TOFFALONI,

nous a quittés le 11 juin 2019.

Fondateur de l'EFO et du DIU de Médecine Manuelle Ostéopathique de la Pitié Salpêtrière, Serge était une des grandes figures de l'ostéopathie française.

Nous tous, ses élèves, pleurons aujourd'hui notre maître.

Nous présentons nos condoléances et notre amitié à sa famille et tous ses proches.

Conférence

EPhEP ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES EN PSYCHOPATHOLOGIES

Grande Conférence de Rentrée du Doyen, Claude Landman,
Paris, le jeudi 12 septembre 2019,
à 21 heures.

Centre Sèvres,
35 *bis*, rue de Sèvres, Paris 6e.

Plus d'infos : www.ephep.com

Colloque

CIGPA
Centre International de Géopolitique & de Prospective Analytique
The International Center of Geopolitics & Foresight Analysis

Retour des djihadistes en Europe, que faire ?
L'imbroglio politiqe, éthique,
juridique et sécuritaire
Colloque exceptionnel
organisé par CIGPA
http://cigpa.org/
ce samedi 22 juin 2019,
de 14 heures à 19 heures,
à la Maison de la chimie,
28, rue Saint-Dominique, Paris 7e.
Ouvert au public
sans inscription préalable
mais sur présentation
de carte d'identité à l'accueil.
Auto-proclamé
« Califat autonome en 2014 »,
l'Etat dit islamique (EI)
a été écrasé
grâce à la résistance héroïque
du peuple syrien,
à la puissance de feu de la Russie
et à la contribution des alliés
occidentaux.
Mais son idéologie théocratique
et totalitaire n'a pas pour autant
disparue.
Plus dangereux encore,
plusieurs milliers des djihadistes
qui ont échappé à la mort
sont soit dans la nature,
soit détenus par les forces armées
irakiennes,
syriennes et kurdes,
soit en hibernation en Europe
et au Maghreb.
Que faire des terroristes
détenus en Irak et en Syrie,
où ils ont commis les pires crimes,
et qui ont déclaré la guerre
à leur pays d'origine
ou d'adoption, la France ?
Faut-il qu'ils soient jugés là
où ils ont commis leurs méfaits,
au risque de se faire condamner
à mort, peine capitale abolie
en France
et en Europe en général ?
Ou faudrait-il les rapatrier
dans leurs pays d'origine
où ils auront
des « procès équitables »,
comme le soutiennent certains
milieux
des droits de l'homme
ainsi que les avocats des terroristes ?
Ou faut-il encore s'en laver les mains
en déléguant leur jugement
à un improbable Tribunal pénal
international ?
Questions brûlantes,
d'ordre politique,
juridique, éthique,
sécuritaire et géopolitique,
auxquelles vont répondre
d'illustres experts européens,
des philosophes, des journalistes
d'investigation,
ainsi que d'éminentes personnalités
politiques,
notamment Claude Goasguen,
Henri Guaino,
Jean-Frédéric Poisson.
Pour toutes informations
complémentaires,
nous écrire ou nous téléphoner aux :
Adresse email de CIGPA :
contact@cigpa.org
Tél. : 06 14 10 47 97.

Communications diverses

Le Suprême Conseil de France

a décerné son 3e **prix de thèse** à :
M. Adjobi Dingui,
pour sa thèse de doctorat
en philosophie :
« L'espérance comme expérience ontologique chez Gabriel Marcel »,
soutenue à l'université de Rennes 1
en cotutelle avec
l'université catholique
de l'Afrique de l'Ouest.

Il a attribué un accessit à :
M. Yves Gardes,
pour sa thèse de doctorat
en littérature américaine :
« Paradoxes de la poétique dans l'œuvre de Ralph Waldo Emerson »,
soutenue
à l'université Lumière Lyon 2.

La Grande Loge de France
a remis un accessit à :
M. Christian Trottmann,
pour sa thèse de doctorat
en théologie catholique :
*« Bernard de Clairvaux
et la Philosophie des Cisterciens
du XIIe siècle »,*
soutenue à l'université
de Strasbourg.

Le Suprême Conseil Féminin de France
a remis un accessit à :
Mme Tamiyo Shiroya,
pour sa thèse de doctorat
en sociologie :
*« La "Spiritualité", une nouvelle forme rhizomique de religiosité.
Etude comparative s'appuyant sur des festivals de spiritualité au Japon, en France et aux Pays-Bas »,*
soutenue à l'Institut d'Etudes
Politiques d'Aix-en-Provence.

https://www.scdf.net

FCL EPCL

Première convention européenne
de l'Ecole de Psychanalyse
de l'Internationale
des **Forums du Champs lacanien**

Les 12 et 13 juillet 2019,
de 9 heures à 17 heures,
« Le dire des exils »,

le 14 juillet 2019,
de 9 heures à 17 heures,
« Ecole des Cartels ».

Maison de la Chimie, Paris 7e.
Renseignements :
Tél. : 01 56 24 22 56.
www.champlacanienfrance.net

L'Association des Alumni
et Amis de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris (AAA-APHP)
organise un **dîner-débat :**
**« L'Hôpital à travers les âges.
présent et futur de l'hôpital »,**
avec le professeur Jean-Noël Fabiani,
président de l'Association,
« Chez Jenny »,
39, boulevard du Temple, Paris 3e,
le jeudi 27 juin 2019,
de 19 heures à 22 heures.
A 19 heures, accueil
et dédicace de l'ouvrage
L'incroyable histoire de la médecine,
par les auteurs Jean-Noël Fabiani
et Philippe Bercovici.
Réservation :
manuela.goncalves@opas.fr
ou 06 80 16 49 33.
(PAF.) : 43 euros.

HERMÈS
PARIS

Ventes exceptionnelles

le mercredi 26 juin 2019, de 9 heures à 20h30
et le jeudi 27 juin, de 9 heures à 18 heures

PALAIS DES CONGRÈS
2 PLACE DE LA PORTE MAILLOT, PARIS 17e
(HALL PASSY)

ENTRÉE LIBRE

No d'enregistrement de la déclaration préalable auprès de la Mairie de Paris : 19-0813
Hermès Sellier – SAS – Capital : 4 976 000 Euros
Siège Social : 24 rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris – 696 520 410 RCS Paris

Le Monde
SAMEDI 22 JUIN 2019

« FORBIDDEN STORIES »

En Inde, la guerre du sable rouge



Dans l'Etat du Tamil Nadu, l'exploitation intensive de la côte, dont le sol est riche en minéraux, a bouleversé les communautés et dévasté l'environnement

ENQUÊTE

TIRUNELVELI (TAMIL NADU, INDE) - *envoyé spécial*

A l'approche de la mer, les palmeraies disparaissent pour laisser place à des marais salants, puis à des dunes limoneuses enlacées par de chétifs arbustes. Les villages côtiers se succèdent, flaques de maisons d'un ou deux étages, parfois cossues, peintes en rose, en vert, ou modestes masures de brique s'étalant autour d'une église blanche.

Cela fait des siècles que les pêcheurs, dans ces villages tamouls où ils sont majoritaires, forment une communauté à part. Un « croissant chrétien » évangélisé par les jésuites espagnols et portugais le long des 200 km des côtes méridionales de l'Etat du Tamil Nadu, au sud de l'Inde, face au Sri Lanka.

Les pêcheurs se battent régulièrement contre les tsunamis (celui de 2004 y a fait 1500 morts), les cyclones, les projets de terminaux portuaires, de centrales thermiques ou nucléaires, ou contre la pollution de la plus grosse fonderie de cuivre d'Inde.

Mais ils luttent surtout contre ceux qui ont fait de ce morceau de littoral une exploitation tellement intensive, systématique et violente, qu'elle a dressé les villageois les uns contre les autres, faussé les marchés mondiaux, dévasté l'environnement et déclenché un séisme judiciaire : là se trouve le sable rouge issu de millénaires d'érosion, particulièrement riche en minéraux lourds et recherchés par les industriels du monde entier.

UN QUASI-MONOPOLE

Ces minéraux – le rutile, le grenat, le zircon ou l'ilménite – entrent dans la fabrication d'abrasifs, d'aimants et de revêtements spéciaux. De la monazite sont extraits des oxydes de terres rares, dont une demi-douzaine d'éléments hautement convoités dans les industries de l'armement et de l'espace – et dont la Chine domine la production mondiale.

Le gouvernement indien a décidé, à la fin des années 1990, d'ouvrir l'exploitation des minéraux tirés du sable à des groupes privés. Les sociétés minières paient des hommes de main qui gèrent les affaires locales et font taire les critiques contre la surexploitation des ressources et la pollution.

Mais à l'extrême sud du Tamil Nadu, les habitants déjà engagés dans la lutte contre le groupe minier public IREL – pour Indian Rare Earths Limited –, ont fait reculer les ramasseurs de sable. Curés et militants environnementaux se sont en effet unis pour empêcher l'installation d'un groupe minier familial qui a déjà une emprise tentaculaire dans le district d'à côté, celui de Tirunelveli.

Y figure une entreprise devenue, en une dizaine d'années, la championne indienne des minéraux lourds, V. V. Mineral. Elle est dirigée par un homme à l'allure modeste, S. Vaikundarajan, mais à l'ambition débordante. Sa société et celles de ses frères ont évincé tous les concurrents et sont parvenues à s'assurer un quasi-monopole sur l'exploitation des minéraux du Tamil Nadu. V. V. Mineral a des clients partout : ses agents, notamment en Australie et à Singapour, approvisionnent en masse des industriels japonais, sud-coréens, chinois et allemands.

Et dans les communautés de Paravars, la caste des pêcheurs tamouls, les tensions s'exacerbent à mesure que l'argent afflue et que les réserves de sable s'épuisent, sous l'effet du boom des minéraux pour la haute technologie. Un curé, le père Jesuraj, a vu en 2013 le village côtier de Kuthenkuly se scinder en deux clans ennemis. *« Une partie des villageois voulaient demander justice pour la mort d'un jeune de 22 ans, à cause des exploitants de sable. On a décidé de ne plus travailler pour V. V. Mineral »*, explique le prêtre aux journalistes internationaux de l'équipe *Forbidden Stories*.

Mais le groupe minier IREL s'est appuyé sur d'autres villageois qui ont fait régner la terreur. *« Ils sont allés dans chaque maison pour battre ceux qui étaient contre la société. Puis ils se sont mis à lancer des explosifs – ils en ont jeté sur ma maison car j'étais considéré comme le meneur de la lutte, il fallait m'éliminer. »*

Près de 600 habitants ont dû s'enfuir, raconte le curé, pour se cacher dans d'autres villages de la côte. Où certains d'entre eux ont décidé de fabriquer leurs propres bombes artisanales pour se venger – un accident de manipulation a fait au moins une demi-douzaine de morts.

Les enquêteurs ont d'abord cru à une radicalisation de manifestants antinucléaires, qui avait conduit à plus de mille arrestations en 2012. Mais ils ont vite pris conscience que la guerre du sable avait atteint un degré d'incandescence insoupçonné dans la région.

La même année, en 2013, plusieurs villages d'un district un peu plus au nord, Tuticorin, ont envoyé des pétitions aux autorités contre les extracteurs de sable. Le *district collector* du département – une sorte de préfet – a organisé un raid contre les carrières de V. V. Mineral et constaté que les surfaces exploitées dépassaient largement les périmètres autorisés par les permis. Il a été muté dans les heures qui ont suivi l'opération, un rappel de la force de frappe politique du groupe minier.

NOMBRE DE SOCIÉTÉS OCCIDENTALES ONT IMPORTÉ DES MINÉRAUX DE CET ÉTAT DU SUD DE L'INDE, SANS SE DOUTER QUE C'ÉTAIT ILLÉGAL. NOTAMMENT, EN FRANCE, CMMP, QUI ACHÈTE DU ZIRCON POUR DES PLAQUETTES DE FREIN

Mais l'affaire a alerté une journaliste de la télévision, Sandhya Ravishankar, basée à Chennai (le nouveau nom de Madras), la capitale du Tamil Nadu. *« Une autre fonctionnaire avait été suspendue juste après s'être attaquée à la mafia du sable dans l'Uttar Pradesh*, explique la journaliste. *Quand c'est arrivé au Tamil Nadu, je suis partie avec une équipe sur place. Et j'ai découvert que l'extraction de sable côtier avait lieu à une échelle insoupçonnable. »*

L'exploitation intensive de la côte a laissé des traces. Un porte-parole de V. V. Mineral a soutenu, dans une longue lettre envoyée à *Forbidden Stories*, que le sable de plage était *« renouvelable »*. L'apport de sable est certes permanent, mais fluctuant, et l'exploitation minière touche surtout les dépôts anciens.

« Les zones dunaires derrière le cordon littoral ont été remises en culture pour effacer les prélèvements, explique, après avoir observé la zone sur Google Earth, la géomorphologue Marie-Françoise Courel, directrice émérite des études à l'Ecole pratique des hautes études. *Or, ce sont ces prélèvements, avec rebouchage ou pas, qui sont l'instrument majeur d'une déstabilisation du milieu. »*

La journaliste Sandhya Ravishankar a raconté comment les groupes miniers ont alterné brutalité et corruption dans les villages du littoral.

INNOMBRABLES VIOLATIONS RELEVÉES

V. V. Mineral a construit dans la zone un institut de formation et un centre de santé flambant neuf. Mais les dégâts environnementaux et sanitaires du transport et du traitement des minéraux sont partout visibles. Les paysans se plaignent de remontées d'eau salée dans les puits, de terres incultivables.

« On a constaté que les maladies des reins étaient fréquentes chez les riverains, beaucoup doivent faire des dialyses », explique Sandhya Ravishankar. Plusieurs des minéraux présents dans le sable, comme le zircon et la monazite, contiennent des éléments radioactifs et nécessitent des précautions particulières.

La série de reportages de Sandhya Ravishankhar a conduit la ministre en chef de l'Etat du Tamil Nadu à ordonner un gel -temporaire de l'exploitation minière et à diligenter une enquête approfondie. Ses conclusions sont sidérantes : près de 10 millions de tonnes de sable ont été exploitées illégalement par les groupes privés de 2000 à 2013. D'innombrables violations ont été relevées.

C'est le début d'une bataille épique qui dure jusqu'à aujourd'hui : les groupes miniers contre-attaquent, en jouant de leur influence et de leurs relations. Un rapport d'inspection, soutenu par de hauts fonctionnaires du gouvernement central, a tenté de blanchir leurs activités – avant de conduire à plusieurs limogeages. La journaliste Sandhya Ravishankhar, qui poursuit ses révélations, a été attaquée en diffamation, menacée à plusieurs reprises, au point de bénéficier un moment d'une protection policière.



Il a fallu trois ans, jusqu'en 2016, pour que l'interdiction d'exploiter du sable, de le transporter et, par conséquent, de l'exporter, soit réellement appliquée. En consultant la consommation d'électricité des usines et des entrepôts, les enquêteurs ont découvert que jusque-là la production n'avait pas cessé. Près de 2 millions de tonnes ont ainsi été exportées entre 2013 et 2016. Nombre de sociétés occidentales ont importé des minéraux de V. V. Mineral en provenance du Tamil Nadu, sans se douter que c'était illégal. Notamment, en France, CMMP, qui achète du zircon pour des plaquettes de frein.

La Haute Cour de Chennai a décidé, en 2016, de s'autosaisir de l'enquête, dorénavant classée *« d'intérêt public »*. De nouvelles inspections des sites d'exploitation et des entrepôts des compagnies minières ont eu lieu en 2017. Elle a aussi nommé un expert, qui a produit pour le compte de la puissance publique deux volumineux rapports, dont le dernier à l'été 2018.

En plus des quantités de sable et de minerais exploitées illégalement, les rapports insistent sur le taux élevé de monazite, le minéral radioactif dont sont tirés les fameux oxydes de terres rares. Or, la loi indienne contraint très étroitement son utilisation : seul le groupe minier IREL est autorisé à l'exploiter et à la vendre, les mineurs privés devant lui confier leurs stocks. Principalement pour sécuriser le thorium, l'élément radioactif de la monazite qui peut servir de combustible nucléaire – IREL fournit par exemple le Japon.

L'expert soupçonne ainsi que sont exportés à grande échelle des sables triés ou semitriés contenant un taux suffisant de monazite pour fournir des terres rares – ou, de manière plus hypothétique, du thorium. *« Si on considère que les stocks de minéraux emballés dans des sacs trouvés dans les entrepôts auraient été exportés si l'équipe spéciale d'inspecteurs n'était pas intervenue à la mi-2017, on peut se poser la question de savoir combien d'autres stocks avec une concentration élevée de monazite ont été vendus par le passé »*, expose le rapport.

Mais le marché des minéraux est très peu réglementé. Il a aussi connu des hauts et des bas après la décision en 2010 de la Chine, le



Forbidden Stories – histoires interdites – est un réseau de journalistes d'investigation, créé en 2017 pour poursuivre le travail de reporters menacés, emprisonnés ou assassinés. *Le Monde* et 29 autres médias, dont le *Guardian*, au Royaume-Uni, *Expresso* au Portugal ou la *Süddeutsche Zeitung* en Allemagne ont uni leurs efforts dans l'opération *Green Blood* (« sang vert ») sur les pratiques particulièrement opaques du secteur minier dans trois pays de trois continents : la Tanzanie, le Guatemala et l'Inde. Pendant huit mois, 40 reporters de 15 pays ont poursuivi l'enquête des journalistes locaux, menacés, poursuivis et même assassinés pour avoir dénoncé l'impact des mines sur la santé et l'environnement.







De gauche à droite et de haut en bas : une mine de sable du groupe public IREL, dans le Tamil Nadu ; un agriculteur, à Kuttam, dans la même province ; Sandhya Ravishankar, journaliste de télévision, à l'origine d'une enquête sur la corruption des groupes miniers ; la veuve de Jagendra Singh, journaliste brûlé vif en 2015 après s'en être pris à un responsable politique de l'Uttar Pradesh. FORBIDDEN STORIES

premier producteur et exportateur mondial, de boycotter le Japon puis de réglementer sa propre industrie, extrêmement opaque et polluante. Les prix ont d'abord explosé – avant de redescendre.

« L'industrie des terres rares est connue pour sa non-durabilité, car une grande partie des coûts liés à l'environnement et à la santé n'ont pas été pris en compte dans des pays comme la Chine et l'Inde. Ce qui explique qu'il a été très difficile pour des sociétés occidentales d'être compétitives », explique Nabeel Mancheri, de l'Université catholique de Louvain (Belgique). M. Mancheri est chargé d'un projet de l'Union européenne pour assurer la traçabilité des terres rares, grâce à une association internationale de producteurs.

SCANNERS « EN PANNE »

« Dans le cas de l'Inde, des sociétés privées ont bénéficié de licences d'exportation générale pour leur sable, mais sans réel processus de vérification ou de traçage de la monazite, ce qui suggère qu'elles ont très bien pu exporter plus qu'elles n'étaient autorisées », explique-t-il. Des exportations qui ont pu, selon lui, être destinées à la Chine et au Japon. *« Les sociétés privées sont loin d'être les seules en cause*, ajoute-il. *La société publique indienne IREL a fait face, ces derniers mois, à des manifestations de villageois dans le Kerala »*, un Etat du sud de l'Inde.

V. V. Mineral, dans sa réponse écrite aux questions de l'équipe de *Forbidden Stories*, accuse systématiquement un ancien groupe minier rival, ainsi que des membres de la famille du patron en conflit avec lui, de tout mettre en œuvre pour lui nuire – notamment en instrumentalisant la journaliste indienne.

Quant à la monazite, l'industriel dément catégoriquement en avoir exporté. Il met en avant les contrôles de la radioactivité dans les ports indiens. Une garantie que balaie d'un geste un connaisseur local des pratiques au principal port du Tamil Nadu, Tuticorin : *« Quand des conteneurs de monazite sont exportés depuis Tuticorin, ils s'arrangent pour que les scanners soient en panne. »*

Plusieurs interceptions de cargaisons illégales de minéraux et de sable depuis 2016 prouvent que les groupes miniers ont régulièrement tenté de contourner les interdictions. Une cargaison de 420 tonnes de grenat, à destination de Dubaï, a ainsi été confisquée en 2017 à Tuticorin avec de faux permis de transport. Puis plusieurs autres l'ont été sur le chemin d'autres ports indiens, comme Pondichéry, en décembre 2018.

Rien qui n'étonne vraiment Sandhya Ravishankar : *« Il est fréquent que les douaniers viennent directement dans les usines inspecter les conteneurs destinés à l'export et mettre des scellés*, confie-t-elle. *Mais beaucoup vont recevoir de l'argent, se faire inviter à boire, et signent sans plus de vérification. »* ■

BRICE PEDROLETTI

Jagendra Singh, le journaliste trop curieux brûlé vif

Le reporter s'était attaqué au ministre du gouvernement provincial d'Uttar Pradesh. Avec des méthodes discutables, qu'il a payées cher

RÉCIT

SHAHJAHANPUR (UTTAR PRADESH) - *envoyé spécial*

A 200 kilomètres de Lucknow, la capitale de l'Uttar Pradesh, dans le nord-est de l'Inde, la ville de Shahjahanpur inflige à tout visiteur le prodigieux chaos de la rue indienne. Il faut zigzaguer entre motocyclistes nerveux, vaches errantes et camions brinquebalants avant de trouver une petite place de quartier étonnamment paisible, bordée d'un rectangle de petites maisons de brique. Celle que louait le journaliste Jagendra Singh, 46 ans, est un simple rez-de-chaussée, ouvrant sur une cour. C'est là qu'il travaillait, quand il n'était pas auprès de sa femme et de ses enfants, dans un village des alentours. C'est là aussi qu'une descente de la police, le 1er juin 2015, a tourné à la catastrophe : Jagendra Singh a été emmené à l'hôpital, avec des brûlures sur 60 % du corps.

Sa famille a recueilli son témoignage en vidéo et l'a diffusé. Enduit de pommade, les chairs à vif, les doigts fondus, le journaliste désigne ses agresseurs : des policiers locaux menés par un inspecteur, accompagnés d'hommes en civil, liés au puissant ministre du gouvernement provincial, Ram Murti Verma, dont il dénonce la corruption depuis des semaines. *« Ils ont escaladé le mur et sont entrés. Ils m'ont battu et m'ont aspergé d'essence »*, dit-il haletant. La famille a également filmé une femme que le journaliste avait interviewée dans le cadre d'une affaire de viol impliquant cet homme. Cette femme confirme que les agresseurs ont tenté de les immoler.

Les policiers, eux, ont une autre une version : Jagendra aurait refusé de leur ouvrir à leur arrivée. Après avoir aperçu de la fumée, ils auraient sauté le mur et découvert l'incendie. Jagendra est mort sept jours plus tard d'une septicémie, à l'hôpital de Lucknow, la capitale.

« Triangle de fer »

L'histoire de Jagendra Singh, le journaliste brûlé vif, a provoqué un électrochoc en Inde : la presse du pays en a fait le symbole des reporters victimes de la collusion de la police avec les hommes d'affaires et les politiciens corrompus. *« C'est un triangle de fer. Un journaliste peut dénoncer le premier ministre. Mais, s'il écrit sur des affaires très locales, il est vite neutralisé, très peu osent »*, explique, à Lucknow, Suman Gupta, membre d'un comité d'enquête de journalistes, formé après la mort du reporter.

Jagendra Singh s'est d'ailleurs vu décerner un prix, à titre posthume, par l'association de la presse de Bombay. Mais les enfants du journaliste ont ensuite retiré leur demande d'enquête auprès du Bureau central d'enquête, l'équivalent indien du FBI, en assurant être convaincus que leur père s'était suicidé. L'affaire a été classée, au grand dam des journalistes et militants des droits de l'homme. *Forbidden Stories* a repris l'enquête sur la mort de Jagendra Singh, qui accusait notamment Ram Murti Verma d'appartenir à la mafia du sable, une nébuleuse qui alimente le secteur des bâtiments et travaux publics, et corrompt les administrations. Elle a assassiné trois autres journalistes depuis 2015 et attaqué une foule de policiers, de journalistes ou de lanceurs d'alerte.

« Reporter Facebook »

L'enquête éclaire d'un jour nouveau la mort de Jagendra Singh. Ses trois enfants et son épouse ont avoué pour la première fois qu'ils avaient consenti à un « compromis » secret avec le ministre. *« Au début, les médias sont arrivés de partout. Puis, ils ont été de moins en moins nombreux. On se sentait très vulnérables. Dans le village, on nous encourageait à négocier »*, explique son fils Rahul, un trentenaire qui vit avec sa femme et son enfant dans la maison familiale, dans le village de Khutar. *« Parfois, je me dis qu'on aurait dû se battre pour la mémoire de mon père. Il ne reculait devant rien. Mais avait-on vraiment le choix ? »* Contre le retrait de sa plainte à la Cour suprême, la famille a reçu du ministre l'équivalent de 40 000 euros. Le ministre leur a expliqué que sa réputation avait souffert de l'affaire, et que les accusations contre lui étaient le fait d'un rival malveillant au sein de son parti. Il a dit souhaiter, en signe de compassion, que cet argent revienne à Dishka, la fille du journaliste, pour son futur mariage. Les Singh ont également reçu une compensation officielle, du gouvernement d'Uttar Pradesh, alors aux mains du parti de M. Verma.

Petit homme moustachu au visage en lame de couteau, Jagendra Singh a d'abord été le correspondant local de journaux en hindi. Mais il s'est lassé de voir ses patrons toucher de l'argent pour étouffer un scandale. Il lance donc son propre média, une page Facebook appelée *Shahjahanpur News*. *« Ça ne lui rapportait pas beaucoup d'argent, juste un peu de publicité. Il recevait des tuyaux de lanceurs d'alerte, mais il ne publiait une histoire que si elle était vraie. Les médias électroniques étaient jaloux de lui, car il était plus rapide qu'eux, mais ils reprenaient ses scoops »*, explique Amit Tyagi, un journaliste qui travaille pour des journaux nationaux. Jagendra l'avait appelé le jour de sa mort.

Le 27 avril 2015, l'intrépide « reporter Facebook » lance sa première attaque contre M. Verma : il accuse ce ministre, chargé de l'action sociale en faveur des castes désavantagées, d'avoir détourné du riz réservé aux pauvres. Ram Murti Verma est un cacique du Parti socialiste (SP), alors au pouvoir dans l'Uttar Pradesh, l'Etat le plus peuplé d'Inde. Le lendemain, Jagendra se fait attaquer par plusieurs hommes et s'en tire avec une cheville cassée. Le 9 mai, il donne le détail des tractations du neveu du ministre dans l'exploitation illégale du sable, en bordure de la rivière Garra, qui traverse Shahjahanpur. La bataille s'emballe : Jagendra est accusé de tentative de meurtre par son ancien assistant, proche du ministre. Cette plainte, qui sera classée par la justice après la mort de Jagendra, est dévastatrice : le journaliste allait être arrêté, et la police indienne n'est pas connue pour sa douceur.

Jagendra Singh écrit au juge que la plainte est mensongère, mais prépare sa riposte. Les Indiens appellent cela une *counter blast*, une plainte pour en contrer une autre – quitte à ce qu'elle soit fabriquée, comme le soutient aujourd'hui l'un de ses proches amis journalistes, qui était dans la confidence. *« Cette femme à l'origine de la plainte pour viol, que Jagendra avait beaucoup aidée quand son mari est mort, lui était redevable*, dit-il. *Un avocat a donc préparé en son nom une plainte contre le ministre et ses hommes. »*

La plainte a été déposée le 28 mai. Le 31, Jagendra écrit dans *Shahjahanpur News* sur le scandale du ministre et ses soi-disant affidés. Dont l'inspecteur de police, les policiers et les hommes – qui, du coup, se sont rendus le lendemain, le jour de sa mort, à son bureau –, ce qui accrédite la thèse d'une vengeance. Sur son brancard, à l'hôpital, Jagendra explique d'ailleurs, dans l'une des vidéos, que ses agresseurs lui ont dit : *« Tu as balancé des accusations de viol contre nous et Ram Murti, salopard »*. *« Ils m'ont tabassé*, poursuit-il, *m'ont jeté de l'essence et ont mis le feu. »* Il ajoute qu'ils ont ensuite *« essayé de l'enflammer elle aussi »*, en parlant de la femme à l'origine de la plainte pour viol.

MIS EN CAUSE, LE JOURNALISTE PRÉPARE SA RIPOSTE : UNE « COUNTER BLAST », UNE PLAINTE POUR EN CONTRER UNE AUTRE – QUITTE À CE QU'ELLE SOIT FABRIQUÉE

Version incohérence

Après avoir d'abord soutenu la version de Jagendra, la jeune femme attestera auprès des enquêteurs que ce dernier s'est suicidé… Interrogée par les journalistes de *Forbidden Stories*, elle n'a jamais pu donner une version cohérente des faits. Elle est veuve, mère de deux filles, et cette affaire l'a traumatisée, dit-elle pour se dédouaner.

Le sort du reporter qui se rêvait en pourfendeur de la corruption est révélateur de ces poussées de fièvre dont la démocratie indienne a le secret. Les institutions sont malléables. Les frontières de la légalité sont floues. *« Entre Jagendra et le ministre, c'était une partie d'échecs, et Jagendra y a perdu la vie. Il faisait partie de la caste des guerriers. Il fallait qu'il se batte jusqu'au bout. Il a pu être tué. Il a pu vouloir menacer de s'immoler. Dans tous les cas, il était au pied du mur »*, dit Amit Tyagi. Quatre ans après sa mort, dans la famille Singh, seule la toute dernière, Dishka, 22 ans, espère un jour obtenir justice pour son père. Elle veut être journaliste. Et refuse de se marier – pour ne pas qu'il soit dit que sa dot provient du commanditaire présumé de l'assassinat de son père. ■

B. PE.

« UN JOURNALISTE PEUT DÉNONCER LE PREMIER MINISTRE. MAIS, S'IL ÉCRIT SUR DES AFFAIRES TRÈS LOCALES, IL EST VITE NEUTRALISÉ »

SUMAN GUPTA
membre d'un comité d'enquête de journalistes

« On me disait que Carmen était faite pour moi »

La mezzo Gaëlle Arquez incarne « Iphigénie en Tauride », de Gluck, au Théâtre des Champs-Elysées



Gaëlle Arquez dans le rôle-titre d'« Iphigénie en Tauride », de Gluck, mis en scène par Robert Carsen. VINCENT PONTET

ENTRETIEN

Voix de feu et de velours, port de déesse et silhouette forgée à la danse contemporaine, la mezzo Gaëlle Arquez s'est imposée en quelques années sur la scène internationale, intégrant en 2017 le carré VIP des artistes signés par Deutsche Grammophon. Son répertoire va de la musique baroque (Lully, Rameau, Haendel) à l'opéra français (Carmen et Mélisande), en passant par Mozart et Rossini.

En attendant sa prise de rôle en magicienne sarrasine dans le rare *Fervaal*, de Vincent d'Indy, au Festival de Radio France Occitanie Montpellier, puis ses débuts au Metropolitan Opera de New York en Cherubino mozartien, la chanteuse de 36 ans incarne le rôle-titre d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, au Théâtre des Champs-Elysées, à Paris, du 22 au 30 juin, dans une mise en scène de Robert Carsen.

Quelle est la place de Gluck dans votre répertoire ?

Récente. Gluck est un compositeur charnière entre Rameau et Mozart. Il réunit l'art de la déclamation du premier, le naturel de l'expressivité du second. J'ai d'abord abordé le rôle-titre d'*Armide* en 2016, à l'Opéra de Vienne, puis en version de concert à la Philharmonie de Paris. Bien que celui d'*Iphigénie*, plus tendu sur le plan de la tessiture, soit radicalement différent psychologiquement, il a été écrit pour la même chanteuse, Rosalie Levasseur, que Gluck avait formée.

A Paris, vous avez chanté à l'Opéra Bastille, au Théâtre du Châtelet et, récemment, à l'Opéra-Comique. Mais c'est votre premier opéra au Théâtre des Champs-Elysées ?

L'enjeu est important pour moi, mais je me sens ici un peu comme à la maison. Et puis je suis entourée de chanteurs français, comme Stéphane Degout, ce qui m'arrive peu, car jusqu'à présent j'ai surtout chanté à l'étranger.

Beaucoup de vos premiers rôles, dont Carmen, vous ont été offerts par l'Allemagne…

L'Opéra de Francfort m'a tendu la main très tôt. Partir m'a permis de me développer sans la pression qu'on a, à commencer dans son propre pays. J'étais une inconnue. Je pouvais essayer des rôles et prendre confiance en moi. J'ai chanté dans sept productions : trois rôles-titres dans la même saison, dont une première *Carmen*.

Vous avez profité de cette période pour changer de voix. Comment êtes-vous passée de soprano à mezzo ?

En 2009, à la sortie du Conservatoire de Paris, j'étais une jeune soprano de 25 ans un peu paumée. Toutes les personnes de ma promotion avaient des contrats, un agent, mais j'ai décidé de continuer à me former en passant un concours à Londres pour obtenir une bourse au Wigmore Hall. Ces deux années ont permis à mon mezzo de sortir de sa chrysalide, même si c'est encore comme soprano que j'ai remporté les Victoires de la musique dans la catégorie « révélation lyrique » en 2011.

Vous avez dû abandonner vos rêves de prima donna ?

J'ai toujours en bonne place, dans ma bibliothèque, la partition de *La Traviata* ! Mais j'ai beaucoup de chance avec le répertoire français qui fait la part belle à une catégorie d'artistes singulières comme la Dugazon ou Cornélie Falcon, lesquelles possédaient des tessitures larges, avec des graves, mais aussi de belles extensions dans l'aigu. Je pense à Gounod, Massenet, Ambroise Thomas… Pour Berlioz, j'attends un peu : il me faut vivre plus de choses.

Vous n'avez pas eu cette prudence pour « Carmen », que nombre de chanteuses répugnent à aborder trop tôt ?

A Francfort, j'ai eu la chance de commencer avec une production de Barrie Kosky, que j'ai reprise à Londres, qui prenait le contre-pied de la femme fatale. Cela m'a délivrée de toutes les Carmen historiques qui m'ont précédée !

Le succès vous a propulsée à Madrid, dans la production de Calixto Bieito aussi montée à Paris. Entre les deux, il y a eu Bregenz… Que vous a apporté cette expérience ?

Un spectacle en plein air, au bord du lac *[de Constance]*, dans un cadre incroyable. Au départ, j'étais un peu méfiante, car la sonorisation nous coupe de nos repères acoustiques, du chef et de l'orchestre en studio, et de toute communication visuelle. Mais ce fut un show magnifique – des danseurs dans l'eau, des bateaux, des feux d'artifice – devant 7 000 personnes chaque soir pendant un mois. Cela m'a fait prendre conscience qu'il y a d'autres manières de toucher le public d'opéra.

Vous avez commencé la musique en Côte d'Ivoire. Quels souvenirs en gardez-vous ?

J'ai grandi au Sénégal, puis dans le village de Kholoso, en Côte d'Ivoire, où mes parents enseignaient, jusqu'à l'âge de 10 ans. Nous étions sans télévision, et au contact de la nature. Puis ma mélomane de mère a rencontré une Française, professeure de piano. Pour l'enfant hyperactive que j'étais, ce fut difficile de rester assise pour faire des gammes.

Vous avez pourtant continué, en rentrant en France, dans votre ville natale de Saintes, en Charente-Maritime…

Oui, avec un carcan supplémentaire, l'entrée au conservatoire. J'aimais la musique, mais j'avais du mal à m'exprimer. Cette abnégation que j'ai aujourd'hui, je la tiens de cet apprentissage. La musique réclame une ascèse.

Comment le chant est-il arrivé dans votre vie ?

Une comédie musicale, *Métisse*, écrite par le professeur de solfège, où l'on m'a donné le rôle principal. Fille d'une mère malgache et d'un père d'origine espagnole, j'en portais naturellement le symbole. A la fin du spectacle, la professeure de chant, Martine Postel, est venue me voir. L'art lyrique ? J'ai d'abord dit non. L'opéra, pour moi, c'était une dame forte qui crie sur scène des choses incompréhensibles. Ma mère a insisté. Et là, coup de foudre total. Tout était évident : j'ai commencé à sortir de mon cocon. Des *Noces de Figaro* d'étudiants, où je chantais Suzanne, m'ont révélé le bonheur de la scène. Je me suis dit : c'est ça que je veux faire.

> **« J'ai envie de garder toutes ces portes ouvertes, du baroque à la musique contemporaine »**

Pourquoi avoir aussi suivi un cursus de musicologie ?

Après le piano, le chant et l'apprentissage de la danse contemporaine qui est une autre passion, j'ai concédé à mon père de faire des études universitaires. Poitiers est spécialisée en musique médiévale. Cela m'a ouvert les oreilles. Je me suis passionnée pour les vieux manuscrits, l'ethnomusicologie (il y avait un professeur spécialiste des musiques d'Afrique occidentale), le jazz. Encore aujourd'hui, j'ai envie de garder toutes ces portes ouvertes, du baroque à la musique contemporaine.

Le répertoire de mezzo comporte beaucoup de « rôles en culotte ». Comment les interpréter scéniquement ?

J'ai fui longtemps les rôles masculins. Je vivais ça comme une contrainte. Les choses ont commencé à changer en 2014 avec le rôle d'Idamante, dans *Idomeneo*, de Mozart, mes débuts à l'Opéra de Vienne. Le metteur en scène Damiano Michieletto m'a aidée à trouver ma propre part de masculinité. Aujourd'hui, je peux, malgré mes longs cheveux et mon corps de femme, incarner les jeunes garçons ou les empereurs, même si cela reste plus difficile.

Comment avez-vous construit votre répertoire ?

Avec l'évolution de ma voix. La musique baroque m'a permis de faire ma mue. C'est une époque où les catégories étaient moins déterminées, le terme « mezzo » n'existait pas. J'ai donc découvert et développé ce registre de ma voix et les choses sont allées très vite grâce, notamment, au Festival d'opéra baroque de Beaune : j'ai fait mes premiers pas dans Rameau et Lully. Ont suivi Mozart et Rossini, puis l'opéra français. Quant à Carmen, je ne l'ai pas cherchée, même si on me disait qu'avec mon physique, mon nom, mes origines, c'était fait pour moi.

Que vous apporte la pratique de la boxe et de la danse ?

J'ai un peu de mal à verbaliser, alors il faut que je me défoule physiquement. La danse me reconnecte à moi-même. Récemment, j'ai découvert le tango, que chantait beaucoup mon grand-père paternel.

Comment envisagez-vous la suite de votre carrière ?

La voix étant liée aux hormones, il y aura un jour un virage pour ma voix. Deviendrai-je une vraie mezzo ou une soprano dramatique ? Je me sens sereine, car j'ai surmonté tous mes défis personnels. Il faut juste me souhaiter de trouver un équilibre entre ma vie de femme et ma vie d'artiste. La carrière est un tourbillon addictif et on peut s'oublier. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-AUDE ROUX

Iphigénie en Tauride, de Gluck. Théâtre des Champs-Elysées, Paris 8e. Du 22 au 30 juin.

39e Festival
Montpellier danse
Direction Jean-Paul Montanari
22 juin – 06 juillet 2019
0800 600 740
montpellierdanse.com

Au Grand Palais, un hommage très étudié à Karl Lagerfeld

Quelque 2 000 invités ont assisté à la cérémonie organisée par les maisons de couture pour lesquelles le créateur a œuvré

Il y a des Lagerfeld partout. A 25, 40, 80 ans, avec ou sans lunettes noires, au naturel ou caché sous ses colifichets, les portraits du styliste tapissent littéralement le Grand Palais, cette splendeur qui servait de décor à ses plus beaux défilés. Pour ce dernier hommage, orchestré jeudi 20 juin par les maisons de couture dont il a fait la fortune, quelque 2 000 invités sont venus du monde entier. Grands actionnaires de l'industrie du luxe, mannequins, vieux lions de la couture (Valentino, Ralph Lauren, Kenzo), Caroline de Monaco et quelques fidèles clientes, on croirait un parterre de sujets au pied de ces dizaines d'effigies de « Kaiser Karl ».

Quelques mois auparavant, juste après la mort du couturier, le 19 février, Chanel, sa maison emblématique, avait paru tétanisée par sa disparition. Organisée avec mille précautions, tant le styliste allemand avait maintes fois répété qu'il n'en voulait pas, la cérémonie funèbre s'était révélée sinistre. Sans fleurs ni âme, dans le laid décor du funérarium du mont Valérien, rien à la mesure de la notoriété mondiale de Lagerfeld. Personne n'en avait été satisfait. Ni les fidèles, ni la maison Chanel, ni non plus LVMH, qui possède Fendi, dont Lagerfeld dessinait depuis plus de quarante ans les collections.

La cérémonie du Grand Palais a donc les allures d'un rattrapage. Cette fois, il apparaît clairement que les frères Wertheimer (propriétaires de Chanel) et Bernard Arnault (propriétaire de LVMH) se sont mis d'accord pour organiser ensemble (et avec la marque Karl Lagerfeld) un hommage à la mesure de celui qui avait été désigné comme « le styliste le plus influent des vingt-cinq dernières années ». Le *front row*, comme on dit dans les défilés, a été savamment concocté pour placer entre les grands patrons Brigitte Macron et Carla Bruni ainsi que la maire de Paris, Anne Hidalgo. Le rival François-Henri Pinault (propriétaire notamment de Saint Laurent et Gucci) a été positionné en bout de rang.

Le « front row » a été savamment concocté pour placer entre les grands patrons Brigitte Macron et Carla Bruni ainsi qu'Anne Hidalgo

Jeux d'influence

Mais c'est dans le film monté à partir de témoignages sur Karl Lagerfeld que l'on peut lire les jeux d'influence des grandes maisons de luxe. L'équilibre des temps de parole entre Chanel et LVMH y a été soigneusement contrôlé. La famille Arnault y est largement représentée, comme les stylistes des maisons de LVMH. *« Je me sentais proche de Karl Lagerfeld. Comme lui, je ne suis jamais satisfait de moi-même. Comme lui, j'aime la folie dans la discipline »*, confie Bernard Arnault, habituellement réputé pour sa froideur. Alain Wertheimer est moins sentimental. Le propriétaire de Chanel, qui ne répond habituellement jamais à la moindre interview, apparaît à deux reprises, notamment pour rappeler une réalité toute prosaïque : *« Le but de la mode est d'être vendue et Karl ne se prenait pas pour un artiste, il avait à cœur que ses vêtements soient portés. »*

Lorsque l'accumulation des témoignages menace de virer à l'embaumement, vient sur la scène le grand pianiste chinois Lang Lang, pour jouer du Chopin sur un Steinway dont la laque mate avait été choisie par Lagerfeld. Ou les actrices Tilda Swinton, Fanny Ardant ou Helen Mirren venues dire extraits de pièces de théâtre et poèmes. Ou encore le formidable danseur américain de jooking Lil Buck, ou le chanteur Pharrell Williams, tous mis en scène par le Canadien Robert Carsen.

Mais les connaisseurs, dans la vaste nef du Grand Palais, notent les présents et les absents de ce film hommage qui semble dresser la carte des favoris et des bannis au sein de la cour de l'empereur de la mode. Où sont passés Gilles Dufour, directeur du studio Chanel pendant plus de dix ans, ou Inès de la Fressange, muse bientôt écartée ? Même Claudia Schiffer n'apparaît que quelques secondes, le temps de raconter ces interminables séances de pause jusqu'à l'aube quand Lagerfeld lui glissait : *« Bientôt, ils dormiront tous. Mais nous, nous travaillerons toute la nuit. Parce que c'est ça la discipline allemande. »*

Et puis soudain, par la grâce de quelques chutes oubliées d'un film, Lagerfeld apparaît riant comme un enfant. Et c'est comme si, *de profundis*, il s'amusait encore, enchanté de la comédie qui vient de se jouer. ■

RAPHAËLLE BACQUÉ

Hausse générale de la fréquentation du théâtre privé

Les manifestations des « gilets jaunes » n'ont pas eu d'impact sur l'activité de ce secteur

Pour son premier discours en tant que président du Syndicat national du théâtre privé (SNTP), Bertrand Thamin, codirecteur du Théâtre Montparnasse, n'a eu quasiment que des bonnes nouvelles à annoncer. *« Le secteur se porte bien »*, s'est félicité, jeudi 20 juin, le successeur de Bernard Murat lors des traditionnelles Rencontres du théâtre privé.

Pour preuve : le nombre de spectateurs a progressé de 7 % à Paris – passant de 4 millions en 2017 à 4,3 millions en 2018 – et de 12 % en région (2 millions contre 1,7). Les recettes de billetterie ont augmenté de 11 % pour s'établir à 171 millions d'euros avec un prix moyen du billet à 28 euros dans la capitale. Pour la première fois, ces chiffres ne sont pas des estimations mais *« des données issues des dates réelles d'exploitation »*, souligne Bertrand Thamin. Force est donc de constater que l'impact des manifestations des « gilets jaunes » aura été marginal sur l'activité théâtrale ; très peu de salles privées étant situées dans les quartiers qui ont été les plus concernés par ce mouvement social, et une partie des réservations du samedi ayant pu être reportées à d'autres dates.

« Phénomènes inquiétants »

Malgré ces bons chiffres, les membres du nouveau comité directeur du SNTP soulignent des *« phénomènes inquiétants »* sur l'évolution du public et les conditions d'accès au théâtre : *« Nous accueillons moins de monde en semaine, les Franciliens sont de moins en moins nombreux, et de plus en plus de spectateurs arrivent en retard. »* En cause, selon Stéphane Hillel, codirecteur du Théâtre de Paris : *« les travaux dans la capitale, la difficulté de circuler et de se garer, le prix des parkings, la volonté de la municipalité parisienne de réduire les voitures sans que l'offre de transports en commun suive »*. Pour contrer cette *« déperdition de public »*, plusieurs théâtres s'interrogent sur des horaires différenciés, suivant les jours de la semaine. *« Il y a une quinzaine d'années, la matinée du samedi était la plus difficile à remplir, aujourd'hui, c'est la première à faire le plein »*, constate Stéphane Hillel.

Les années passent, les directions changent mais certains sujets demeurent : à l'image de ses prédécesseurs, Bertrand Thamin a regretté que le théâtre privé *« continue à subir l'ostracisme de certains de* [ses] *confrères du secteur subventionné »*. Alors que *Ça ira (1), Fin de Louis*, de Joël Pommerat au Théâtre de la Porte Saint-Martin, illustre la réussite d'une reprise d'un spectacle du théâtre public dans une salle privée, l'inverse reste très rare. *« Dans des villes comme Bordeaux, Toulouse, Lyon ou Nantes, aucune scène nationale n'accueille nos spectacles »*, pointe le SNTP. Appelant à une *« impulsion des financeurs publics »*, Bertrand Thamin va jusqu'à défendre l'idée de *« réfléchir à des incitations dans le cadre des labels ou des cahiers des charges des lieux subventionnés »*.

Côté programmation, le directeur du Centre dramatique national de Normandie-Rouen, David Bobée, signera l'un des « événements » de la rentrée des théâtres privés en mettant en scène Béatrice Dalle et JoeyStarr dans *Elephant Man* aux Folies-Bergère. Au Théâtre Edouard-VII, Sylvie Testud et Eric Elmosnino interpréteront *L'Heureux Stratagème*, de Marivaux, tandis que Zabou Breitman mettra en scène *La Dame de chez Maxim*, de Feydeau, au Théâtre de La Porte Saint-Martin avec notamment Léa Drucker et Micha Lescot.

La rentrée comportera aussi bon nombre de reprises comme *Art*, de Yasmina Reza, au Théâtre Antoine, *Plaidoiries*, avec Richard Berry, au Théâtre Libre, ou l'incontournable Fabrice Luchini. En attendant septembre, trois pièces à succès se joueront tout l'été : *Edmond*, d'Alexis Michalik, au Théâtre du Palais-Royal, *La Machine de Turing*, au Théâtre Michel, et *Le Tour du monde en 80 jours*, au Théâtre des Mathurins. ■

SANDRINE BLANCHARD

A Londres, métro-boulot et Laure Prouvost

L'artiste dispose d'une carte blanche dans le réseau de transport

ARTS
LONDRES

Les voix d'une douzaine de choristes se sont élevées au-dessus des quais de la station Stratford, à Londres, jeudi 20 juin en milieu de matinée. L'air entraînant et les paroles pleines d'humour n'ont pas manqué de faire lever la tête à de nombreux usagers empruntant chaque jour ce nœud de transit ferroviaire de l'est de la ville. Des mots signés Laure Prouvost, la plus Britannique des artistes françaises – et la seule à s'être vu décerner le prestigieux prix d'art contemporain Turner Prize, en 2013 –, qui représente actuellement la France à la Biennale de Venise. *Stay With Us* s'intitule la chanson, un « Reste avec nous » qui évoque le Brexit et le futur des relations entre la Grande-Bretagne et l'Europe. Cette performance marquait le lancement de la carte blanche donnée à l'artiste à travers le vaste réseau de métro de la ville, soit 270 stations où posters et courtes vidéos viennent s'incruster dans les espaces publicitaires physiques ou digitaux jusqu'en décembre.

L'artiste a été contactée, il y a deux ans, peu après le vote en faveur du Brexit, par Art on the Underground, structure fondée par le réseau de transport de Londres en 2000 sous le nom de Platform for Art puis rebaptisée en 2007. *« Nous avons un thème chaque année, sur lequel nous invitons des artistes à intervenir dans les stations*, détaille Khera Blakey, commissaire du projet. *Cette année, c'est "Etre au bord d'un grand changement". Dans cette atmosphère particulière, ce flou politique tandis que la Grande-Bretagne s'apprête à quitter l'Union européenne, les phrases poétiques et provocatrices, pleines d'humour et de jeux de mots de Laure Prouvost sont idéales pour ouvrir des brèches subtiles dans le tissu de la ville. »* Sous les chanteurs, le long de la mezzanine de la station, se déploie non pas un poster, mais une phrase énigmatique peinte à la main et reprenant la typographie de la signalétique du métro londonien : *« Ideally these words would pause everything now »* (idéalement, ces mots devraient tout mettre sur pause maintenant).

« Une énergie très forte »

« La question du Brexit est assez importante dans ce projet, confirme Laure Prouvost, dont il s'agit de la première commande dans l'espace public. *Mon mari, britannique, et moi, comme beaucoup de monde ici, sommes tristes de cette situation. Je me sens vraiment européenne, aussi française que connectée ici, où j'ai été adoptée. »* Aujourd'hui installée à Anvers en famille, l'artiste a gardé un studio et un pied-à-terre à Londres : *« J'ai habité ici dix-huit ans, donc je suis vraiment une Londonienne dans mon esprit. C'est une ville où j'ai eu beaucoup de vies. J'y ai été étudiante, puis j'ai bien connu la galère aussi pendant pas mal d'années en me débrouillant avec très peu, en allant à la fin des marchés, en recyclant des couvertures ou des rideaux. J'ai fait plein de choses différentes pour gagner ma vie, j'ai été l'assistante d'un artiste extraordinaire, le peintre John Latham. C'est ici que mon travail a évolué, dans la galère et la joie de créer dans cette ville très internationale. »*

« Je me sens vraiment européenne, aussi française que connectée ici, où j'ai été adoptée »
LAURE PROUVOST
artiste

Son lien au métro ? *« L'underground, ça coûtait cher, déjà, donc j'utilisais surtout le vélo, et je le fais toujours*, répond-elle. *Mais j'aime bien le prendre, c'est très organisé, il y a des flux et une énergie très forte, ça incarne le speed, la rapidité de cette ville. »* Bethnal Green, dans l'East End, est *« un peu* [sa] *station »* : *« Mon studio n'est pas loin, et j'ai habité par là. »* C'est aussi une des stations où Laure Prouvost a peint sa « grand-mère », un personnage fictionnel comme l'est son « grand-père », artiste conceptuel ami de Kurt Schwitters qui a disparu en creusant un tunnel en Angleterre vers l'Afrique, auquel elle a adressé un clin d'œil au Pavillon français de la Biennale de Venise – *« je raconte des salades de temps en temps, mais surtout, j'en mange »*, reconnaît Laure Prouvost.

Dans ce monde de tunnels qu'est le Tube, elle fait revenir son aïeule, une figure plus aérienne : *« Elle se souvient de quand elle était jeune, elle adorait quand il n'y avait pas trop de monde dans le métro, elle se mettait toute nue et elle flottait, elle descendait les escalators. » « Dans les rêves de Grand-Mère, cette carte resterait toujours avec vous et résisterait au passage du temps »*, lit-on sur la nouvelle édition des cartes du métro, au milieu d'un nuage. ■

EMMANUELLE JARDONNET

PHOTOGRAPHIE
Marta Gili à la tête de l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles

L'Espagnole Marta Gili, 62 ans, a été nommée à la tête de l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles (ENSP). Elle succède à Rémy Fenzy et devient la première femme à tenir les rênes de cette école créée en 1982. Avant de diriger le Jeu de paume, à Paris, Marta Gili était à la tête du département photographie et arts visuels de la Fondation Caixa à Barcelone. L'ENSP inaugure le 1er juillet de nouveaux locaux construits par l'architecte Marc Barani.

INSTITUTIONS
Création d'une nouvelle direction au ministère de la culture

Franck Riester a annoncé, jeudi 20 juin, lors d'un déjeuner avec des journalistes, qu'il créera prochainement une nouvelle direction au sein du ministère de la culture. Elle sera notamment chargée des questions de démocratisation et d'accès à la culture, de coordination avec les territoires et de soutien aux innovations. *« Les labels sont une force mais ils ne répondent pas à tous les besoins d'accompagnement des acteurs culturels et des nouvelles initiatives comme les tiers lieux »*, défend le ministre de la culture.

Edouard Baer, Valeria Bruni-Tedeschi et Vincent Delerm récompensés par l'Académie française

Le comédien Edouard Baer (prix du théâtre), l'actrice Valeria Bruni-Tedeschi (prix du cinéma René Clair) et le chanteur Vincent Delerm (Grande médaille de la chanson française) comptent parmi les 64 personnalités récompensées jeudi 20 juin par l'Académie française. – *(AFP.)*





ZZ Top, des Texans pas barbants

Un demi -siècle après leurs premiers concerts, les trois musiciens jouent avec un plaisir intact

ARTE
À LA DEMANDE
DOCUMENTAIRE

Un demi-siècle après leurs premiers concerts, ils sont toujours là. Mais au-delà de cette longévité musicale, le plus remarquable est de constater que, depuis 1969, Billy F. Gibbons, Dusty Hill et Frank Beard jouent ensemble avec un plaisir qui, si l'on en juge par les témoignages recueillis dans ce documentaire jouissif, n'est pas prêt de s'éteindre. Au-delà de barbes devenues mondialement célèbres, de tubes qui le sont tout autant et de vidéoclips mémorables, ZZ Top fait partie du patrimoine. Grâce à un son immédiatement identifiable, une rythmique entêtante, un mélange bien dosé de blues et de rock. Le tout joué par trois hurluberlus qui revendiquent depuis toujours leur héritage texan avec fierté, humour et tendresse.

Sam Dunn, musicien, anthropologue et réalisateur canadien dont on avait remarqué la qualité du travail sur Iron Maiden et Alice Cooper, parvient, dans cette plongée au cœur du phénomène ZZ Top, à faire d'un demi-siècle de carrière une histoire musicale de l'Amérique. La qualité des témoignages (musiciens, producteurs), la profusion d'archives filmées, notamment de concerts datant des années 1970, et même l'apparition de quelques scènes animées font de ce documentaire un délice à déguster sans tremper sa barbe dans sa Bud (weiser).



ZZ Top de gauche à droite : Dusty Hill, Billy F. Gibbons et Frank Beard. TOWER TOP TOURS

Succès colossal

C'est à Houston (Texas) que les trois musiciens, cheveux longs mais moins barbus, se rencontrent après diverses expériences de groupes aux succès aléatoires. En 1969, *Shuffle in C*, blues instrumental, marque la véritable naissance du trio qui a failli s'appeler ZZ King. Mais ça sonnait moins bien. Epaté, Bill Ham, producteur et manageur de qualité, leur lance : « *Je ferai de vous des stars !* » La suite ? Des anecdotes par dizaines, dont celle de ce mythique concert à Alvin, au fin fond du Texas, devant… un spectateur ! Ou ces trois concerts mémorables donnés à Honolulu, en première partie des Rolling Stones. Ou encore cette tournée démente intitulée « Texas Tour », au cours de laquelle le trio était accompagné de quelques bêtes locales : bison, vache aux longues cornes, serpents, rapaces. Le succès colossal de cette tournée marque un tournant. « *On n'avait pas arrêté de bosser depuis 1969. Nous avions tous besoin de nous reposer, de prendre du recul* », souligne Billy F. Gibbons. La pause, profitable à tous, devait durer trois mois, elle va s'éterniser deux ans. Frank, accro à la drogue, part en cure de désintoxication. Billy découvre le punk en Angleterre et d'étranges croyances en Inde. « *Le succès est un truc formidable, mais il peut aussi te foutre en l'air* », résume Dusty Hill. Il ne détruira pas le trio qui retrouve l'énergie et la joie de jouer ensemble après ce long break. Détail capillaire qui a son importance : Billy et Dusty ne se sont pas rasés durant cette pause. Leurs longues barbes vont devenir mythiques.

Toujours prêt à de nouvelles expériences musicales, ZZ Top introduit de l'énergie punk dans son jeu, s'amuse avec des synthétiseurs, tente la distorsion des guitares et des voix. Parallèlement, la diffusion de clips vidéo sur MTV avec voitures futuristes, filles de rêve et scénario signé Tim Newman fait découvrir le groupe à un public encore plus large. Le petit groupe texan des années 1970 est devenu phénomène mondial. ■

ALAIN CONSTANT

ZZ Top, That little Ol'Band from Texas, de Sam Dunn (Royaume-Uni, 2019, 90 min).

Quinze années de futur décomposé

La série d'anticipation de Russell T. Davies décrit un avenir qui accumule les catastrophes et les dangers technologiques

MYCANAL
À LA DEMANDE
SÉRIE

Alors que les Lyons, une famille apparemment unie, diverse et « inclusive » – comme beaucoup de séries actuelles aiment en renvoyer le miroir au spectateur –, célèbrent rituellement l'anniversaire de l'aïeule, la télévision, où s'exprime l'une des leurs, annonce en direct l'attaque d'un missile atomique lancé par les Etats-Unis vers une île chinoise.

Ce qui va suivre, au fil des six épisodes de *Years and Years*, série britannique d'anticipation dont le cours va traverser le second mandat de Donald Trump, est assez stupéfiant par la violence du propos et d'horrifiques prédictions dignes d'une pythie plus pessimiste que la moyenne.

Car le futur imaginé par la série créée par Russell T. Davies (*Queer as Folk*, *Torchwood*, etc.) dépeint, au fil d'une quinzaine d'années, des bouleversements géopolitiques et sociétaux faits de catastrophes nucléaires et climatiques, de faillites bancaires et de régimes politiques autoritaires (avec la populiste incarnée par Emma Thompson, hybride de Margaret Thatcher et de Donald Trump avec une touche de Viktor Orban).

Corps augmenté

Dans cette époque où les mœurs ont évolué, les parents accueillent avec compréhension la « *transition* » que leur annonce leur fille adolescente. Jusqu'au moment où ils comprennent qu'il ne s'agit pas d'une transition de genre, mais de celle vers un corps augmenté et digitalisé (elle s'est déjà fait greffer un outillage téléphonique dans la main).

La problématique des migrants est incarnée par la relation de Daniel (Russell Tovey), l'un des membres de cette famille dont l'unité va se fissurer, avec Viktor, un jeune Ukrainien en situation illégale contraint par cette Grande-Bretagne post-Brexit à rentrer dans son pays natal – où ses jours sont en danger. Il reviendra au prix d'un funeste dommage collatéral qui constitue un choc dramatique majeur au cours de l'épisode 4.

Le propos alarmiste de cette série catastrophe et familiale – qui tient autant de *This Is Us*, de *Here and Now* que de *Black Mirror* – frôle parfois la caricature mais évite le ridicule car traité sur un mode pseudo-documentaire dont on espère que la vraisemblance glaçante restera du domaine du cauchemar. ■

RENAUD MACHART

Years and Years, de Russell T. Davies. Avec Emma Thompson, Rory Kinnear, Russell Tovey (RU, 2019, 6× 52 min).

VOTRE SOIRÉE TÉLÉ

SAMEDI 22 JUIN

TF1
21.00 Le Grand Concours
Jeu présenté par Laurence Boccolini. Avec Laurent Mariotte, Samuel Etienne, Cyril Féraud, Julien Lepers, Nelson Monfort.
23.40 Les Experts
Série. Avec William Petersen, Melinda Clark, Paul Guilfoyle (EU, 2005).

FRANCE 2
20.45 Fort Boyard
Divertissement présenté par Olivier Minne.
23.20 Fort Boyard : toujours plus fort !
Divertissement présenté par Olivier Minne.

FRANCE 3
21.00 Le Prix de la vérité
Téléfilm d'Emmanuel Rigaut. Avec Mimie Mathy (Fr., 2017, 95 min).
22.30 Origines
Série. Avec Vanessa David (Fr., 2016).

CANAL+
21.00 Sans un bruit
Film de John Krasinski. Avec John Krasinski, Emily Blunt (EU, 2018, 90 min).
22.30 Paranoïa
Film de Stephen Soderbergh. Avec Claire Foy, Joshua Leonard (EU, 2018, 95 min).

FRANCE 5
20.50 Echappées belles
Polynésie : un goût de paradis. Magazine présenté par Tiga.
22.25 Les Clés de l'orchestre de Jean-François Zygel
Magazine présenté par Jean-François Zygel.

ARTE
20.50 Quand « Homo sapiens » peupla la planète
Documentaire de Tim Lambert, Nicolas Brown et Nigel Walk (RU, 2015, 2 × 55 min).
22.40 Hellfest 2019
Concert à Clisson.

M6
21.05 NCIS : Los Angeles
Série. Avec Chris O'Donnell, Daniela Ruah (EU, 2019).
22.45 NCIS : Los Angeles
Série. Avec Chris O'Donnell, Linda Hunt (EU, 2017).

MOTS CROISÉS

GRILLE N° 19 - 143
PAR PHILIPPE DUPUIS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II						■						
III			■									
IV									■			
V							■				■	
VI					■					■		
VII				■				■				
VIII						■			■			
IX					■							
X												

HORIZONTALEMENT

I. Sans grand plaisir elle assure le remplissage. **II.** Joliment recourbée. Jamais seuls quand ils vous tombent dessus. **III.** Restent sur le bord. Brillants dans tous les domaines. **IV.** Part à la recherche de nectar. Perdit beaucoup d'eau. **V.** Annonce un danger imminent. Essence tropicale. **VI.** Manifesta sa mauvaise humeur. Travaillée en cuisine. Pour un premier tour du cadran. **VII.** En fuite. Fond de bouteille. Fit le bon poids. **VIII** Grecque. En réalité. Fait rire dans tous les sens. **IX.** Dédaigneuse et parfois provocante. Fixe sous pression. **X.** Apporteront de bons coups de fouet.

VERTICALEMENT

1. Quand l'aéroport est remplacé par l'aréoport. **2.** Mouvement en tête et en mer. **3.** Dans nos habitudes. Charrette russe à quatre roues. **4.** Frappera durement. Couvre une grande partie du globe. **5.** Donne des couleurs. Dans les comptes de l'entreprise. **6.** A su retrouver son fauteuil. Une lettre et des chiffres. **7.** Se laisse facilement emporter. Grave fermeture intérieure. **8.** Autre problème de fermeture intérieure. De bons mots à toutes les pages. **9.** Cœur de Chinois. Echappement gazeux. Tour complet. **10.** Prisse en considération. Passe à l'action. **11.** Se banalise en devenant commun. Met à niveau. **12.** Nouvelles installations après séparation.

SOLUTION DE LA GRILLE N° 19 - 142

HORIZONTALEMENT I. Sergent-major. **II.** Omo. Porosité. **III.** Ubu Roi. Gênes. **IV.** Rota. Efe. Ara. **V.** Duels. Aton. **VI.** Irréalité. Lé. **VII.** NB. Nase. Tir. **VIII.** Geindre. Pané. **IX.** Uelé. Mulsion. **X.** Essoreraient.

VERTICALEMENT 1. Sourdingue. **2.** Embourbées. **3.** Router. Ils. **4.** Râle. Néo. **5.** EPO. Sand. **6.** Noie. Larme. **7.** Tr. Faiseur. **8.** Mogette. La. **9.** Ase. OE. Psi. **10.** Jinan. Taie. **11.** Oter. Linon. **12.** Resalèrent.

SUDOKU

N°19-143

						7	4	6
							2	9
		8		9				
		2	7					4
		3			2		7	
	2	7		4	3		6	
	8	6			9		1	2
	3	5		6			9	

4	8	6	3	1	7	2	9	5
9	1	2	5	8	4	6	3	7
3	7	5	6	9	2	4	8	1
5	2	1	8	3	9	7	4	6
7	9	3	4	5	6	1	2	8
6	4	8	7	2	1	9	5	3
1	3	4	2	7	5	8	6	9
2	5	7	9	6	8	3	1	4
8	6	9	1	4	3	5	7	2

Très difficile
Complétez toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chaque chiffre ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

Réalisé par Yan Georget (https://about.me/yangeorget)

Chaque jeudi, l'essentiel de la presse étrangère



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA. Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000.
Capital social : 124.610.348,70 €.
Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).
Rédaction 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 Tél. : 01-57-28-20-00
Abonnements par téléphone : de France 3289 (Service 0,30 €/min + prix appel) ; de l'étranger : (33) 1-76-26-32-89 ; par courrier électronique : abojournalpapier@lemonde.fr.
Tarif 1 an : France métropolitaine : 399 €
Courrier des lecteurs
blog : http://mediateur.blog.lemonde.fr/ ;
Par courrier électronique :
courrier-des-lecteurs@lemonde.fr
Médiateur : mediateur@lemonde.fr
Internet : site d'information : www.lemonde.fr ;
Finances : http://finance.lemonde.fr ;
Emploi : www.talents.fr/
Immobilier : http://immo.lemonde.fr
Documentation : http ://archives.lemonde.fr
Collection : Le Monde sur CD-ROM :
CEDROM-SNI 01-44-82-66-40
Le Monde sur microfilms : 03-88-04-28-60

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.

Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0722 C 81975 ISSN 0395-2037

M publicité
Présidente :
Laurence Bonicalzi Bridier

DIFFUSION
PRINTED IN FRANCE

80, bd Auguste-Blanqui,
75707 PARIS CEDEX 13
Tél : 01-57-28-39-00
Fax : 01-57-28-39-26

L'Imprimerie, 79 rue de Roissy, 93290 Tremblay-en-France
Toulouse (Occitane Imprimerie)
Montpellier (« Midi Libre »)

Origine du papier : France. **Taux de fibres recyclées :** 100 %.
Ce journal est imprimé sur un papier UPM issu de forêts gérées durablement, porteur de l'Ecolabel européen sous le N°FI/37/001.
Eutrophisation : PTot = 0.009 kg/tonne de papier



GASTRONOMIE

CHAMPCLAUSE (HAUTE-LOIRE), CORBAS (RHÔNE), SAINT-PIERREMONT (VOSGES), VIERZON (CHER) - *envoyé spécial*

LES ROUTIERS SONT SYMPAS, LES RELAIS AUSSI

Reconnaissable à leur macaron bleu et rouge, à leur gastronomie familiale faite de cuisine au beurre, d'assiettes débordant de charcuterie et de crudités, le tout pour moins de 14 euros, ces restaurants de bord de route attirent une clientèle nouvelle

On a quitté Le Puy-en-Velay depuis une vingtaine de minutes, traversant par la D 15 des villages auvergnats plus ou moins inanimés. Dans la commune de Champclause, en Haute-Loire, amarrée à la départementale, apparaît une longue bâtisse aux murs de pierre : l'Auberge du Meygal, qui affiche fièrement le macaron bleu et rouge des relais routiers. Le parking rempli contraste avec les rues désertes alentour. A l'intérieur, une cinquantaine de clients s'égaillent dans deux salles au charme désuet. Tomettes, poutres apparentes, bouquets de fleurs artificielles ornant un vieux vaisselier, cheminée décorée de statuettes d'écureuils et d'une affichette « Sœur Emmanuelle s'occupait des pauvres, frère Emmanuel s'occupe des riches ».

La patronne, Murielle Chapuis, faussement bourrue, se révèle affable en vantant son saucisson *« garanti sans conservateurs »* et en donnant la recette de sa jambonnette, une farce enveloppée et cousue dans de la couenne. Le premier menu, comprenant entrée, plat (*« Un carré de porc de chez nous, nourri aux céréales »*), fromage et dessert, est proposé au tarif ultracompétitif de 14 euros. Assise à la table voisine, une mamie confie qu'elle vient ici *« depuis au moins vingt ans »*. En partant, elle lance à la cantonade : *« Au revoir messieurs dames ! »*, comme la plupart des autres clients d'ailleurs.

Entrer dans un relais routier, c'est un peu plus qu'aller au restaurant. C'est souvent s'offrir un voyage dans le temps, dans la France des nappes à carreaux et des *Tontons flingueurs*. C'est aussi être cueilli par la cordialité du personnel et les poignées de main spontanées des patrons. C'est enfin redécouvrir une gastronomie familiale : cuisine au beurre, assiettes débordant de charcuterie et de crudités.

L'exception parisienne

L'histoire de la chaîne commence en 1934. François de Saulieu, fils rebelle de la vieille noblesse du Nivernais, réalise un reportage sur les conducteurs de camions. Il est frappé par leur solitude, la dureté de leur métier (déjà) et crée, pour les fédérer, un journal (*Les Routiers*), puis le célèbre label de restaurants regroupant à l'origine près de 2 000 établissements. *« Aujourd'hui, on en compte environ 500*, explique Laurent de Saulieu, petit-fils du fondateur, actuellement aux commandes. *L'arrivée des autoroutes a fait beaucoup de mal aux restos sur les nationales, et maintenant les municipalités multiplient les arrêtés pour empêcher les camions de traverser les villes. Les chauffeurs sont considérés comme des esclaves juste bons à rouler, on ne veut même plus les laisser pisser ! »*

Le Guide des relais routiers (SEJT Editions, 19 euros, encore 3 000 à 4 000 exemplaires vendus par an), ainsi qu'une application gratuite, permettent de se repérer. Des « casseroles », équivalent tambouille des étoiles Michelin, distinguent les meilleures adresses. Chaque restaurant adhérent doit remplir des conditions strictes pour obtenir le label : garder *« l'esprit relais »* pour que le client se sente *« comme à la maison »* ; privilégier les produits frais, la cuisine traditionnelle ; proposer un menu pour moins de 14 euros ; enfin, avoir une douche et un grand parking à disposition. Petite exception à Paris pour cette dernière règle, afin de garder dans le giron du label des établissements historiques. Comme Chez Léon, brasserie à la carte sans fantaisie mais aussi sans mauvaise surprise, rue de l'Isly, qui figurait déjà dans le guide en 1937. La clientèle de cadres qui fait aujourd'hui les yeux doux aux harengs-pommes à l'huile et au hachis parmentier de l'adresse parisienne témoigne de la métamorphose des relais.



Au Relais vosgien, à Saint-Pierremont (ci-dessus et en haut). MATHIEU CUGNOT/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Même observation à la brasserie le P32, au sud de Lyon. Le midi, malgré son cadre peu glamour, cette brasserie imitant la déco américaine des années 1950 est prise d'assaut par des représentants de commerce, des familles, des retraités, qui viennent rigoler aux blagues du patron, Hicham Boufaida. *« En été, le soir, la moitié des clients ne sont pas des routiers, mais des employés qui viennent se détendre après leur journée de travail, sur notre terrasse, où nous installons un barbecue »*, précise-t-il. La carte s'adresse donc à toutes les bourses : le plat du jour (cuisse de poulet rôti à la crème de foie gras, encerclée par des petits pois et des carottes), à 9,90 euros, côtoie un burger gargantuesque à 21,90 euros dans sa formule XL, qui fait tenir entre deux tranches de pain artisanal un steak, du fromage à raclette, une galette de pommes de terre, des oignons rouges et du lard grillé.

Ici, comme dans tous les relais testés, l'accueil est exceptionnel. La serveuse propose même à une petite fille de partager gratuitement avec sa mère le buffet de hors-d'œuvre : salade de pommes de terre aux œufs durs, salade de lentilles, de betteraves, carottes râpées... Cette générosité est fondamentale dans un milieu où le bouche-à-oreille est roi. *« La clientèle des routiers a l'air plus simple de prime abord, mais, en fait, elle est plus exigeante*, souligne Hicham Boufaida, qui travaillait auparavant dans la restauration "classique". *C'est un public très connecté : si tu es bon, tout le monde le sait rapidement, mais si tu fais une boulette, c'est pareil. »*

Fidélisés, les chauffeurs sont d'une loyauté sans faille, comme en témoigne Mickaël Audousset, gérant de La Grotte, derrière son comptoir décoré de Borsalino et de rhums arrangés au gingembre, au piment et à la fraise Tagada. Ce quadra élégant a été responsable de bar dans un centre routier près de Bourges, puis gérant de resto routier à Vignoux-sur-Barangeon, près de Vierzon. La mairie, *« peu arrangeante »*, l'a poussé à déménager avec son associé, Stéphane Uytterschaut, dans un parc technologique à une dizaine de kilomètres. *« Beaucoup de clients nous suivent depuis vingt ans, quitte à faire un détour »*, dit-il avec un sourire. Les patrons ne lésinent pas pour se renouveler et rester attrayants : soirées à thème (concerts, moules-frites, etc.), menu terroir, menu burger, menu week-end, vaste « carte du moment »... sans parler, évidemment, du menu routier entrée, plat, fromage, dessert, 13,80 euros facturé seulement.

LES RELAIS TRAVAILLENT DEPUIS LONGTEMPS LES PRODUITS SAISONNIERS ET LOCAUX : ICI UNE ANDOUILLE DE JARGEAU, LÀ DU CROTTIN BIO

Comment ces établissements font-ils pour proposer des tarifs aussi bas ? *« On tient parce qu'il y a du débit et qu'on négocie comme des requins avec nos fournisseurs... on se bat tous les jours »*, confie Mickaël Audousset. C'est cette pugnacité, entre autres, qui a séduit Isabel Lepage. Cette styliste culinaire a sillonné la France pour rédiger *Les Routiers. Les meilleurs recettes* (Tana Editions, 2015). *« La première fois qu'on m'a invitée dans un relais, j'y allais à reculons*, avoue-t-elle. *J'avais cette image idiote du resto sans finesse pour chauffeurs un peu lourdauds. »* L'ambiance chaleureuse et les assiettes gourmandes des restos lui donnent envie d'aller à la rencontre des chefs. *« J'ai découvert une cuisine de la bidouille, où il n'y a pas de honte à servir des abats, où l'on "achète à date", juste avant la date de péremption, où les cuistots travaillent eux-mêmes les carcasses des éleveurs pour éviter l'intermédiaire de la boucherie. »* Dans ce monde de stakhanovistes, la famille est souvent mise à contribution. A l'Auberge du Meygal, par exemple, Murielle Chapuis est toujours aidée par sa mère (70 ans) et son père (73 ans).

Pour rester compétitifs, les relais travaillent aussi depuis longtemps les produits saisonniers et locaux : ici une andouille de Jargeau (composée de viande maigre de porc), là du crottin bio acheté chez un producteur tout proche. Ces assiettes locavores – loin du plat unique, collectif, posé au milieu de la table, comme cela se pratiquait il y a vingt ans – permettent aussi de draguer les gastronomes... *« Certains clients ne jurent que par la grosse bouffe, mais quand on leur propose autre chose que du roulé jambon-macédoine, ils savent aussi apprécier »*, résume Mickaël Audousset.

Au menu de La Grotte, les inventions du chef font leur petit effet : quenelle de brochet sur velouté de poireau, terrine d'aile de raie et crevettes sauce tartare, glace à l'huile d'olive accompagnant un carpaccio... *« Aujourd'hui, les restos routiers ont toute leur place dans la gastronomie*, estime Isabel Lepage. *Ce sont des bastions de notre patrimoine culinaire. Aussi des remparts aux enseignes marketées, où on vous vend des "concepts" à la Disney. Et pour savoir si le restaurant est bon, il suffit de regarder si le parking est bien rempli. »* ■

PIERRE HEMME

LES ADRESSES

Auberge du Meygal Ici, la patronne réalise la cuisine *« la plus régionale possible »* en plongeant la plupart de ses viandes et poissons dans une généreuse quantité de beurre. Ainsi en va-t-il de l'entrecôte (le bœuf est élevé sur le massif du Mézenc), de la truite aux amandes et des cuisses de grenouilles en persillade. En accompagnement, optez pour les frites maison ou la poêlée de cèpes et de bolets jaunes (oui, toujours cuits dans le beurre). On recommande en dessert la peu auvergnate mais délicieuse omelette norvégienne. *D15 Axe Le Puy-Valence, 43260 Champclause*

Les Routiers Sous le regard bienveillant de Brassens, dont le portrait se détache près de photos de Doisneau sur le papier peint jaune, le patron pince-sans-rire Régis Hélaine vous propose de vous installer *« en terrasse, avec vue sur la mer »* en plein Paris, donc. On défend dans ce relais historique constamment bondé un humour et une cuisine de qualité à l'ancienne. Au menu, une magnifique andouillette ficelle faite main, d'onctueux œufs cocotte aux trompettes-des-morts et un haddock massif sauce au beurre, ciboulette et persil. *50 bis, rue Marx Dormoy, 75018 Paris*

Brasserie P32 Ce relais transporte la banlieue lyonnaise outre-Atlantique avec son cadre rétro américain et sa carte mettant l'accent sur les viandes passées au grill, façon *steak house*. On propose ici des pièces de boucher XXXL : steak haché de 500 grammes, impressionnante côte de bœuf… En été, une terrasse à l'extérieur donne l'impression de faire un barbecue avec des amis. *32, rue Marcel Mérieux. 69960 Corbas*

La Grotte Ne vous attardez pas sur l'environnement très froid de cette zone industrielle isolée en banlieue de Vierzon. La Grotte propose la cuisine la plus inventive de notre sélection. Le chef Stéphane Uytterschaut s'évertue chaque jour à surprendre ses clients avec de nouvelles créations parfaitement mises en scène dans l'assiette. La preuve avec ces quelques entrées : une île flottante salée aux asperges, un bavarois de choux-fleurs ou une florentine de saumon aux épinards posée sur un mélange de céréales et de lentilles du Berry… En plats de résistance, cœur de merlu sauce curcuma et émincé de filet mignon de porc au lard, sauce forestière au porto. *Parc technologique de Sologne, route de Bonègue, 18100 Vierzon*

Le Relais vosgien Dans cet établissement familial créé dans une ancienne ferme entre Nancy et Epinal, ce sont d'abord les parents, Pierre et Sofia Thénot, qui tenaient le *« restaurant-tabac-station essence »*… et installaient les clients en cuisine quand la salle était pleine ! Aujourd'hui, leur fille Christiane a pris le relais, agrandi le restaurant qui propose également désormais des pizzas artisanales cuites au four. Spécialités : rosé de mignons de veau en graines de moutarde à l'ancienne, rôti de lotte, Saint-Jacques au beurre de champagne, tarte aux mirabelles avec une pâte feuilletée maison. L'adresse fait également hôtel et spa. *1, rue de Domptail 88700 Saint-Pierremont*

Chico Buarque « Une culture de la haine s'est répandue au Brésil »

Le chanteur, figure de l'opposition à la dictature militaire (1964-1985) et poussé à l'exil en 1969, analyse la situation de son pays sous la férule du président Jair Bolsonaro



ENTRETIEN

Chico Buarque, 75 ans, est une légende sud-américaine. Chanteur, compositeur, dramaturge et romancier, il trône depuis un demi-siècle au pinacle de la culture brésilienne. Proche de Tom Jobim et Vinicius de Moraes, il fut, avec Gilberto Gil et Caetano Veloso, l'un des initiateurs de la musique populaire brésilienne. Figure de l'opposition à la dictature militaire (1964-1985), il a connu la censure et l'exil, en 1969, d'abord en France, puis un temps à Rome, avant de revenir à Rio de Janeiro l'année suivante.

Dans les années 1980, il milite activement au mouvement Diretas Ja, qui contribue à mettre un terme au régime dictatorial. Lumineux et tragique, drôle et réservé, il n'a de cesse de dépasser son rôle de chanteur populaire par une activité intense sur la scène sociale et culturelle de son pays. Soutien de longue date de Luiz Inacio Lula da Silva, l'ex-président incarcéré depuis avril 2018, Chico Buarque est devenu, pendant la dernière campagne présidentielle remportée par le candidat d'extrême droite Jair Bolsonaro, le défouloir de la colère contre le Parti des travailleurs *[PT]* au Brésil. Installé dans son appartement de l'île Saint-Louis, à Paris, il s'en explique, avec une sincérité souvent teintée de tristesse.

Vous avez récemment fait la demande pour un visa de longue durée en France. Est-ce un nouvel exil ?

Ma situation actuelle est très différente de celle de 1969. Je ne suis pas en exil aujourd'hui. Je suis ici, en train d'écrire, de travailler à Paris, comme je le fais quand j'écris normalement. Simplement ici, à Paris, je suis plus tranquille. J'ai plus de temps par exemple pour me concentrer sur l'écriture de ce livre que j'ai commencé au début de cette année. En 1969, il y avait un régime militaire au pouvoir, une persécution concrète et directe des artistes.

Aujourd'hui, les artistes et les acteurs de la culture au Brésil ne sont ni bienvenus ni bien vus par le gouvernement, mais il n'y a pas de persécutions policières comme en 1969. Toutefois, des menaces existent, pas forcément contre les artistes, mais contre la gauche en général, les gays, les minorités, les femmes. Une culture de la haine s'est répandue au Brésil de manière impressionnante. Cette haine est alimentée par le nouveau pouvoir, le président, son entourage, ses fils, ses ministres… Ils discréditent les artistes, qu'ils considèrent comme étant des bons à rien. La culture n'a pas la moindre valeur à leurs yeux. Cela étant dit, je veux continuer à vivre au Brésil, je ne veux pas vivre loin de mon pays.

Des personnalités ont décidé de quitter le Brésil, comme le député et militant gay Jean Wyllys, l'écrivain Anderson França, la philosophe Marcia Tiburi ou l'anthropologue et féministe Debora Diniz. Est-ce inquiétant ?

Ce sont des personnes qui ont été directement menacées, ainsi que leurs familles. Il y a le cas de Marielle Franco *[élue socialiste et afro-féministe assassinée en mars 2018]*, un crime impuni. L'enquête donne parfois l'impression qu'elle est sur le point d'aboutir, mais elle n'aboutit jamais. D'une certaine façon, c'est un gouvernement associé aux milices *[ex-policiers, militaires, pompiers et autres gros bras soupçonnés d'avoir organisé le meurtre de Marielle Franco]*. Il y a de fortes indications établissant des liens entre la famille de Bolsonaro et les milices cariocas, mais aussi avec le gouvernement de l'Etat de Rio.

Comment le pays en est-il arrivé là ?

Tout cela vient de loin. Mais concrètement cette situation remonte à l'*impeachment* de Dilma Rousseff. A partir de 2013-2014 et la campagne pour l'élection présidentielle, la presse et la télévision ont mené une guerre contre le gouvernement et le PT. J'ai beaucoup de réserves sur le PT : le parti a eu ses épisodes de corruption, comme les gouvernements précédents. Mais après la déroute de la droite à la présidentielle, il y a eu une stigmatisation incroyable du PT, qui a eu énormément d'impact sur les gens. C'était très dur de lutter contre cela.

« MA SITUATION ACTUELLE EST TRÈS DIFFÉRENTE DE CELLE DE 1969. JE NE SUIS PAS EN EXIL AUJOURD'HUI »

La droite conventionnelle est allée dans la rue pour manifester. Le mouvement a grandi et a été infiltré par l'extrême droite, par des individus qui voulaient, entre autres, le retour des militaires. En 2016, il y a eu la destitution de la présidente. Après l'*impeachment*, les attaques ont commencé contre Lula. Le timing parfait. Il est condamné en seconde instance. Le recours en troisième instance, alors qu'il est possible, est étrangement bloqué par la Cour suprême. Lula est empêché de se présenter, il ne peut même pas participer à la campagne, le PT devient le symbole de la corruption et la droite l'unique recours pour sauver le pays.

Lula est en prison depuis déjà plus d'un an. Jusqu'à aujourd'hui aucune preuve n'a été portée au dossier indiquant une quelconque corruption au sujet de ce triplex qu'il aurait reçu d'un groupe de BTP. Et le juge Moro, celui-là même qui a été l'artisan de sa condamnation, est devenu ministre de la justice… Les révélations, publiées ces derniers jours, par le site *The Intercept* de Glenn Greenwald montrent bien la part d'ombre qui entoure toute cette opération.

Changeront-elles la donne ?

Il est encore trop tôt pour le dire. Ils vont tenter d'étouffer ces révélations. Mais on comprend déjà que le juge s'était mis d'accord avec le procureur pour faire condamner Lula.

Comment qualifieriez-vous le pouvoir en place ?

Il n'est sans doute pas à proprement parler fasciste, car ce pouvoir ne possède pas toutes les caractéristiques d'un mouvement fasciste. En revanche, on peut vraisemblablement dire qu'il est néofasciste, parce qu'il partage beaucoup de pratiques avec les régimes autoritaires de droite.

M. Bolsonaro dit avoir engagé une lutte idéologique contre ce qu'il appelle le « marxisme culturel », une pensée qui se serait nichée dans la société brésilienne. Est-ce une des expressions de ce « néofascisme » ?

Ce gouvernement est biculturel, il n'a aucun intérêt ni pour les questions culturelles ni pour les questions d'éducation. L'influence de ce fou de Virginie *[Olavo de Carvalho, astrologue et philosophe autoproclamé, exilé aux Etats-Unis]* sur Bolsonaro et certains ministres, pour lesquels il est un véritable gourou, est incroyable. Le ministre de l'éducation est contre l'éducation. Il attaque les universités, coupe les budgets, il œuvre en permanence contre l'éducation. Le ministre de l'environnement, lui, est contre l'environnement. Ce n'est certes pas une surprise pour ceux qui ont accompagné la campagne de Bolsonaro ou ceux qui connaissaient son parcours, son obsession pour les armes à feu…

Parfois, je me dis que c'est encore mieux qu'il n'y ait pas de ministre de la culture dans ce gouvernement ! La culture y est déjà attaquée de toute part. S'il y avait un ministre, la situation serait encore pire… Je ne sais pas comment tout cela finira. Un échec de ce gouvernement me paraît aller de soi.

Quelles ont été les erreurs du PT ?

Pour être élu, le PT a dû renoncer à beaucoup de ses idéaux. Lula était fatigué de perdre les élections. Il a décidé de faire du PT un parti de gouvernement. Il a donc fait des concessions, des accords avec des forces que le PT n'aurait pas acceptés en temps normal. Le PT a cessé d'être un parti vraiment de gauche pour devenir une formation sociale-démocrate. Des dissensions sont apparues au sein du PT, nombre d'adhérents sont partis.

Il y a eu ensuite les succès économiques, les progrès et les conquêtes sociales. Lula était bien vu des banquiers et des chefs d'entreprise. Puis vint la crise, sous Dilma, la chute de l'économie et la récession internationale, cette idée aussi du « bien-être », si répandue parmi les élites, qui a commencé à se corroder et à se fracturer. La démocratie brésilienne fonctionne ainsi : si le chef de l'Etat n'est pas bon pour le business, il ne sert plus à rien et doit partir.

Les artistes mobilisés contre le régime

LE BRÉSIL ÉTAIT ENCORE ASSOMMÉ par le scandale visant l'ex-juge anticorruption Sergio Moro quand Thiago Lacerda a fait son mea culpa. Le 12 juin, sur Instagram, le *bonitao* (« beau gosse »), vedette de telenovelas, annonce qu'il rejoint le mouvement Lula Livre, qui milite pour la libération de l'ancien président Luiz Inacio Lula da Silva. L'ex-leader du Parti des travailleurs (PT, gauche) a été emprisonné en avril 2018, quelques mois avant le scrutin présidentiel, dans le cadre de l'opération judiciaire « Lava Jato » (« lavage express ») coordonnée par l'ex-juge Sergio Moro, aujourd'hui suspecté de partialité.

« Parfois, nous manquons de compréhension, parfois, nous sommes ingénus, peut-être manquons-nous de culture politique pour comprendre ce qui se passe derrière notre dos… Je reconnais ici mes erreurs ! », explique alors la star sur le réseau social. Suivi par quelque 300 000 fans, Thiago Lacerda, hier soutien indéfectible de « Lava Jato » et critique véhément du PT de Lula, provoque, par son revirement, une tempête médiatique, suscitant tantôt les éloges, tantôt la déception de ses admirateurs.

Depuis son appartement de Rio de Janeiro, Paula Lavigne, elle, jubile. Cette productrice et attachée de presse, qui est aussi l'épouse du chanteur de bossa-nova Caetano Veloso, mesure le pouvoir de #342, le mouvement qu'elle a créé quelques années plus tôt pour mobiliser la scène artistique sur des sujets politiques. Thiago Lacerda, comme quelque 3 000 protagonistes de l'industrie du spectacle, y participe. *« Le mouvement doit son nom au nombre de votes nécessaires pour faire approuver un texte à la Chambre des députés »*, explique Paula Lavigne.

Actions de terrain

Ecœurée par la tournure qu'a prise la vie politique brésilienne depuis l'*impeachment* (« destitution ») controversé de la présidente de gauche Dilma Rousseff, en 2016, elle a créé ce réseau pour contrer les projets les plus réactionnaires du gouvernement de Michel Temer, successeur de Dilma Rousseff, puis ceux du militaire d'extrême droite Jair Bolsonaro, au pouvoir depuis janvier. *« Nous avons contribué à quelques succès »*, estime-t-elle.

Le #342 a ainsi, en 2017, poussé la top-modèle Gisele Bündchen à agir pour empêcher un décret présidentiel autorisant l'exploration minière au sein d'une réserve naturelle protégée, alerté l'opinion sur la censure de l'exposition LGBT « Queermuseu » et contrecarré une initiative du Sénat affaiblissant le code forestier. Le mouvement travaille en partenariat avec le site d'information indépendant *Midia Ninja*.

Cette mobilisation des célébrités s'ajoute à l'action sur le terrain. A Salvador de Bahia, Rio de Janeiro ou Sao Paulo, berceau de la scène avant-gardiste, l'activisme anti-Bolsonaro se manifeste à travers des occupations d'immeubles ou des expositions, des concerts et des réunions politiques organisées par des centres culturels alternatifs. Ainsi du centre culturel Aparelha Luzia, à Sao Paulo, consacré à la défense de la cause noire, ou encore de la Casa do Povo, lieu de lutte antifasciste fondé en 1946 par la communauté juive progressiste, alertent régulièrement la société civile sur les dérives du pouvoir. ■

CLAIRE GATINOIS (À SAO PAULO)


SERGIO AQUINDO

Et en ce qui concerne M. Lula ?
Lula est une figure extrêmement charismatique, et il est difficile de grandir dans son ombre. Ce problème existe depuis longtemps à gauche. Il faut penser à une alternative différente qui serait de gauche, pas forcément incarnée par Lula. Mais une telle figure est difficile à trouver. Tout va si vite... Il y a par ailleurs une rupture entre le PT et les autres formations de gauche. L'union de ces forces est pourtant fondamentale pour trouver une alternative. Mais je ne vois pas de solution aujourd'hui, car il y a trop de ressentiment contre le PT. Enormément de militants et d'électeurs des autres partis se sentent trahis et méprisés.

On voit apparaître une mobilisation à l'étranger contre le gouvernement Bolsonaro, notamment à Paris et à New York. Est-ce important pour vous ?
Oui, c'est toujours important, même s'il est difficile d'en mesurer l'efficacité. Le prestige du Brésil d'aujourd'hui est proche de zéro à l'étranger. Et depuis l'élection de Bolsonaro, on parle beaucoup moins du Brésil dans les médias étrangers. L'intérêt pour ce pays s'est dramatiquement réduit.

Prenez le ministre des affaires étrangères, Ernesto Araujo : c'est un fou *[il a notamment promis* « l'élimination de l'idéologie PTiste » *et assuré que* « le nazisme est de gauche »*]*, une personne qui travaille contre la politique extérieure du Brésil. Cet homme va à l'encontre de l'histoire d'excellence de la diplomatie brésilienne. Même sous la dictature militaire, on avait une tradition de bons ministres des affaires étrangères. Cela s'est poursuivi sous la droite, le centre et la gauche. On a toujours été respecté à l'étranger pour cela. Pendant mon exil, l'ambassade du Brésil était un endroit où on allait pour s'informer et lire les journaux. C'est aujourd'hui impensable. Ils ferment les ambassades, changent tout le personnel, remanient l'ensemble de la structure pour y installer des gens qui adhèrent à la pensée de ce ministre.

Dans vos romans, les personnages baignent dans une sorte d'irréalité constante. Est-ce la perception que vous avez du Brésil d'aujourd'hui ?
Oui, c'est une constante de l'histoire brésilienne. Une constante qui prend même aujourd'hui la forme d'un cauchemar, où tout paraît surréel. Les gens se demandent : « Quand est-ce que l'on va se réveiller ? » Ceux qui s'y habituent sont ceux qui ont voté pour ce président. Nous, les artistes qui avons vécu l'époque de la dictature, on ne peut pas. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS BOURCIER ET BRUNO MEYERFELD

Paris, capitale anti-Bolsonaro

L'ÉTINCELLE S'EST PRODUITE un jour d'hiver, en 2016, devant le consulat du Brésil à Paris. Ils étaient une petite cinquantaine à braver le vent et le froid. Un petit groupe venu crier son opposition au processus de destitution enclenché à plus de 8 500 kilomètres de là, à Brasilia, contre la présidente Dilma Rousseff. Cinquante manifestants à peine, mais suffisamment pour donner l'impression que quelque chose était en train de se passer.

« Ce fut le point de départ de la mobilisation, se souvient Anaïs Fléchet, historienne, maîtresse de conférences à l'université de Versailles, spécialiste de la musique brésilienne et membre fondatrice de l'Arbre, l'Association pour la recherche sur le Brésil en Europe. *Les relations entre la France et le Brésil sont très anciennes, elles ont connu des pics avec les exilés des années 1960 et 1970, ou encore durant les années Lula, une période faste avec de nombreux échanges, mais là, on a vraiment senti que des gens qui n'étaient pas ou peu politisés prenaient soudainement conscience que le pays entrait dans une phase dangereuse et qu'il fallait agir. »*

Un jardin Marielle-Franco
Un collectif Solidarité France-Brésil est mis sur pied. L'initiative tourne court, mais elle permet de poser des jalons. Quelques semaines plus tard, plusieurs intellectuels, professeurs et syndicalistes lancent le Mouvement démocratique du 18 mars, le MD18. Le groupement rassemble des membres de l'Arbre, d'Autres Brésils aussi, une association dynamique et influente créée en 2003. L'idée étant de partager un maximum d'informations, d'organiser des événements et de *« lutter contre un certain récit médiatique, en France ou au Brésil, notamment sur la notion même de l'*impeachment *»*, souligne la spécialiste.

Très vite, le MD18 est au cœur des mobilisations à venir. En janvier 2018, l'ancien président Lula est condamné. Un mois plus tard, l'armée se déploie dans plusieurs favelas à Rio, renvoyant aux moments les plus sombres de la dictature. En mars, l'élue Marielle Franco est assassinée. Le 7 avril, Lula est incarcéré. *« Les séquences se sont enchaînées à un rythme effrayant,* rappelle Anaïs Fléchet. *Avec l'incendie du Musée national du Brésil, à Rio* [en septembre], *et l'éventualité d'une victoire de Jair Bolsonaro à la présidentielle, on s'est dit que tout partait en flammes. Les gens avaient besoin de se retrouver et de parler. »*

Chaque meeting fait salle comble. Des cycles de débats sont lancés à la Maison de l'Amérique latine et à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine, l'Iheal. Des tribunes sont signées dans *Le Monde*, *L'Humanité*, *Libération*. Un manifeste contre M. Bolsonaro rassemble même des personnalités politiques de tous bords – excepté le Rassemblement national.

Place Stalingrad, le 20 octobre 2018, entre les deux tours de la présidentielle, plus de 2 000 personnes répondent à l'appel d'Autres Brésils et de l'association France Amérique latine. *« Bolsonaro a déclenché une véritable peur chez les gens qui connaissaient le pays mais qui ne s'étaient jamais positionnés,* explique Erika Campelo, coprésidente d'Autres Brésils. *Une solidarité nouvelle s'est mise en place comme si tout le monde avait décidé de sauver le Brésil. »*

Le 18 janvier, deux semaines après l'investiture de Bolsonaro, une table ronde à l'Iheal intitulée « Solidarité Brésil » lance l'idée d'une plate-forme d'échanges et d'informations. Celle-ci prend le nom de Réseau européen pour la démocratie au Brésil (Red-Br.com) et se lie avec le site américain US Network for Democracy in Brazil, créé à New York par le spécialiste de la dictature militaire James Greene.

En parallèle, l'initiative lancée par ce réseau Red et une dizaine d'associations et d'ONG de nommer un lieu en l'honneur de Marielle Franco aboutit en un temps record. Le 1er avril, le Conseil de Paris vote à l'unanimité le projet. Un nouveau jardin public, dans le 20e arrondissement, portera le nom de l'élue assassinée. Une première mondiale.

Autre symbole, le 25 juin, le jour où les juges de la Cour suprême de Brasilia doivent se prononcer sur la demande de liberté pour Lula, une cinquantaine d'artistes et intellectuels, dont Chico Buarque et Ariane Mnouchkine, prévoient de lire, au Monfort Théâtre, des lettres écrites à l'ancien président depuis son incarcération. La soirée affiche d'ores et déjà complet. ■

N. BO.

LE LIVRE

LE MACRONISME, DÉCRYPTÉ

Comme la plupart des commentateurs, journalistes, acteurs politiques, etc., les politistes, dans leur grande majorité sans doute, n'ont longtemps pas cru possible la victoire d'Emmanuel Macron à l'élection présidentielle de 2017. » En introduisant ainsi leur ouvrage *L'Entreprise Macron*, les vingt-deux chercheurs réunis sous la direction de Bernard Dolez, Julien Fretel et Rémi Lefebvre font acte salvateur d'humilité. En croisant ainsi les regards de plusieurs sous-disciplines de la science politique, ils s'efforcent d'analyser un basculement majeur dans l'histoire de la Ve République. Avec ce riche travail de fond, il s'agit d'essayer de comprendre les raisons de cet *« improbable succès »*.

En premier lieu, comprendre que le surgissement d'Emmanuel Macron et de son mouvement ne relève pas d'une simple éruption mais d'une stratégie progressive qui *« n'a pas seulement bénéficié d'un "alignement favorable des planètes"* [mais] *a également su tirer profit de "logiques de situation" »*. Comprendre aussi l'essence de son programme, ou sa défiance à l'égard des programmes. Toute l'ambiguïté de M. Macron tient dans ce rapport distant aux « idéologies » qui fondent les ressorts programmatiques alors que, dans les faits, sa « vision » est nourrie d'un modèle néolibéral. Paradoxalement, l'*« homme sans programme »* est celui qui, à l'arrivée, aura fourni le plus grand nombre de propositions programmatiques de tous les présidents élus de la Ve République.

L'ouvrage décrypte les différents réseaux sur lesquels s'est appuyée l'entreprise politique de M. Macron. Que ce soit ceux de la société civile et du tissu associatif, les milieux patronaux ou des relais politiques fortement ancrés territorialement comme Gérard Collomb dans le Rhône, très tôt engagé auprès du candidat, ou Jean-Yves Le Drian en Bretagne. *« L'exemple lyonnais le démontre : loin d'une création ex nihilo, l'émergence d'En marche ! s'est produite pour partie au sein de systèmes oligarchiques marqués par de grands notables »*, note Jonathan Bocquet, un des contributeurs de ce chapitre, qui détaille minutieusement comment la *« machine Collomb »* a été pourvoyeuse de ressources pour la campagne du candidat En marche !.



L'ENTREPRISE MACRON
Collectif, sous la direction de Bernard Dolez, Julien Fretel, et Rémi Lefebvre
Presses universitaires de Grenoble, 274 p., 24 euros

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, les auteurs partent à la recherche des électeurs de M. Macron. Pour Pierre Bréchon, professeur émérite à Sciences Po Grenoble, l'électorat Macron est *« un précipité composite à l'avenir incertain »*. Globalement, le candidat Macron est considéré comme étant au centre : les électeurs lui décernent une position de 5,2 sur une échelle de 0 à 10 allant de l'extrême gauche à l'extrême droite. Toutefois, chez les électeurs macronistes, ceux qui viennent de la droite le jugent à 63 % comme étant un homme de droite tandis que ceux qui viennent de la gauche ne sont seulement 8 % à le considérer comme un homme de gauche. *« Conclusion : un certain nombre d'électeurs de gauche ont voté pour Emmanuel Macron, non pas parce qu'il correspondait à leurs idées, mais pour des raisons plutôt conjoncturelles* [Benoît Hamon jugé trop à gauche ou perçu comme n'étant pas en mesure de se qualifier]. *»*

« Droite déboussolée et gauche désunie »
L'électorat Macron 2017 vient à 58 % d'électeurs de François Hollande en 2012, à 7 % d'électeurs de François Bayrou et à 24 % de Nicolas Sarkozy. C'est bien dans l'électorat socialiste que la désaffection a été la plus marquée puisque 45 % des électeurs de Hollande en 2012 ont voté Macron en 2017 et seulement 14 % pour Hamon. Toutefois, aux législatives de juin, 21 % de l'électorat de François Fillon au premier tour de la présidentielle se porteront sur le camp du président.

Les dernières élections européennes ont montré que le centre de gravité de l'électorat Macron s'était déplacé vers la droite. Certes, le renfort venu de la droite a compensé la défection d'une partie de l'électorat de gauche qui s'était porté sur le candidat Macron en 2017, mais cela témoigne aussi de la volatilité de son électorat et, en conséquence, de la difficulté à stabiliser et à élargir un grand pôle central. *« Sa chance est aujourd'hui d'exister dans un paysage politique vitrifié, face à une droite déboussolée et une gauche désunie »*, notent Vincent Martigny et Sylvie Strudel. Mais, ajoutent-ils, la ligne de crête du « et de droite et de gauche » *« semble de plus en plus fragilisée »*.

« La fragilité de la victoire d'Emmanuel Macron doit être constamment rappelée, insiste Patrick Lehingue. *D'une part, il est, au premier tour de la présidentielle, le candidat qui aura suscité le plus de ralliements par défaut et le moins d'adhésions affichées au programme ou aux propositions portées* (...). *En second lieu, l'ample majorité parlementaire acquise grâce à l'abstention et au rétrécissement social du corps électoral aux législatives dissimule difficilement l'étroitesse de la base électorale de La République en marche et de son allié le MoDem. »* Leurs candidats n'ont recueilli les votes que de 15 % des inscrits, soit la proportion la plus faible depuis 1981.

Pour l'ensemble des auteurs, l'avenir du macronisme est loin d'être écrit. Certains n'hésitent pas, même, à l'estimer *« périlleux »*. Selon Bernard Dolez, cet avenir *« est inversement indexé sur le degré de résilience du PS et de LR, ou plus exactement de la gauche non mélenchoniste et de la droite non lepéniste »*. ■

PATRICK ROGER

Sommes-nous moins français parce que nous vivons de l'autre côté du périphérique ?

Se plaignant des conditions « à peine croyables » dans lesquelles se déroule leur préparation au bac, **des lycéennes et lycéens** de Seine-Saint-Denis proclament à la fois leur colère et leur pleine adhésion aux valeurs républicaines

Le contexte

Cette tribune a été écrite par un groupe d'élèves de classes de première du lycée d'enseignement général et technique Jacques-Feyder d'Epinay-sur-Seine (Seine-Saint-Denis). Ce lycée est en cours de reconstruction, ce qui se traduit par un vaste chantier, démarré à l'été 2018 et qui devrait durer encore au moins deux ans, soit le temps de scolarité d'un lycéen entré en seconde en septembre 2018. Le site se présente aujourd'hui comme un ensemble de modules préfabriqués où les cours sont donnés. Le caractère hors norme et l'inconfort de cette situation, difficilement envisageables dans des endroits plus privilégiés, ont conduit ces élèves à un questionnement sur leur rapport à la citoyenneté. La rédaction du texte s'est effectuée dans le cadre d'un atelier d'écriture proposé et coordonné par l'association Solidarité laïque. Les prénoms mentionnés dans le premier paragraphe ont été choisis pour l'occasion par les auteurs, que *Le Monde* a rencontrés.

Aujourd'hui, nous qui venons de passer le bac français, nous élèves de Seine-Saint-Denis, Nedjma, Chaïneze, Karim, Claire, Léa, Alex, Thehasna, Amel, Chantal, Chimamanda, Délia, Nelia, Farah, filles et garçons, hétéros, homos, juifs, musulmans, chrétiens, Blancs, Noirs, métisses, Algériens, Iraniens, Soudanais, Sri-Lankais, Ivoiriens, Tunisiens, Maliens, tous français, nous avons des choses à dire : l'école de la République ne réserve pas les mêmes conditions à la jeunesse de Seine-Saint-Denis, aux filles et fils d'immigrés, aux pauvres qu'aux élèves des centres-villes. Et, pour nous, cela ne peut signifier qu'une seule chose : vous préférez vivre ensemble « entre vous », plutôt que vivre ensemble « avec nous ».

A la rentrée 2018, que nous avons faite trois semaines après le reste de la France en raison de problèmes techniques et administratifs, nous nous frayons un chemin au milieu de ce qui nous est apparu comme un immense chantier au centre duquel étaient alignées et superposées des boîtes, des préfabriqués. Notre lycée ressemble à un camp de regroupement. Un peu plus tard, nous découvrirons la réverbération assourdissante des sons dans ces boîtes que nous apprendrons à nommer salles de classe.

Notre scolarité est donc censée se dérouler dans le brouhaha des travaux, dans le bruit continu des marteaux piqueurs et des perceuses, dans des salles trop petites pour tous nous accueillir, trop froides en hiver et trop chaudes en été, dans un établissement où il n'y a plus ni cour de récréation ni aucun espace abrité où nous retrouver, discuter, travailler, vivre…

C'est pourtant dans ces conditions à peine croyables que nous avons préparé notre bac de français, présenté notre oral de travaux personnels encadrés (TPE) devant un jury qui peinait à nous entendre, et supporté des coupures de courant et d'eau, l'entrée des salles inondée les jours de pluie, des mares à enjamber et, quand on ne trouve pas de planches pour les éviter, des journées entières passées avec les chaussures mouillées. Quant aux toilettes des 800 filles, il n'y en a que deux qui ont de la lumière. C'est mieux que rien : au début de l'année, aucun WC ne fonctionnait ! En cas de nécessité, nous avions été autorisés à rentrer chez nous. Obligés de supporter des conditions indignes, nous étions autorisés à y échapper mais au prix de cours manqués !

Non, ce que nous venons de décrire n'est pas une fiction, nous n'étions pas candidats à un nouveau concept de jeu télévisé mais candidats au bac. Cette scolarité s'est bien déroulée dans un établissement secondaire public, en France, durant l'année scolaire 2018-2019. Le drapeau de la République qui flotte à l'entrée de notre lycée est là pour en témoigner. Comme la devise qui est inscrite à son fronton, comme dans tous les établissements scolaires de France. « Liberté, Egalité, Fraternité ». Ces trois mots vaudraient-ils plus pour certains que pour d'autres ?

Nous l'affirmons, cette rentrée des classes n'est pas anecdotique. C'est la conséquence d'une politique de relégation systématique du territoire où nous vivons, un territoire sous-doté. C'est le résultat d'un système, un système qui nous enferme dans une sous-citoyenneté. Ce qui est admis dans le « 93 » ne l'est pas ailleurs. Ce qui est possible pour nous serait scandaleux pour les enfants des centres-villes et de la capitale. C'est ce qu'a souligné le rapport parlementaire du comité d'évaluation et de contrôle des politiques publiques sur l'évaluation de l'action de l'Etat dans l'exercice de ses missions régaliennes en Seine-Saint-Denis. Déposé à l'Assemblée nationale le 31 mai 2018, ce rapport était dirigé par les députés François Cornut-Gentille (Les Républicains, Haute-Marne) et Rodrigue Kokouendo (La République en marche, Seine-et-Marne). Nous savons aujourd'hui que, pour les personnels par exemple, *« le moins bien doté des établissements scolaires parisiens reste mieux doté que le plus doté des établissements de la Seine-Saint-Denis »*, comme l'a souligné le sociologue Benjamin Moignard, interrogé pour ce rapport.

C'est pourquoi nous sommes tristes mais surtout en colère, même si cela nous fait peur. Alors nous prenons notre courage à deux mains pour l'exprimer. Nous avons peur que notre colère fasse peur, qu'elle nous interdise encore une fois de prendre la parole, qu'elle nous enferme dans cette case « jeunes des banlieues » que la société a créée pour nous. Nous avons peur de la peur que vous nous avez imposée en vous l'imposant d'abord à vous-mêmes. Et si nous sommes capables aujourd'hui de prendre la parole, c'est parce que nous avons décidé de prendre en main notre sort, et nos voix résonneront plus que les bruits des travaux.

> LE « VIVRE-ENSEMBLE » DONT ON NOUS REBAT LES OREILLES NE SERAIT QU'UN SLOGAN VIDE DE SENS ? VOUS NOUS REPROCHEZ DE VIVRE EN COMMUNAUTÉ, MAIS QUI VIT RECLUS ? QUI VIT DANS L'ENTRE-SOI ?

Les cases dans lesquelles vous nous avez enfermés ne sont-elles pas le reflet de vos peurs ? *« Ce que vous dites à propos d'une autre personne, quelle qu'elle soit, vous révèle vous,* […] *Mais si je ne suis pas le nègre, et s'il est vrai que votre invention vous révèle vous, alors, qui est le nègre ? »*, disait l'auteur américain James Baldwin dans le film documentaire *Take This Hammer*, produit en 1963 pour la National Educational Television. Avec Baldwin, nous affirmons que ce que vous décrivez de nous n'a rien à voir avec ce que nous sommes, avec ce dont vous avez peur.

Alors nous nous demandons : sommes-nous moins français que vous parce que nous grandissons avec plusieurs cultures, l'une héritée de nos parents, l'autre française, construite ici et maintenant ? Sommes-nous moins français parce que nous vivons de l'autre côté du périphérique ? Parce que nous sommes plus pauvres ? Ou bien parce que nous ne sommes pas de « vrais » Français ? Mais alors, le « vivre-ensemble » dont on nous rebat les oreilles ne serait qu'un slogan vide de sens ? Vous nous reprochez de vivre en communauté, mais qui vit reclus ? Qui vit dans l'entre-soi ?

Nous sommes à l'opposé de ce que vous décrivez et du fantasme que vous avez de nous, que vous ne voulez ni connaître ni rencontrer. Venez vous promener dans nos banlieues et voir mais surtout apprécier le partage des cultures, des couleurs et des langues. Venez entendre les langues qui se mélangent et la musique que cela fabrique. Oui, nous vivons ensemble avec nos origines différentes, avec nos voisins juifs ou musulmans, athées ou évangéliques, catholiques, bouddhistes, hindous, nous sommes experts en géopolitique, en diplomatie, nous vivons ensemble et ce n'est pas un concept, c'est notre réalité quotidienne ! Alors nous n'avons pas peur de dire notre fierté : le département le plus pauvre du pays est aussi une richesse pour la France !

Bien sûr, nous avons, nous aussi, appris à l'école à être fiers du passé glorieux de la France, celui de nos ancêtres les Gaulois, notamment, ceux dont l'histoire a été enseignée dans toutes les écoles de la III^e République, et parfois même dans tous les villages de France et de certaines grandes villes de son empire. Mais ces ancêtres gaulois ne nous ont-ils pas privés de la richesse de toute notre histoire ? Celle de nos tirailleurs, de nos polaques, de nos ritals, de nos juifs d'Afrique du Nord, de nos pieds-noirs, de nos grands-pères « morts pour la France », de nos parents ? Nier ces histoires, c'est nier l'histoire de France. C'est oublier que chaque Français représente la France, que celle-ci s'est construite sur de multiples identités.

Nous avons deux patries et c'est cool !

Nous sommes tous issus de l'immigration, et nous nous questionnons sur qui nous sommes. Est-ce que nous sommes français ? Ou algériens, iraniens, marocains, sénégalais ? Les deux ? Ou alors rien ? Nous nous sentons français et algériens, français et iraniens, français et marocains, français et sénégalais. Nous sommes français, non pas parce que nous avons les papiers ou que nous parlons français, mais parce que nous adhérons aux valeurs de la République. Nous sommes algériens, ou iraniens, ou marocains, ou sénégalais, c'est notre héritage, nous en sommes fiers. Nous avons deux patries et c'est cool ! A partir de combien de générations nées et qui ont grandi sur le sol français arrêtera-t-on de nous renvoyer à nos « origines » ?

Nos grands-parents et nos parents se sont tus trop longtemps, s'excusant de ce pourquoi ils n'avaient pas à s'excuser, essayant de se faire petits sous prétexte qu'ils ne venaient pas d'ici, de se faire accepter de vous, sans jamais réellement y parvenir. Mais nous, enfants de la République et porteurs de ses valeurs, nous vous le disons : nous avons la volonté de prendre pleinement notre place dans cette France que nous aimons. Nous sommes vos futures élues ou élus, avocates ou avocats, manageurs. Nous sommes fiers des valeurs de notre République et, avec ou sans vous, nous les défendrons. Jusqu'à quand, d'ailleurs, vous obligerez-nous à dire « vous » et « nous » ?

L'égalité ne peut attendre encore une, deux ou trois générations. Nous formons un seul peuple uni par notre devise : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Nous sommes tous concitoyens, nous devons vivre ensemble et accepter l'autre, nous devons nous tendre la main et ne former qu'un, car nous sommes tous français. ■

Des élèves de première
du lycée Jacques-Feyder, d'Epinay-sur-Seine (Seine-Saint-Denis)

QUESTIONS POLITIQUES
ALI BADDOU, CARINE BÉCARD, FRANÇOISE FRESSOZ ET NATHALIE SAINT-CRICQ
EN DIRECT SUR FRANCE INTER ET SUR FRANCEINFO (TV CANAL 27)
DIMANCHE 23 JUIN À 12H
JEAN-LOUIS BOURLANGES
DÉPUTÉ MODEM DES HAUTS-DE-SEINE



INTERVENEZ
RÉAGISSEZ SUR TWITTER #QUESTIONSPOL
Le Monde
franceinfo:
TV canal 27

L'Inde, ce partenaire de la France qui dérive vers l'autoritarisme

ANALYSE

Les diplomates français sont devenus en Inde des maîtres yogis. Des maîtres de la souplesse, parfois même de la contorsion. Depuis l'arrivée au pouvoir du nationaliste hindou Narendra Modi, en 2014, et la montée de l'extrémisme hindou, la France a choisi de défendre ses intérêts, quitte à mettre en sourdine certaines de ses valeurs pour sauver un partenariat précieux. L'Inde est un allié, comme en atteste l'invitation lancée par Emmanuel Macron au premier ministre indien pour assister, fin août, en France, au sommet du G7. Un de ses rares alliés dans une région du monde menacée par l'expansionnisme chinois et qui défend, comme elle, le principe de « la liberté de navigation » ainsi qu'un ordre international régi par des règles communes.

L'Inde est aussi un partenaire important dans la lutte contre le réchauffement climatique, au moins dans ses discours et ses intentions, et, à ce titre, une force d'entraînement pour d'autres pays pauvres ou émergents. Elle est enfin une terre promise en matière de grands contrats. Si on empilait tous les protocoles d'accord ou projets de contrats signés par la France à Delhi en matière d'armement ou de centrales nucléaires, on pourrait grimper jusqu'à la Lune. Plus les grands contrats sont retardés, plus ils s'accumulent, et plus l'Inde est courtisée. Les plus enthousiastes parlent généralement de l'Inde au futur, les plus pessimistes en parlent au présent.

LA COMMUNAUTÉ DE VALEURS QUI CIMENTAIT LES DEUX PAYS S'EST FISSURÉE. AVEC M. MODI, L'INDE EST DEVENUE UNE DÉMOCRATIE ILLIBÉRALE

Derrière le poncif de la *« plus grande démocratie du monde »* répété par chaque chef d'Etat étranger en visite à New Delhi se cache cependant une nouvelle Inde. Le pays n'est plus le même allié qu'en 1997, lorsqu'il a signé avec la France un partenariat stratégique. La communauté de valeurs qui cimentait les deux pays – un certain attachement au pluralisme, à la liberté d'expression et au sécularisme, quoique radicalement différent de notre laïcité – s'est fissurée. Avec l'arrivée de M. Modi au pouvoir, cette nouvelle Inde est passée dans le camp des démocraties illibérales.

L'ambiguïté de Modi

Une nouvelle réalité qu'il n'est pas si facile à observer derrière les faux-semblants du nouveau régime en place. Car, contrairement à M. Orban ou à M. Poutine, M. Modi porte les habits d'un démocrate qui ne parle que de paix et d'harmonie dans le monde. Un peu comme si un fabricant de pesticides défendait l'agriculture biologique. L'ambiguïté est le trait de personnalité qui le caractérise le mieux. Le dirigeant indien n'ordonne pas le lynchage des musulmans, il laisse aux nervis extrémistes le soin de s'en occuper avec, dans certains cas, la complicité de la police.

Il prône la diversité tout en laissant son fidèle bras droit, Amit Shah, suggérer que les musulmans sont *« des termites »*. Il prône la non-violence tout en ayant investi aux dernières élections générales, en mai, Pragya Singh Thakur, une candidate soupçonnée par la justice d'avoir participé à des attentats contre une mosquée en 2008, qui a fait six morts et une centaine de blessés. La terroriste hindoue présumée est entrée au Parlement avant même d'être jugée.

La France a-t-elle pris acte de ce changement ? On en doute parfois. Quelques heures après la victoire de M. Modi aux élections de mai, la France s'est précipitée pour saluer la victoire de *« l'un des plus grands leaders du monde démocratique »*. Aucun autre pays n'avait osé un tel compliment. Les élections indiennes sont un grand exercice démocratique, mais elles ne résument pas à elles seules la démocratie. Depuis que M. Modi a été élu, la liberté de la presse est en recul, les minorités sont marginalisées, les ONG attaquées, et de nombreuses institutions indépendantes comme la banque centrale ont été affaiblies.

Et sans doute faut-il se rappeler que, jusqu'en 2014, année de son élection, M. Modi était interdit d'entrée sur le territoire américain, et les diplomates français avaient comme consigne de ne pas le rencontrer. Sans doute avaient-ils quelques raisons de penser qu'il avait une responsabilité dans les émeutes de 2002 entre hindous et musulmans, qui ont fait près de 2 000 morts au Gujarat, lorsqu'il en était le dirigeant. L'Inde est un partenaire de la France, mais M. Modi n'est pas pour autant *« l'un des plus grands leaders du monde démocratique »*, contrairement à ce que Paris voudrait. L'Inde s'éloigne même des valeurs portées par la France.

La France a réaligné ses chakras pour consolider son partenariat avec l'Inde, et elle se retrouve désormais dans une position qui ressemble fort à celle qui, dans le yoga, est appelée « salut au soleil » : fermer les yeux tout en tenant ses mains jointes proches de la poitrine en signe de gratitude. Lorsque la journaliste Gauri Lankesh, voix critique des extrémistes hindous, a été assassinée, fin 2017, la France a choisi de se taire. Lorsque M. Macron s'est rendu en Inde, en 2018, il s'est déplacé à Varanasi, ville sacrée de l'hindouisme, dans l'Uttar Pradesh, où il a été accueilli par le ministre en chef de la région, Yogi Adityanath, un extrémiste hindou qui a menacé de jeter les musulmans à la mer.

Cette realpolitik de la France a-t-elle porté ses fruits ? Le tableau est contrasté. M. Modi a annulé l'appel d'offres portant sur l'acquisition de 126 avions de combat Rafale assemblés en Inde, en acquérant à la place 36 avions de combat tout droit sortis des usines françaises. En imposant à Dassault son ami Anil Ambani comme partenaire indien dans ce nouveau contrat, M. Modi a entraîné la France dans un scandale qui a terni son image. Quant à la vente de réacteurs EPR, dont le premier accord-cadre a été signé en 2009, les négociations durent toujours. Mais l'Inde étant le marché du futur depuis bien longtemps déjà, la France a appris à être patiente. ■

JULIEN BOUISSOU
(NEW DELHI, CORRESPONDANCE)

VIE DES IDÉES

Pierre Mendès France, la gouvernance de la raison et de la pédagogie

Il y a soixante-cinq ans, le 18 juin 1954, à 2 heures du matin, le gouvernement de Pierre Mendès France est investi par l'Assemblée nationale. Il sera renversé le 6 février 1955. En seulement sept mois et dix-sept jours, « PMF » imprime durablement sa marque sur le pays. Dans une IVe République qui fait tant valser les ministres qu'on ne retiendra d'elle que son instabilité, il donne à l'action et à la parole politique, qu'il relie indissolublement en disant ce qu'il fait et en faisant ce qu'il dit, un sens, une valeur et une rigueur rares.

De cette brève parenthèse au pouvoir, le bilan est impressionnant. La paix en Indochine, gagnée alors que le pays est encore traumatisé par la chute de Dien Bien Phu, est sans doute son principal fait d'armes, appuyé sur une méthode sans pareille. A la tribune du Palais-Bourbon, le 17 juin, Mendès s'était donné – ainsi qu'aux négociateurs, adversaires et interlocuteurs de la France – un mois pour conclure. Mission accomplie : les accords d'armistice sont signés à Genève dans la nuit du 20 au 21 juillet, et approuvés à l'Assemblée nationale à une large majorité.

« IL NE DEMANDAIT PAS AUX CITOYENS DE LUI FAIRE CONFIANCE, IL FAISAIT CONFIANCE À L'INTELLIGENCE DES CITOYENS »
GILLES FINCHELSTEIN
directeur de la Fondation Jean-Jaurès

Soixante-cinq ans après son investiture, la mémoire de l'ancien président du Conseil, député de l'Eure et maire de Louviers, mort le 18 octobre 1982, a été évoquée – et honorée – lors d'un colloque organisé à l'Assemblée nationale par la Fondation Jean-Jaurès et l'Institut Pierre-Mendès-France. Son président, André Azoulay, a salué une *« capacité de parler vrai, sans que ce soit une posture, une tactique. Autant de caractéristiques qui ont très largement disparu dans la communauté politique »*, a-t-il souligné. Pierre Mendès France *« ne demandait pas aux citoyens de lui faire confiance, il faisait confiance à l'intelligence des citoyens »*, a relevé le directeur général de la Fondation Jean-Jaurès, Gilles Finchelstein.

Un dialogue singulier avec les Français

Cette *« cause »*, cette *« conviction »*, selon les mots d'André Azoulay, Pierre Mendès France les traduisait dans un dialogue singulier avec les Français où il *« avait recours à la raison, aux arguments et à la pédagogie »*, comme l'a rappelé Gilles Finchelstein. Ce furent ses fameuses allocutions et causeries radiophoniques, *« leçons de morale civique et de rationalité économique »*, selon la formule de son biographe Jean Lacouture. *« Ce qui frappe, c'est sa simplicité »*, a souligné Christian Delporte, professeur à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, historien spécialiste des médias, de l'image et de la communication politique. « PMF » inaugure l'exercice, à la manière du président américain Roosevelt, à la Libération, alors qu'il est ministre de l'économie du gouvernement provisoire dirigé par le général de Gaulle. Il le reprend, de manière hebdomadaire, dès le lendemain de son investiture, au soir du 18 juin 1954. *« Il faut nous délivrer de nos timidités »*, s'écrie-t-il alors, en désignant l'impuissance du régime à régler notamment la question indochinoise. En clôture du colloque, l'historien Jean-Pierre Rioux a cité cette phrase de l'ancien président du Conseil, prononcée au micro de Jacques Chancel en 1973, dans l'émission de France Inter « Radioscopie » : *« En regardant le chemin parcouru, il me semble que ce pour quoi je me suis battu était la vérité. »* ■

JEAN-BAPTISTE DE MONTVALON

Fête d'été | PAR SELÇUK



À L'OMBRE DE LA « NRF »

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
n° 636,
Gallimard,
160 pages, 15 euros

LA REVUE DES REVUES

A l'occasion des 100 ans du prix Goncourt décerné à Marcel Proust pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, la *Nouvelle Revue française* propose un magnifique texte de Jean-Yves Tadié. Ce professeur émérite à la Sorbonne, qui a consacré une grande partie de sa vie à l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*, se souvient de sa rencontre avec l'écrivain. *« Plutôt que de dire ce que je pense de Proust, je souhaite raconter comment son œuvre est entrée dans ma vie. (…) Ma mère avait plusieurs fois essayé de me convaincre de lire Proust. J'avais ouvert* Du côté de chez Swann, *et l'avais refermé. »* Ce n'est que quelques années plus tard que la rencontre s'accomplit, à la lecture d'une page du *Temps retrouvé* faite, en classe, par son professeur de philosophie. *« Cette lecture à voix haute fut comme une illumination : j'éprouvai une très vive émotion. On peut ressentir des coups de foudre artistiques. Ma vie en serait changée. »*

La revue littéraire fondée en 1908 consacre par ailleurs le dossier principal de son numéro 636 aux rapports qu'entretiennent la science et le roman. Dans sa chronique, l'auteure Jakuta Alikavazovic raconte ses premières réticences à faire figurer des téléphones dans ses ouvrages – alors qu'elle n'hésite désormais plus à y insérer des drones. *« Comme tous les organismes vivants, l'imaginaire aussi s'adapte, y compris aux temporalités nouvelles, propres au siècle »*, écrit-elle.

La littérature à l'honneur

Elle s'interroge cependant sur *« l'obsolescence préméditée »* des objets qu'elle intègre dans ses livres. *« Dans un texte, l'effet de réel d'aujourd'hui – la dernière innovation, le dernier cri – est la vieillerie de demain ; au point que, plus les cycles de renouvellement sont rapides, plus l'illisibilité fleurit. (…) La littérature elle-même est-elle à mon insu, à l'instar de mes chères cabines téléphoniques, en voie d'extinction ? C'est possible. Pourtant, je me refuse à le croire. Les récits, les mythes, les contes – voilà des organismes qui, je crois, sauront résister au désastre qui emporte tout. (…) Pas besoin de coltan ni de cobalt, pas besoin de batterie pour faire tourner une bonne histoire. Quand les drones ne voleront plus, nous resteront, pour nous élever, les mythes. »*

Dans la rubrique « La littérature aujourd'hui », la *Nouvelle Revue française* met à l'honneur plusieurs nouvelles, toutes captivantes. Parmi elles, *Roma Termini*, de Gabriella Zalapi, dans laquelle la narratrice raconte ses retrouvailles avec son frère, à Naples, autour d'*« un piatto di minestrone »*. A noter aussi, la surprenante nouvelle de Clémentine Beauvais, intitulée *Spoiler*, qui prend pour décor l'émission « Qui veut gagner des millions ? ». Un couple s'y déchire : Xavier est furieux et révulsé face à sa femme, Bérénice, qui refuse de donner une bonne réponse au présentateur pour ne pas dévoiler le cœur de l'intrigue du roman *Les Frères Karamazov*, de Fiodor Dostoïevski, et ce devant les yeux éberlués et bientôt complices du public. ■

CLARA CINI



CULTURE | CHRONIQUE

PAR MICHEL GUERRIN

Le renoncement du « New York Times »

C'est un dessin de presse qui provoque un cataclysme mondialisé. Le 25 avril, le *New York Times* publie dans son édition internationale l'image d'un homme aveugle que son chien mène par le bout de la laisse. L'homme est Donald Trump, il porte des lunettes noires et une kippa. Le chien a la tête du premier ministre israélien Benyamin Nétanyahou, avec une étoile de David sur le collier. Dessin antisémite ! ont dénoncé Trump et son entourage, des voix en Israël, des lecteurs, les réseaux sociaux. Le *New York Times* envoie alors un bouquet d'excuses, y compris à Israël, promet une formation en interne sur les *« préjugés inconscients »*, va revoir son protocole de publication.

Mais le 10 juin, le journal va plus loin : toute caricature politique sera bientôt supprimée de son édition internationale, éjectant au passage deux dessinateurs maison. Comme il n'en publie quasiment pas dans son édition nationale, les goûtant peu, autant dire qu'un genre journalistique prestigieux est banni du quotidien le plus prestigieux au monde.

L'auteur du dessin est Antonio Moreira Antunes, 66 ans, qui travaille à *Expresso*, réputé journal portugais – le *New York Times* l'a acheté à une banque d'illustrations. C'est un auteur chevronné, maintes fois primé mais qui aime provoquer ; en 1992, il a affublé le pape Jean-Paul II d'un préservatif sur le nez.

Allez voir le dessin sur Internet, faites votre opinion. Selon nous, il n'est pas bon. La kippa et l'étoile de David sont de trop, animaliser une personnalité est problématique. Mais tout cela n'en fait pas un dessin antisémite. C'est aussi l'avis de Plantu, du *Monde*, qui défend un dessin qu'il n'aurait pas fait, et celui du Suisse Patrick Chappatte, qui publie dans de nombreux journaux, dont le *New York Times*, et pour qui *« un dessin peut être féroce s'il vise juste, ce qui n'est pas le cas ici »*.

Un dessin problématique, c'est courant. L'attitude du *New York Times*, en revanche, est inédite. Ce journal s'interdit tout débat sur le sujet alors que ses lecteurs et d'autres journaux, y compris en Israël, sont très partagés. En fait, celui qui a donné le ton dans le quotidien new-yorkais est son chroniqueur de droite Bret Stephens. Dans un texte très dur du 28 avril, il dit que ce dessin est antisémite, mais aussi qu'il s'inscrit dans la continuité de la « couverture » de Nétanyahou et de Trump par son journal – des diables – et qu'il est symptomatique d'une époque où *« l'antisionisme est pratiquement impossible à distinguer de l'antisémitisme »*. Il tacle encore son employeur qui, d'un côté, publie ce dessin et, de l'autre, s'indigne à la moindre *« microagression »* raciste dont sont victimes des communautés (Noirs, femmes, etc.).

Bret Stephens ne dit pas en revanche qu'en supprimant toute caricature politique le *New York Times* préfère effacer un problème plutôt que de l'affronter. C'est plus simple, au moins il ne se trompera plus sur les dessins. Ce point indigne la communauté des dessinateurs. Un des plus sévères est le Britannique Martin Rowson, qui, dans le *Guardian* du 12 juin, dénonce une *« combinaison de lâcheté, d'excès et d'hypocrisie »*.

EN SUPPRIMANT TOUTE CARICATURE POLITIQUE DE SON ÉDITION INTERNATIONALE, LE JOURNAL S'INTERDIT TOUT DÉBAT

Il arrive à tout journal de se tromper sur des éditoriaux, et il en publie encore. Même chose pour les illustrations. *Le Monde* a publié le 12 avril un dessin de Serguei à propos du 25e anniversaire du génocide des Tutsi au Rwanda. On voit deux hommes décapités se battre à coups de machette, leurs têtes gisant au sol, l'une disant à l'autre : *« Et si l'on se réconciliait ? »* Bourreaux et victimes mis sur un pied d'égalité. Indignation générale, et excuses du journal. Mais Serguei est toujours dans les pages. Plantu, quant à lui, est présent à la « une ».

Et puis le *Times*, qui devrait montrer l'exemple, envoie un mauvais signal au moment où le métier prend des coups. Selon le *Washington Post* du 11 juin, en trente ans, le nombre de caricaturistes politiques dans les journaux nord-américains est tombé de centaines à des dizaines. Deux lauréats du prix Pulitzer ont récemment été licenciés. Même châtiment pour un dessinateur qui a osé un dessin anti-Trump dans un journal de Pittsburgh. Martin Rowson toujours : *« La plus grande menace pour les caricaturistes est toujours venue des journaux qui les emploient. Car nous sommes sacrifiables. »*

Pressions communautaires

Ce dessin du *New York Times* creuse aussi la fracture culturelle entre Amérique et Europe. Un dessin politique force le trait, manie l'ironie, doit déranger pour être bon, mais jusqu'à quel point ? Très loin, en Europe, notamment en France. Beaucoup moins en Amérique. Cabu avait publié en « une » de *Charlie Hebdo* un dessin qui montre Mahomet disant : *« C'est dur d'être aimé par des cons. »* Impensable aux Etats-Unis. Impensable que *Charlie* existe dans ce pays. En 2015, le *New York Times* avait refusé de publier la « une » de *Charlie* après l'attentat sanglant du 7 janvier. Elle n'était pourtant pas méchante : Mahomet tenant la pancarte *« Je suis Charlie »*, surmonté du titre *« Tout est pardonné »*. Le journal n'a pas voulu offenser les lecteurs, notamment musulmans. Mais il en a offensé d'autres.

C'EST UN MAUVAIS SIGNAL, AU MOMENT OÙ LE MÉTIER PREND DES COUPS

Pour Plantu et Chappatte, deux piliers de l'association Cartooning for Peace, leur métier est de plus en plus miné. Dans les dictatures et régimes autoritaires, la liste s'allonge des dessinateurs virés, emprisonnés, en exil… Mais dans les pays démocratiques, l'adhésion à l'ironie corrosive faiblit aussi, à cause des pressions communautaires et du politiquement correct portés par les réseaux sociaux. Ainsi, dans le cadre d'une enquête sociologique, 80 % des 7 000 lycéens interrogés, pour beaucoup issus de quartiers populaires, estiment qu'on ne peut pas se moquer des religions (*La Tentation radicale*, PUF, 2018). Aussi la caricature s'adoucit-elle pour ne déranger personne. En tout cas, elle est un tel baromètre de la liberté d'opinion qu'il faudra la surveiller comme le lait sur le feu. ■

Tirage du *Monde* daté vendredi 21 juin : 188 912 exemplaires

NUCLÉAIRE : LE PRIX DE LA CONFIANCE

ÉDITORIAL

La décision de l'Autorité de sûreté nucléaire (ASN) de demander à EDF des travaux complémentaires – la réparation de huit soudures défectueuses – sur le chantier de l'EPR de Flamanville (Manche) est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle pour la filière nucléaire française. Incontestablement, elle met en difficulté EDF, obère la capacité à développer de nouveaux réacteurs en France et rend improbable l'exportation de l'EPR à brève échéance.

Mais elle revêt également une dimension positive : elle témoigne de la haute qualité du travail réalisé par l'ASN pour garantir la sûreté des installations nucléaires en même temps que de son indépendance.

La France a souvent tendance à douter de la réalité de ses contre-pouvoirs, volontiers considérés comme faibles, coûteux et sans réelle efficacité. L'ASN a longtemps été la cible de cette critique. On lui a reproché d'être trop proche de l'industrie nucléaire, dans une consanguinité que les associations écologistes ont dénoncée à de nombreuses reprises par le passé. En acceptant de prendre, en novembre 2018, le poste de président de l'ASN dans un tel contexte, Bernard Doroszczuk savait qu'il aurait à faire des arbitrages compliqués et qu'il serait soumis à une pression maximale.

Il fait ici la démonstration de sa rigueur : sa décision de demander de nouveaux travaux à Flamanville ne convient ni à EDF, ni aux différentes entreprises de la filière nucléaire, ni même au gouvernement. Elle a des conséquences potentiellement désastreuses pour un secteur qui se trouve déjà fragilisé.

Mais elle illustre le caractère souverain d'une autorité essentielle pour le fonctionnement démocratique. Dans d'autres pays, comme aux Etats-Unis, d'anciens régulateurs du nucléaire ont mis en lumière leur difficulté à conserver leurs distances avec cette industrie et à prendre des décisions qui assurent le respect des règles de sûreté. Au Japon, l'absence de transparence et d'indépendance de l'autorité de sûreté, pendant la catastrophe de Fukushima de mars 2011, a contribué à aggraver la situation.

L'ASN est certainement l'une des autorités les plus sévères au monde. Son fonctionnement fait du reste référence parmi ses homologues étrangers. Pour prendre sa décision sur l'EPR de Flamanville, elle a réuni des dizaines d'experts français et internationaux, a consulté les spécialistes de la filière aussi bien que les opposants au nucléaire. Elle ne s'est pas contentée d'une position de compromis avec l'industrie, dont le risque aurait été de susciter dans l'opinion publique des craintes renouvelées vis-à-vis du nucléaire civil. D'une certaine façon, elle a au contraire montré que la « maison nucléaire » était bien gardée.

En annonçant sa décision, le gendarme du nucléaire a souligné qu'à ses yeux ni la conception de l'EPR ni ses *« avancées indiscutables »* en matière de sûreté, par rapport aux réacteurs des précédentes générations, n'étaient en cause. Il a plutôt appelé les industriels à *« se mobiliser »* pour retrouver une expertise et des compétences émoussées par l'absence de grand chantier nucléaire depuis vingt ans.

Cette ferme manifestation d'indépendance entraînera-t-elle des retards et des surcoûts supplémentaires pour l'EPR de Flamanville ? Assurément. Est-ce une catastrophe pour EDF ? A court terme, il est difficile de ne pas s'en alarmer. Mais la confiance est essentielle – et elle se paie parfois à un prix élevé. ■

Le Monde présente
"Vous pensez bien, Jack, fit observer Dick Sand, que dame baleine ne perd pas son temps à éplucher un à un ces crustacés, comme vous épluchez des crevettes ! "
Collection Hetzel
Jules Verne
Un capitaine de quinze ans
Redécouvrez l'œuvre d'un visionnaire de génie
L'intégrale des "Voyages extraordinaires" dans une magnifique édition illustrée, inspirée de la collection originale Hetzel et accompagnée de livrets inédits sur l'univers de Jules Verne.
LE VOLUME 15 + LE LIVRET
9,99 €
SEULEMENT
Une collection Le Monde
Présentée par Jean Verne, arrière-petit-fils de Jules Verne
www.JulesVerneLeMonde.fr
ACTUELLEMENT EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
france inter

Les 100 romans du Monde

LOUIS ARAGON **NIKOS KAZANTZAKI** MALCOLM LOWRY **PHILIPPE HÉRIAT** JULIEN GREEN **J. D. SALINGER** JULIEN GRACQ **MARGUERITE YOURCENAR** PAUL VIALAR **FRANÇOIS MAURIAC** ARTHUR KOESTLER **BÉATRIX BECK** GRAHAM GREENE **FRANÇOISE SAGAN** BORIS PASTERNAK MICHEL BUTOR **ITALO CALVINO** MARCEL PAGNOL **ANDRÉ SCHWARZ-BART** ROMAIN GARY **KOBO ABE** DORIS LESSING **ISMAIL KADARÉ** THOMAS PYNCHON **WILLIAM BURROUGHS** JEAN-PAUL SARTRE **KATEB YACINE** GABRIEL GARCIA MARQUEZ **MIKHAÏL BOULGAKOV** ALBERT COHEN **HENRY DE MONTHERLANT** JAMES AGEE **ELSA MORANTE** FRITZ ZORN **GEORGES PEREC** ALEXANDRE SOLJÉNITSYNE **SVETLANA ALEXIEVITCH** VARLAM CHALAMOV **VASSILI GROSSMAN** ÉDOUARD GLISSANT **SALMAN RUSHDIE** YASUNARI KAWABATA **UMBERTO ECO** PAUL NIZON **HERVÉ GUIBERT** **IRIS MURDOCH** PHILIPPE SOLLERS **MILAN KUNDERA** PIERRE MICHON **DANIEL PENNAC** PIERRE PACHET **YU HUA** ROBERTO BOLAÑO **TONI MORRISON** FERNANDO PESSOA **ÉRIC CHEVILLARD** JEAN ROUAUD **ELFRIEDE JELINEK** PATRICK CHAMOISEAU **JEAN ÉCHENOZ** BAI XIANYONG **MARIE NDIAYE** JEAN ROLIN **BERNHARD SCHLINK** PHILIP ROTH **ARUNDHATI ROY** PATRICK MODIANO **LAURA KASISCHKE** W. G. SEBALD **CHRISTINE ANGOT** AMOS OZ **JOYCE CAROL OATES** DAVID GROSSMAN **AHMADOU KOUROUMA** EMMANUEL CARRÈRE **ZADIE SMITH** ANTONIO MUÑOZ MOLINA **CAMILLE LAURENS** J. M. COETZEE **CATHERINE MILLET** JASPER FFORDE **DONNA TARTT** JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT **ANNIE ERNAUX** NORMAN RUSH **JONATHAN LITTELL** DANIEL MENDELSOHN **YASMINA REZA** JÉRÔME FERRARI **VIRGINIE DESPENTES** IVAN REPILA **CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE** MICHEL HOUELLEBECQ **PHILIPPE LANÇON** J. M. G. LE CLÉZIO **TRUMAN CAPOTE** JUAN JOSÉ SAER **MARGUERITE DURAS** CLAUDE SIMON **KAZUO ISHIGURO**

Cahier du « Monde » N° 23155 daté **Samedi 22 juin 2019** - Ne peut être vendu séparément



« LE LIVRE DE L'INTRANQUILLITÉ », DE FERNANDO PESSOA, VU PAR CHEMA MADOZ
Chema Madoz a commencé la photographie dans les années 1980, à sa sortie de l'Académie des beaux-arts de Madrid. Il réalise des natures mortes en proposant, à partir d'objets banals, une mise en abyme surréaliste, loufoque et poétique. Chaque mise en scène est un conte de la vie des choses ordinaires qui deviennent extraordinaires. Chema Madoz raconte l'absurdité, les rêves, le temps qui passe et les sentiments. Il est représenté à Paris par la galerie Esther Woerdehoff.

VIVE LE ROMAN !

LE LIVRE, cet objet qui peut s'afficher dans une bibliothèque, se froisser dans un sac à main, s'annoter, rester des mois sur une table de chevet, se relire encore et encore, se partager, s'offrir. Le livre, ce luxe suprême, bulle de rêve, d'imagination, de voyage, instant de larmes, de rires, de questionnements, d'émotions, d'apprentissages, de découvertes.

Nous voulons saluer la littérature, la grande littérature, celle qui reste, malgré les années et les décennies, celle qui s'embellit et grandit avec les années et les décennies. Des livres passés immédiatement à la postérité, d'autres qui sont restés confidentiels, certains qui ont attendu longtemps avant d'être traduits en français, des livres que vous aurez envie de partager avec vos enfants, vos parents, vos proches, des livres que vous aurez peut-être envie de relire.

Dans une société où les algorithmes voudraient faire leur loi, nous faisons le choix de la subjectivité. Celle de nos journalistes depuis soixante-quinze ans dont le métier est de lire, lire, lire, des milliers de livres pour partager leurs découvertes, chaque semaine, dans « Le Monde des livres ». C'est à un voyage dans la littérature que nous vous convions à travers une sélection joyeuse des 100 romans qui ont le plus enthousiasmé les critiques littéraires du *Monde* depuis sa création, en 1944.

Comme pour un tour du monde, il existe mille et un chemins possibles, autant d'étapes, de frontières. Notre liste a évidemment fait l'objet de discussions serrées, animées, douloureuses aussi, et il a fallu choisir, élaguer, couper, trancher parmi des auteurs et des livres, au risque de l'injustice parfois. Notre liste, qui comprend à chaque fois un extrait de la critique d'origine, sera débattue et critiquée, et l'honnêteté nous oblige à dire que nous nous en réjouissons. Parce que nous attendons vos retours, vos regards, vos propositions, vos propres listes. Parce que les journalistes peuvent et doivent être critiqués. Parce que, comme les éditeurs, comme les libraires, comme les lecteurs, nous défendons le bonheur du débat et du partage.

Tiphaine Samoyault, dans l'entretien qu'elle nous a accordé, le résume en une phrase : *« Cette liste a aussi la beauté des listes, celle des cohabitations improbables, des bons et des mauvais voisinages, et puis surtout des manques, un manque pour chacun ou chacune qui lit la liste. C'est d'abord ce que l'on aime dans les listes, repérer ce qui manque, "pour moi". »* ■

LUC BRONNER
(DIRECTEUR DE LA RÉDACTION)

retrouvez l'intégralité des critiques sur lemonde.fr

COUPS DE FOUDRE, INVENTAIRE

Pour dresser cette liste, nous avons passé soixante-quinze ans d'archives au crible de l'enthousiasme

Le démon de toute liste s'appelle arbitraire. Plutôt que de l'exorciser, mieux vaut le reconnaître d'emblée : chères lectrices, chers lecteurs, la liste que vous allez découvrir ne prétend pas dresser un palmarès objectif, ni un panorama représentatif de la littérature depuis 1944, date à laquelle *Le Monde* est né. Plus modestement, elle reflète quelques moments d'une histoire subjective, puisque notre journal célèbre les livres depuis l'origine. Cette histoire, c'est l'aventure du *Monde* et de ses plumes à travers la littérature de ces sept dernières décennies. Aventure forcément subjective, emportée par une foule de sentiments humains, curiosité, admiration, ferveur, bien sûr, mais aussi agacement, ennui ou flemme…

Le 9 novembre 1968, Pierre-Henri Simon, alors feuilletoniste du « Monde des livres », bat sa coulpe auprès du lectorat. Pour expliquer comment il a pu totalement passer à côté du roman d'Albert Cohen *Belle du Seigneur*, qui connaît un immense succès, il invoque *« un motif peu honorable de paresse »* et ajoute : *« Mais nous avons des circonstances atténuantes. Quand, parmi les six ou huit paquets quotidiens dont nous comble la générosité des éditeurs, nous en ouvrons un qui contient, épais de cinq centimètres en grand format, un volume de 850 pages de marges discrètes, de paragraphes proustiens et de fins caractères, on a plutôt envie, surtout durant les semaines de vacances, de chipoter deux heures une nouvelle de Françoise Sagan ou le dernier fascicule du* Journal *de Jouhandeau. En quoi, bien sûr, on a tort, car il ne faut jamais oublier que les grands romans ont le droit d'être gros… »*

Vagabondages émus

La réalité matérielle des livres qui affluent chaque matin, imposant leur poids de désir et de culpabilité, tout part de là. *« Il m'arrive en ce moment dix livres par jour »,* confiait en 1946 le premier feuilletoniste du *Monde*, Emile Henriot. *« Sur la centaine de livres reçus chaque semaine, comment choisir ? »,* demandait près de quatre décennies plus tard, en 1982, Bertrand Poirot-Delpech, qui tint le feuilleton à partir de 1972. Laissons passer encore quatre décennies ou presque pour en venir à aujourd'hui, et nous constatons que les critiques du *Monde* ne reçoivent plus dix mais cinquante, parfois cent livres par jour… Cent ! La présente liste n'en compte pas plus pour une période de soixante-quinze ans. Vertige de la sélection nécessairement partielle, fatalement partiale, et dont l'imperfection même fait à la fois la fragilité manifeste et la puissance d'élucidation. *« Piloter à vue entre la crainte de négliger un génie et la tentation d'en voir partout, si vous croyez que c'est facile ! »,* ironisait Bertrand Poirot-Delpech, et nous avons nous-mêmes ressenti ce dilemme en établissant la liste.

Alors, comment avons-nous fait ? Eh bien, avec l'aide précieuse de nos documentalistes, l'équipe du « Monde des livres » s'est plongée dans les archives. Traversant les années, nous avons opéré comme les critiques du *Monde* depuis toujours, mais cette fois en appliquant leur méthode à leurs propres articles. De même qu'ils et elles ne pouvaient pas tout chroniquer, nous avons procédé par sondages fureteurs, par vagabondages émus. Convaincus qu'il y a des événements d'écriture comme il y a des événements sociaux ou politiques, nous avons guetté les signes d'une déclaration enflammée. Soudain, notre œil était attiré par ces mots d'Emile Henriot : *« Je répète que j'admire Mauriac, il fait merveilleusement ce qu'il veut »,* et nous retenions *Le Sagouin* (1951). Plus tard, nous relevions ces lignes sous la plume de Jacqueline Piatier, fondatrice du « Monde des livres » en 1967 : *« Je pense que* La Vie mode d'emploi *est un livre extraordinaire, d'une importance capitale non seulement dans la création de l'auteur, mais dans notre littérature »,* et nous inscrivions le nom de Perec pour l'année 1978. Bref, nous nous sommes contentés de passer les archives du *Monde* au crible de l'enthousiasme. Plutôt que de classer par écoles, nous avons inventorié des coups de foudre.

« Le critique du journal, le critique du jour, écrit pour être lu, il n'écrit guère pour être relu », notait Albert Thibaudet (1874-1936) dans une série de conférences parues sous le titre *Physiologie de la critique* (Les Belles Lettres, 2013). Et pourtant se replonger dans ces chroniques est une expérience exaltante, beaucoup moins théorique que physiologique, justement. D'emblée, il y va d'un corps-à-corps avec les textes. Tout commence et finit par les affects : odeur du papier, plaisir des mots, caresse de la phrase, autant de sensations transmises par les critiques à des lecteurs qu'il s'agit moins de convaincre que de troubler. Car la bonne critique n'est pas celle qui ne se trompe jamais. Et chacun sera libre, ici, non seulement de repérer les mille et un livres qui manquent à cette liste des « 100 », mais aussi, plus généralement, de railler un journal qui ne rendit pas compte des romans de Beckett, ni de certains chefs-d'œuvre comme le *Moderato cantabile* de Marguerite Duras (1958). Or, non, décidément, la bonne critique n'est pas celle qui a toujours raison, c'est celle qui transmet l'amour des textes en les inscrivant à même la vie : lisez ce roman, vous y déchiffrerez l'énigme de votre existence, vous y intégrerez vos joies, vos chagrins ; prenez ce récit, voyez la manière dont il fait effraction dans la langue pour la chambouler de l'intérieur ; suivez cet auteur dans sa phrase, vous y reviendrez souvent, comme on rentre chez soi.

Une subjectivité assumée

Tracer de tels mots, ce n'est pas se poser en juge tout-puissant, en lecteur omniscient. C'est, au contraire, affirmer que la seule objectivité valable est une subjectivité assumée. Du reste, il est frappant de voir combien l'ancien *Monde*, qu'on imagine plutôt austère et rétif aux égotismes, n'a pas peur de dire « je ». *« Soi-même, critique, on ne peut ignorer qu'on est tout entier dans ses phrases (…) ; les "on" sont des substituts torves du "je" »,* tranchait Poirot-Delpech en 1982. Parler en son nom propre sans masquer ses failles, voilà la garantie d'un pluralisme critique indissociable du pluralisme en général.

On le vérifiera en parcourant cette anthologie littéraire du *Monde* : le pluralisme y a toujours été vivace. Bien sûr, le journal appartient à son temps, et il a fallu des années pour que le regard de nos critiques fasse davantage de place aux femmes, pour qu'il s'élargisse aux littératures du monde entier ou encore, entre autres, à l'univers de l'image, comme en témoigne ce supplément, illustré tout spécialement par des artistes, photographes, dessinateurs ou plasticiens. Cela étant, ce qui frappe, à la lecture, c'est à quel point *Le Monde* n'est jamais d'un bloc, jamais là où on l'attend. Emile Henriot peut avoir des goûts très classiques et en même temps contribuer à définir le Nouveau Roman. Jacqueline Piatier, elle, célèbre cette école tout en saluant Montherlant. A chaque fois que les signatures du *Monde* proclament leur soutien à tel mouvement, telle figure, en réalité elles font place à bien d'autres. Il est émouvant de voir avec quelle liberté ces critiques savent mêler, dans un seul et même article, éloges vibrants et réserves sévères : *« Amateurs de gaufrettes et de petits-fours, les estomacs légers ne s'accommoderont pas encore de ce robuste et massif kougelhopf »,* ironise en 1957 Emile Henriot à propos de Michel Butor, avant de concéder que *La Modification* place l'écrivain *« du côté des maîtres ».*

Avec cette manière d'hésiter, de se raviser parfois, qu'on est loin des recommandations par algorithmes et du grégarisme marchand ! Et ce qui émerge finalement, à l'horizon de cette liste, c'est bel et bien la communauté qui relie *Le Monde* et son lectorat, de génération en génération. Communauté où l'on ne sépare pas les livres et la vie, où l'on fait coïncider le partage et l'exigence : *« Il n'y a pas à se préoccuper du goût public quand on a précisément pour mission de lui signaler ce qui est bon et beau, fort et vrai »,* osait Emile Henriot en 1946. Il y a dans ces mots une franchise hardie, une générosité solide, très opposées aux grimaces des démagogues qui croient savoir ce qui plaît aux « vraies gens », mais prennent en réalité les lecteurs pour des ignares, et le texte pour un idiot. Ce n'est pas notre façon de voir. ■

JEAN BIRNBAUM

Le Monde
Siège social : 80, bd Auguste-Blanqui - 75707 PARIS CEDEX 13
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00 - Fax : +33 (0)1-57-28-21-21 - Télex : 206 806 F
Edité par la Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication : **Louis Dreyfus**
Directeur du « Monde » : **Jérôme Fenoglio**

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.

Commission paritaire des journaux et publications n° 0722 C 81975.
ISSN : 0395-2037



Pré-presse *Le Monde*
Impression *L'Imprimerie* - 79, rue de Roissy - 93290 Tremblay-en-France
Printed in France



Origine du papier : France. **Taux de fibres recyclées :** 100 %. Ce journal est imprimé sur un papier UPM issu de forêts gérées durablement, porteur de l'Ecolabel européen sous le N°FI/37/001. **Eutrophisation :** PTot = 0.009 kg/tonne de papier.



La bibliothèque idéale

Aragon, Camus, Céline, Cohen, Colette, Faulkner, Gary, Giono, Hemingway, Kundera, Montherlant, Nabokov, Pasternak, Perec, Roth, Sartre, Tournier, Yourcenar…

—

609 titres disponibles

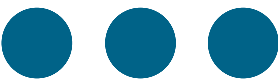


BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

la-pleiade.fr

ANNÉES 1940





« ALEXIS ZORBA », DE NIKOS KAZANTZAKI, VU PAR ALINE BUREAU
L'illustratrice Aline Bureau travaille pour la presse (*Le Monde*, « Le Monde des livres », *Télérama*, *La Vie*, *L'Obs*) et surtout pour l'édition jeunesse. Elle qui compare souvent ses illustrations à des rêveries ou à des poèmes peints multiplie les techniques : feutres, crayons, encre, stylo bille, gravure ou gouache.

LOUONS MAINTENANT LES GRANDS HOMMES
JAMES AGEE
•••1941

« En Alabama, accompagné du photographe Walker Evans (ses photos sont reproduites dans le livre), James Agee séjourna six semaines, à se partager entre trois familles de métayers : les Ricketts, les Gudger, les Woods. *(...)* Le génie de James Agee est à chaque page presque et d'abord dans un style fait de phrases interminables, bourrées d'incidentes qui vivent chacune pour soi, bien lancées par les participes présents et les points-virgules, et on pense à ces fleuves qui se partagent en plusieurs bras, si imposant le bras, qu'on le prend pour le corps même de la rivière, et tout à coup, alors qu'on en avait perdu le souvenir, nous voici, au terme d'une navigation essoufflante, revenus au sujet même, que les digressions ont comblé d'images lyriques et oniriques. » **YVES BERGER** *(7 avril 1972)*

PLON, 1972.
RÉÉD. « TERRE HUMAINE », 1991, 480 P., 24,90 €.

AURÉLIEN
LOUIS ARAGON
•••1944

« Les romans d'amour dans la vie ne s'achèvent pas avec une telle symétrie. On cesse de se voir, voilà tout, et les années passent. Ce n'est que dans les livres qu'on se retrouve pour mourir exceptionnellement. Il me faudrait un autre feuilleton pour dire le talent d'Aragon, le détail savoureux du livre, son brio, sa vérité noire et son éblouissante poésie. Aragon a le trait, le tour, la cadence, un mouvement du diable avec cela ; du feu, de l'esprit et du style, cette vertu suprême de l'écrivain-né. » **ÉMILE HENRIOT** *(3 janvier 1945)*

GALLIMARD, 1944.
RÉÉD. « LA PLÉIADE », « ŒUVRES ROMANESQUES COMPLÈTES », TOME III, 2003, 1 740 P., 76,50 € ; LE LIVRE DE POCHE, 1986, 635 P., 12,10 €.

ALEXIS ZORBA
NIKOS KAZANTZAKI
•••1946

« Dès les premières pages de ce fascinant roman qu'est *Alexis Zorba,* on se sent envahi par l'odeur des plantes sauvages des collines crétoises, qui évoque toute une nature punique et qui procure le plus complet dépaysement. *(...)* S'il n'est pas sans affinités avec les héros des romans picaresques espagnols, ou même avec le Panurge de notre bon Rabelais, le portrait que Kazantzaki fait de son héros a un tel relief, un tel éclat, qu'Alexis Zorba est digne de prendre fièrement sa place dans la galerie d'honneur des "types littéraires". » **MARCEL BRION** *(25 décembre 1954)*

PLON, 1954.
RÉÉD. ACTES SUD, « BABEL », 2017, 464 P., 9,70 €.

AU-DESSOUS DU VOLCAN
MALCOLM LOWRY
•••1947

« C'est le propre des chefs-d'œuvre littéraires que de rester non pas inconnus, mais souvent hors de portée, de heurter la logique et les habitudes, de ne progresser que lentement dans la familiarité des lecteurs. *Au-dessous du volcan* connaît donc le sort du *Procès,* de Kafka, ou de l'*Ulysse* de Joyce. *(...)* Il n'est pas vrai – on doit ici contredire l'auteur – qu'*Au-dessous du volcan* soit un *"roman d'ivrogne".* Certes, l'alcoolisme y est saisi dans sa force maudite, mais il n'est pas dans ce livre un vice, ou une simple tare physiologique ; il est plutôt une *"maladie (...) de l'âme".* Et il y a bien autre chose que l'imprégnation par la tequila ou le mezcal, dans ce monument dont on n'a pas fini de faire le tour, qui paraîtra peut-être écrasant aux pusillanimes, mais où chacun, pourtant, déchiffrera, s'il le veut, son destin. » **MAURICE CHAVARDÈS** *(12 janvier 1961)*

LE CLUB FRANÇAIS DU LIVRE, 1949.
RÉÉD. GALLIMARD, « FOLIO », 2011, 636 P., 10,20 €.

LE ZÉRO ET L'INFINI
ARTHUR KOESTLER
•••1940

« Ce livre remarquable et d'un pathétique éprouvant, qui par la puissance du conteur et son agilité à se mouvoir dans les méandres d'une âme révolutionnaire russe, rappelle *Crime et châtiment*, de Dostoïevski, et l'admirable *Sous les yeux de l'Occident*, de Conrad, apporte sinon une explication décisive, du moins un éclairage plausible sur ces mystérieux procès de Moscou, où l'on put s'étonner de voir les inculpés reconnaître publiquement leurs torts à l'égard du parti et trouver juste et mérité leur châtiment. »

ÉMILE HENRIOT *(3 mars 1946)*

CALMANN-LÉVY, 1945.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 1974, 320 P., 6,90 €.

FAMILLE BOUSSARDEL
PHILIPPE HÉRIAT
•••1944

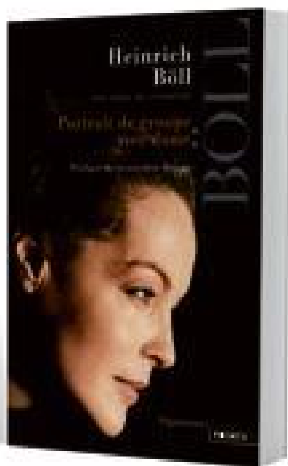
« Je ne rapporterai pas le détail de ce livre, si bien mené par M. Hériat au cours de ses 450 pages, où il nous fait assister aux passions et aux entreprises de quelque vingt à trente héros familiers, sans compter les comparses et les figurants. L'aïeul, le père, les enfants, les brus, les petits-enfants, tous étonnamment divers et particulièrement typés, qui constituent au long du siècle la gens Boussardel, vivent sous nos yeux, animés du même génie héréditaire, occupés de leur seule fortune, indifférents à tout le reste ; et c'est, il me semble, par là que le romancier psychologue, sans jamais intervenir et proposer une appréciation ou un blâme, s'affirme le juge sévère des personnages inventés, et, par tant de traits nets, montrés vrais mais peu sympathiques : de prodigieux égoïstes, persuadés que servir d'abord et exclusivement la famille suffit pour faire œuvre de bon citoyen. » **ÉMILE HENRIOT** *(26 mars 1947)*

GALLIMARD, 1944.

Signatures, CLASSIQUES DE TOUJOURS ET DE DEMAIN

Portrait de groupe avec dame

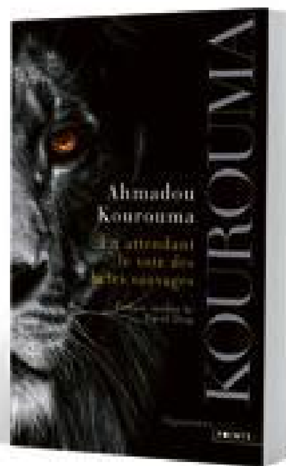
Heinrich Böll



Préface de Geneviève Brisac
« Heinrich Böll était célèbre pour son style limpide, pour son intelligence multiforme, pour sa curiosité inépuisable. Sa parole portait loin, il était une conscience morale dans le genre d'Albert Camus. »

En attendant le vote des bêtes sauvages

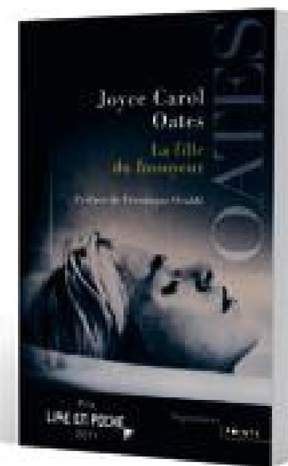
Ahmadou Kourama



Préface de David Diop
« Les puissants n'ont aucune chance de dissimuler sous le tapis de l'Histoire les piètres justifications de leurs exactions dès lors que la plume d'Ahmadou Kourouma se mêle de les exhumer. »

La fille du fossoyeur

Joyce Carol Oates



Préface de Véronique Ovaldé
« Il y a des textes comme des comètes, des textes qui laissent longtemps le souvenir de leur fulgurance, des textes dont on n'aurait pas voulu se passer. »

Herland

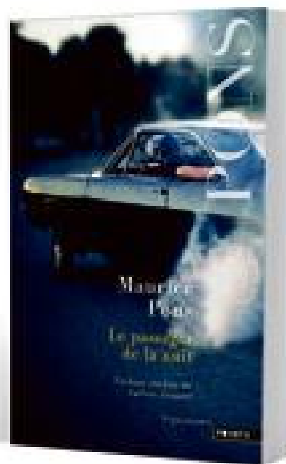
Charlotte Perkins Gilman



Préface d'Olivier Postel-Vinay
« C'est une utopie à la Swift, une projection dans un monde imaginaire qui permet de dénoncer les anomalies d'un monde réel. »

Le passager de la nuit

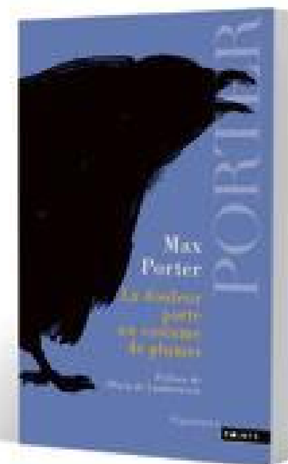
Maurice Pons



Préface de Valérie Zenatti
« J'étais prête à rouler, à me laisser embarquer dans un livre où je découvrais qu'une voiture pouvait être un personnage de roman. Une fois la traversée achevée, on se sent reconnaissant de nous avoir accepté sur le siège de sa décapotable dont il est si fier. »

La douleur porte un costume de plumes

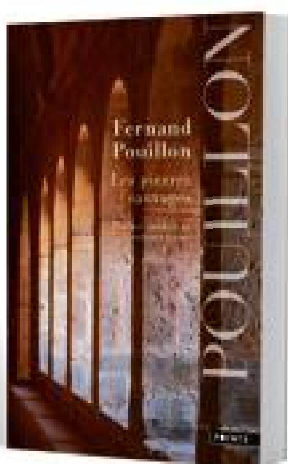
Max Porter



Préface d'Olivia de Lamberterie
« Les mots de Max Porter sont des petits cailloux qui me font retrouver le chemin de moi-même. La littérature frappe de nouveau à ma porte, comme le corbeau à celle de cet appartement londonien. »

Les pierres sauvages

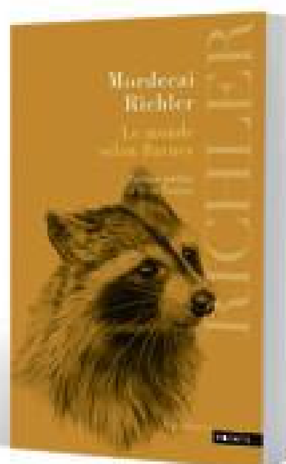
Fernand Pouillon



Préface de Laurence Cossé
« Des visions successives, inspirées des lieux, lui donnent à voir les bâtiments à venir. Il dessine, arpente en pensée les projections, scrute les volumes imaginaires : il a le don de « *vivre dans les plans* ». »

Le Monde selon Barney

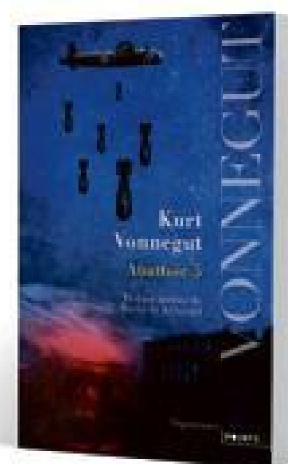
Mordecai Richler



Préface d'Alice Zeniter
« *Le Monde selon Barney* permet d'aborder l'histoire d'une vie par des versions qui sont fausses, chacune à leur manière. »

Abattoir 5

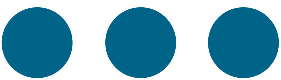
Kurt Vonnegut



Préface de Maylis de Kerangal
« Si *Abattoir 5* est un texte hors normes, c'est d'abord parce que Kurt Vonnegut y crée un nouveau rapport au temps, à la mémoire, au souvenir. »

Signatures
POINTS

ANNÉES 1950



MOÏRA
JULIEN GREEN
•••1950

« Après tant de romans improvisés où l'on a trop souvent l'impression du travail bâclé et du premier jet envoyé à l'imprimerie, comme si c'était aujourd'hui l'ébauche et le brouillon qui importaient plus que l'œuvre achevée, c'est une joie de se trouver enfin devant la maîtrise d'un écrivain de grande classe comme M. Julien Green, que sa remarquable *Moïra* vient de placer au premier rang. *(...)*
Dans une petite ville universitaire d'Amérique, le jeune Joseph Day est venu prendre pension pour faire au collège ses humanités. C'est un garçon de la campagne, fils de paysans, ignorant du monde, ne sachant que la Bible, nourri et bardé de ses interdits, obsédé par l'importance capitale du péché et par la nécessité du salut *(...)* ; au physique fort comme un Turc, avec des mains énormes d'étrangleur, une âme naïve et violente, et des cheveux couleur de flamme. Il a suffi à M. Julien Green des vingt lignes de sa première page pour camper de biais l'étrange et inquiétant personnage *(...)*. Le péché pour lui sera Moïra, une fille crapuleuse dont il occupe la chambre et le lit dans la pension où il habite. » **ÉMILE HENRIOT** *(12 juillet 1950)*

PLON, 1950.
RÉÉD. FAYARD, 1997, 274 P., 23,40 €.

LA HAUTE MORT
PAUL VIALAR
•••1951

« Par hasard fait prisonnier par un groupe de SS qui fuyaient Paris, Larnaud, qui se croyait libre, vainqueur, est envoyé par un dernier convoi dans un camp de concentration pour y subir l'épreuve suprême à laquelle Paul Vialar l'avait réservé. Dans ce camp tout entier voué à la mort lente, Larnaud est pris sous sa protection par un médecin qui l'engage dans son service, où les conditions d'existence moins pénibles pourront lui permettre de survivre à cet enfer. Mais cette faveur est offerte en échange d'une adhésion totale au parti *(...)*. Larnaud, d'abord à bout de souffle, a accepté. Mais, s'avisant bientôt que l'obéissance exigée dans cette organisation communautaire ne l'a momentanément préservé qu'au prix de sa liberté renoncée, il refuse et *(...)* il retourne au camp où il sait qu'il doit immanquablement succomber. Il a choisi. Le dernier feuillet de son journal atteste cette vue héroïque... J'admire encore plus M. Paul Vialar d'avoir si exactement réussi ce grand ouvrage si vivant. » **ÉMILE HENRIOT** *(11 avril 1951)*

« LA MORT EST UN COMMENCEMENT », TOME 8.
DOMAT, 1951.

L'ATTRAPE-CŒURS
J. D. SALINGER
•••1951

« *The Catcher in the Rye,* traduit en français sous le titre fâcheux de *L'Attrape-Cœurs, [c'est]* l'histoire de ces trois jours que Holden Caulfield, renvoyé de son école, passe à New York avant de rentrer chez ses parents. C'est l'histoire du refus de la solitude, d'une solitude qui n'est pas due seulement à l'anonymat des vastes agglomérations urbaines. Mais, ici, Salinger s'efface pour laisser parler, avec son vocabulaire de potache, le gamin douloureux et débrouillard qui ne trouve de confiance que chez sa petite sœur, alors que les adultes lui paraissent stupides ou le trompent dans sa naïveté. Tour à tour sarcastique, mordant, moqueur, pitoyable, le ton de Holden est toujours émouvant, pathétique. Seuls les adultes savent revêtir la carapace de bienséance ou d'assurance derrière laquelle ils se dissimulent hypocritement comme si disparaissaient du même coup les problèmes qu'ils refusent de voir. L'enfant, lui, est désarmé, mais du moins il ne triche pas. Et parce qu'il ne triche pas, le jeu de sa vie vaut d'être joué. Le reste n'est que pourriture.
Voilà ce que dit Salinger. La sobriété de son style lui permet de sous-entendre ce qui perdrait du poids en étant écrit noir sur blanc. C'est pourquoi on a scrupule à parler de ses livres, à les analyser. Il pourchasse un rêve perdu, et le rêve s'effondrerait s'il était formulé avec précision. Pour l'originalité de son talent, Salinger doit être lu et relu. A travers lui, une Amérique gigantesque cherche dans l'univers de l'adolescence des valeurs piétinées par un corps grandi trop vite. Et d'autres avec lui poursuivent la même quête. » **CLAUDE JULIEN** *(13 janvier 1962)*

ROBERT LAFFONT, 1953.
RÉÉD. 2003, 240 P., 20,50 € ;
« PAVILLONS POCHE », 2016, 256 P., 6 €.

LE SAGOUIN
FRANÇOIS MAURIAC
•••1951

« Le Sagouin, c'est un pauvre enfant d'une dizaine d'années : un petit dégénéré de bonne famille, affreux, cagneux, morveux, bavant, la lèvre pendante, terrifié entre un père avachi et une mère furieuse, toujours grondante, la gifle prompte et l'injure sans cesse à la bouche. Elle a voulu être baronne, elle l'est ; voilà le résultat : ce raté. C'est elle qui, parlant de son fils, l'appelle le Sagouin, et dans son abominable rancune passe sur ce malheureux "avorton" (encore une de ses gentillesses) la haine qu'elle a de son triste mari, l'affreux géniteur de cette larve. Ce père et cette mère, et ce fils, est-ce tout comme monstres dans ce court volume ? Non. Il en va des personnages de Mauriac comme des pins des Landes. Quand un brûle, tous les autres se mettent à flamber. » **ÉMILE HENRIOT** *(18 juillet 1951)*

ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE, 1951.
RÉÉD. POCKET, 1989, 139 P., 4,40 €.

LÉON MORIN, PRÊTRE
BÉATRIX BECK
•••1952

« Je ne crois pas à ce Léon Morin. Ce n'est pas lui le sujet du livre, bien que son nom soit sur la couverture. Il n'y a pas d'autre sujet dans ce roman que M^me^ Béatrix Beck elle-même, ou sa Barny Aronovitch, en face d'un missionnaire véhément, dont elle subit, en femme, la force de mâle. Un passionné, lui aussi, qui aime la casse et la bagarre, comme il dit ; qui assure une de ses ouailles vichyssoises qu'il éprouvera du plaisir à l'accompagner au poteau, après la Libération. Il trouve aussi nécessaires l'un que l'autre le peloton qui exécute et le prêtre qui absout. Dans un autre temps, ce sectaire de Dieu, qui n'aime pas les bondieuseries, aurait tranquillement conduit les hérétiques au bûcher, et c'est ce qu'il aurait d'un cœur sincère appelé sa charité. Mais il se met en colère contre Barny quand elle avoue détester les gens. Et, quand une autre malheureuse lui demande ce qu'il y a de vrai dans la religion, il se contente de lui répondre : *"On le saura quand on sera mort."* » **ÉMILE HENRIOT** *(7 mai 1952)*

GALLIMARD, 1952.
RÉÉD. « FOLIO », 1972, 215 P., 6,80 €.

LE RIVAGE DES SYRTES
JULIEN GRACQ
•••1951

« J'aime beaucoup ce roman de M. Julien Gracq. M. Julien Gracq est poète, et comme tel incapable d'accepter la vie telle qu'elle est. Je crois que s'il racontait (mais il ne pourrait s'y résoudre) un sujet aussi ordinaire que ceux des petites nouvelles de Maupassant, il le transporterait dans un château de nuées, dans les enchantements d'Argant. » **ROBERT COIPLET** *(24 novembre 1951)*

ÉDITIONS JOSÉ CORTI, 1951.
RÉÉD. 1989, 328 P., 21 €.

LA FIN D'UNE LIAISON
GRAHAM GREENE
•••1951

« *The End of the Affair,* dont le titre français, plus vulgaire, *La Fin d'une liaison,* situe tout de suite le sujet sur son plan – du moins sur son plan initial puisque celui sur lequel débouche finalement le roman est tout simplement ce que la théologie appelle le plan divin. » **ANDRÉ FONTAINE** *(13 février 1952)*

ROBERT LAFFONT, 1952.
RÉÉD. « PAVILLONS POCHE », 2016, 384 P., 10 €.

MÉMOIRES D'HADRIEN
MARGUERITE YOURCENAR
•••1951

« Le beau livre de M^me^ Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien,* appartient à la catégorie des autobiographies supposées. C'est une vie imaginaire, racontée à la première personne. L'empereur Hadrien, le successeur à Rome de Trajan et le prédécesseur de Marc-Aurèle, qu'il désigna (une bonne note pour lui), avait commencé d'écrire ses Mémoires, au dire de son biographe Spartien ; et le livre aurait été intéressant, Hadrien étant demeuré, malgré les contestations, une des grandes figures de l'empire et du siècle d'or des Antonins en particulier. Très digne de la pourpre romaine, à voir comme elle fait écrire et penser le monarque, M^me^ Yourcenar était donc fondée à suppléer aux réels Mémoires manquants par une reconstitution psychologique minutieuse, d'ailleurs servie par un savoir considérable et scrupuleux. J'admire beaucoup M^me^ Marguerite Yourcenar d'avoir si bien réussi dans son entreprise. »

ÉMILE HENRIOT *(9 janvier 1952)*

PLON, 1951.
RÉÉD. GALLIMARD, 1977, 360 P., 24,50 € ; « FOLIO », 1977, 384 P., 8,40 €.



« LE RIVAGE DES SYRTES », DE JULIEN GRACQ, VU PAR CHRISTIAN LACROIX
Né en 1951 à Arles, Christian Lacroix se rêve d'abord conservateur de musée, après ses études d'histoire de l'art. Une rencontre décisive le conduit chez Jean Patou, où il fait ses premières armes dans la mode. Il ouvre sa maison de couture en 1987. Le « couturier de la couleur » s'inspire de sa Provence natale pour des créations remarquables. Il diversifie ses activités en collaborant avec l'opéra, le théâtre et la SNCF, pour finalement quitter sa maison, en 2009, et poursuivre son activité dans le design. Passionné de littérature, il a illustré de nombreuses couvertures de livres.

LE DERNIER DES JUSTES
ANDRÉ SCHWARZ-BART
••• 1959

« Si l'on n'était pas pressé par l'actualité, et débordé par l'avalanche saisonnière des romans, il faudrait pouvoir s'arrêter, jeter de temps à autre un regard en arrière, et faire le compte des bons livres qui caractérisent une époque et ont du premier coup fait apparaître un écrivain. Je ne pense pas me tromper en signalant à cet égard l'émouvant début de M. André Schwarz-Bart, dont le premier écrit, *Le Dernier des Justes,* étonnant tous ceux qui l'ont lu, vient se classer au premier rang dans la course aux prix qui vient de s'ouvrir. Couronné ou non, le livre restera comme un documentaire puissant et vendeur sur une des ignominies les plus flagrantes de notre temps, et aussi comme un témoignage digne de foi sur la vocation permanente d'une race au martyre. L'épisode central du roman porte sur les épreuves d'une famille juive et l'héroïque essai de résistance de l'un des siens au cours des persécutions racistes pendant le règne des nazis en Allemagne, sous Hitler.
Satire, épopée, reportage et martyrologe, roman de mœurs et de caractères, et tableau d'époque, *Le Dernier des Justes* fait résonner toutes les cordes, et, pour le définir, en ses moyens divers, j'aimerais pouvoir dire que M. André Schwarz-Bart est tout simplement un grand écrivain ; ce n'est malheureusement pas le cas, et la chose n'a pas d'importance. Soucieux de seule vérité, il n'est pas un écrivain d'art ; son style sans délicatesse relève du langage parlé le plus populiste, et, s'il a un moment passé par la Sorbonne avant de redevenir un ouvrier, ce fils ou petit-fils d'étrangers persécutés et émigrés reste foncièrement l'autodidacte qu'il n'a cessé d'être à travers ses avatars et ses expériences. Mais tant pis pour l'art et le goût, quand un souffle puissant anime comme ici un grand livre, lui donne un accent d'épopée, et que l'émotion l'emporte. » **ÉMILE HENRIOT** *(4 novembre 1959)*

SEUIL, 1959.
RÉÉD. « POINTS », 1996, 448 P., 8 €.

BONJOUR TRISTESSE
FRANÇOISE SAGAN ••• 1954

« Un petit chef-d'œuvre de cynisme et de cruauté. »

ÉMILE HENRIOT *(26 mai 1954)*

JULLIARD, 1954. RÉÉD. 2014, 192 P., 14 € ; POCKET, 2009, 160 P., 4,95 €.

LA MODIFICATION
MICHEL BUTOR
••• 1957

« Sa *Modification,* à lire, à faire lire et à discuter, à relire si on en a le temps pour en apprécier les richesses profondes, est un des livres les plus attachants et les plus importants de l'année, l'un des importants de ces années-ci. J'aurai des réserves à faire sur la nourriture compacte que cette sorte de roman nous apporte. Amateurs de gaufrettes et de petits-fours, les estomacs légers ne s'accommoderont pas encore de ce robuste et massif kougelhopf. *(...)*
J'ai dit qu'il contenait quelque chose d'irritant, dans son caractère en quelque sorte mécanique, dans ses répétitions, sa minutie, ses retours d'images identiques, ses formules ; dans ses alinéas commandés par de simples virgules, un bon truc pour mettre ses incidentes à la ligne ; dans la place excessive donnée à la méticuleuse description des choses médiocres, qui n'éclairent rien, qui n'ajoutent rien. Ces pesants défauts sont d'autant plus sensibles et plus regrettables que dans l'analyse des sentiments et des passages d'états d'âme Michel Butor se révèle ici un romancier de premier ordre et un psychologue hors de pair. » **ÉMILE HENRIOT** *(13 novembre 1957)*

LES ÉDITIONS DE MINUIT, 1957.
RÉÉD. « DOUBLE », 1980, 313 P., 8,50 €.

LA GLOIRE DE MON PÈRE
MARCEL PAGNOL
••• 1957

« Pagnol a cet humour, doublé et feutré de tendresse, avec un grand soin de ne pas l'étaler. En outre, il est sain. Tous les pères ne sont pas des monstres, tous les fils n'ont pas envie de faire l'amour avec leur mère. » **ÉMILE HENRIOT** *(5 février 1958)*

ÉDITIONS L'ASTORELLI, 1957.
RÉÉD. ÉDITIONS DE FALLOIS, 2004, 240 P., 6,50 €.

LE DOCTEUR JIVAGO
BORIS PASTERNAK
••• 1957

« Cela semble une gageure que, dans l'URSS de Khrouchtchev, puisse avoir été pensé et écrit un livre qui procède directement des grands romanciers russes du XIXe siècle. » **MAURICE VAUSSARD** *(26 décembre 1957)*

GALLIMARD, 1958.
RÉÉD. « FOLIO », 1972, 703 P., 10,20 €.

LE CHEVALIER INEXISTANT
ITALO CALVINO
••• 1959

« L'Italie nous envoie ces jours-ci un jeune et séduisant conteur dans la tradition voltairienne. Car c'est bien à un conte de Voltaire que fait d'abord penser *Le Chevalier inexistant*, d'Italo Calvino. Une histoire ironique et bouffonne, prestement enlevée, riche en péripéties multiples, et servant de support à l'auteur pour les condamnations ou les réflexions que la société contemporaine lui inspire. Le thème : une armure de chevalier sans chevalier et qui se comporte comme un chevalier du Moyen Age. Ce paladin *"qui n'y est pas"* parle, marche, se bat comme un parfait soldat. Mais si l'on soulève la visière de son heaume, on ne trouve que le vide. » **JACQUELINE PIATIER** *(7 avril 1962)*

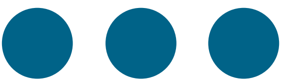
SEUIL, 1962.
RÉÉD. GALLIMARD, 2018, 192 P., 16 € ; « FOLIO », 2019, 224 P., 7,40 €.

LE FESTIN NU
WILLIAM BURROUGHS
••• 1959

« Cette descente aux *"fosses à égout de l'univers"* qu'est *Le Festin nu* est en même temps une ascension vers les cimes de la poésie authentique. Le martyre d'un être écartelé entre la drogue, la pédérastie et l'impuissance porte en lui sa propre rédemption. » **PIOTR RAWICZ** *(5 septembre 1964)*

GALLIMARD, 1964.
RÉÉD. « FOLIO », 2015, 336 P., 8,40 €.

ANNÉES 1960



LE CARNET D'OR
DORIS LESSING •••1962

« Lessing, c'est la force tout court. (...) [Elle] est de la race des bâtisseuses, avec, en elle, la plénitude un peu douloureuse de qui a vu le fond des êtres. »

FRANÇOISE WAGENER *(30 juillet 1976)*
ALBIN MICHEL, 1976.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 1980, 960 P., 24,30 €.

LA PROMESSE DE L'AUBE
ROMAIN GARY
•••1960

« Un livre de premier ordre, auquel aucun lecteur ne pourra rester insensible ; irritant parfois ou gênant, caricatural, excessif, à la fin profondément émouvant, atteignant même à la grandeur et ne cessant pas d'attacher par la présence de l'auteur, bien qu'il se défende d'avoir écrit là une autobiographie, et assure que le souci de l'art, sous sa plume, s'est à chaque instant glissé entre l'événement et son expression littéraire, au point que toute vérité se réduise à une vérité artistique.
S'il en est ainsi, Romain Gary, tant pis pour vous, qui ne seriez plus qu'un orfèvre ; tant pis aussi pour votre livre, où votre art d'arrangeur nuirait à votre sincérité. Mais je ne crois pas bonne votre explication. » ÉMILE HENRIOT *(11 mai 1960)*
GALLIMARD, 1960.
RÉÉD. « FOLIO », 1980, 464 P., 8,40 €.

LA FEMME DES SABLES
KOBO ABE
•••1962

« Au fond de ce trou, sans interruption envahi par le sable et qu'il faut vider sans cesse, sous peine d'être enseveli, on retrouve une des plus antiques inquiétudes de l'âme humaine, le mythe de Sisyphe. Cette chute dans le sable qui menace l'inoffensif et inattentif chasseur d'insectes est la contrepartie du supplice que lui-même inflige aux innocentes bestioles qu'il capture. *(...)*
L'attitude de la femme, bête de proie nichée dans sa frappe à frappe les hommes, mais elle-même captive innocente et punie pour l'éternité, condamnée à être simultanément la victime et le bourreau, constitue la plus forte et la plus curieuse originalité de ce roman. Le début du couple, le plaisir érotique partagé mais toujours marqué de ce signe de la cruauté, de la souffrance, qu'ont si délibérément souligné les auteurs d'estampes du XIXe siècle, surtout dans leurs gravures obscènes, agressivement féroces, et les cinéastes modernes, Kurosawa, Mizoguchi, et qui se déploie dans ce livre avec une crudité allégrement meurtrière, ce corps-à-corps tantôt voluptueux, tantôt animé de la volonté de blesser et de tuer, donnent à *La Femme des sables* une sombre et terrible grandeur. MARCEL BRION *(20 décembre 1967)*
STOCK, 1967.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 1992, 320 P., 7,10 €.

LE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE MORTE
ISMAIL KADARÉ
•••1963

« Un quart de siècle après la seconde guerre mondiale, un général italien, accompagné d'un prêtre et d'un expert, parcourt l'Albanie, de longs mois durant, à la recherche des restes de ses compatriotes tombés lors des combats de jadis. Certains corps se trouvent dans des cimetières, et il est relativement aisé de les exhumer ; d'autres ont trouvé une sépulture plus hâtive et nécessitent le zèle de plusieurs terrassiers recrutés sur place. Ce qui frappe tout de suite, c'est la fine ironie de l'auteur : son général italien n'est pas une caricature. Il a ses vertus, dont la principale est sans doute de ne croire qu'à moitié en sa mission ; et quelques défauts, notamment celui d'une assez surprenante indifférence pour toute chose. L'attitude d'Ismail Kadaré ne manque pas de subtilité non plus à l'endroit de ses compatriotes, qu'il juge avec détachement et presque avec sévérité, ci et là. Toujours est-il que les recherches se poursuivent avec leur ronron d'humour noir teinté de rose, leur ennui, et une sorte de grotesque que le bon goût du romancier transforme aisément en allégorie sans méchanceté. *(...)* Une comédie de tibias glissés dans des sacs de Nylon et de clavicules méticuleusement répertoriées. » ALAIN BOSQUET *(4 avril 1970)*
ALBIN MICHEL, 1970.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 1988, 285 P., 7,30 €.

LE PROCÈS-VERBAL
J. M. G. LE CLÉZIO
•••1963

« Ce jeune écrivain possède une perception du monde, à la fois rigoureuse et décalée, née d'un authentique malaise – peur de vivre propre à l'adolescence ou durable névrose ? –, et qu'il nous impose. Ce n'est pas un romancier que ce livre révèle, c'est un poète à ranger du côté des voyants. » JACQUELINE PIATIER *(28 septembre 1963)*
GALLIMARD, 1963.
RÉÉD. 1989, 192 P., 19,20 € ;
« FOLIO », 1973, 320 P., 8,40 €.

DE SANG-FROID
TRUMAN CAPOTE
•••1966

« Pas de vulgarité. C'est à peine si l'on parle de sang. Mais on pénètre dans l'univers secret des assassins longuement questionnés par l'auteur. Des six personnages, c'est Perry qui intéresse le plus Capote. Perry, hypersensible, musicien, peintre, narcisse, efféminé, attiré par l'apparente virilité de Dick. Perry ressemble étrangement au jeune névrosé des *Domaines hantés* – à une différence près, importante il est vrai, c'est que Randolph n'était qu'un enfant dont le champ d'action se limitait au rêve ; Perry a 30 ans et il peut matérialiser son rêve. La folie est devenue meurtrière. » PIERRE DOMMERGUES *(24 septembre 1966)*
GALLIMARD, 1966.
RÉÉD. « FOLIO », 1972, 512 P., 9,50 €.

TRISTESSE ET BEAUTÉ
YASUNARI KAWABATA
•••1965

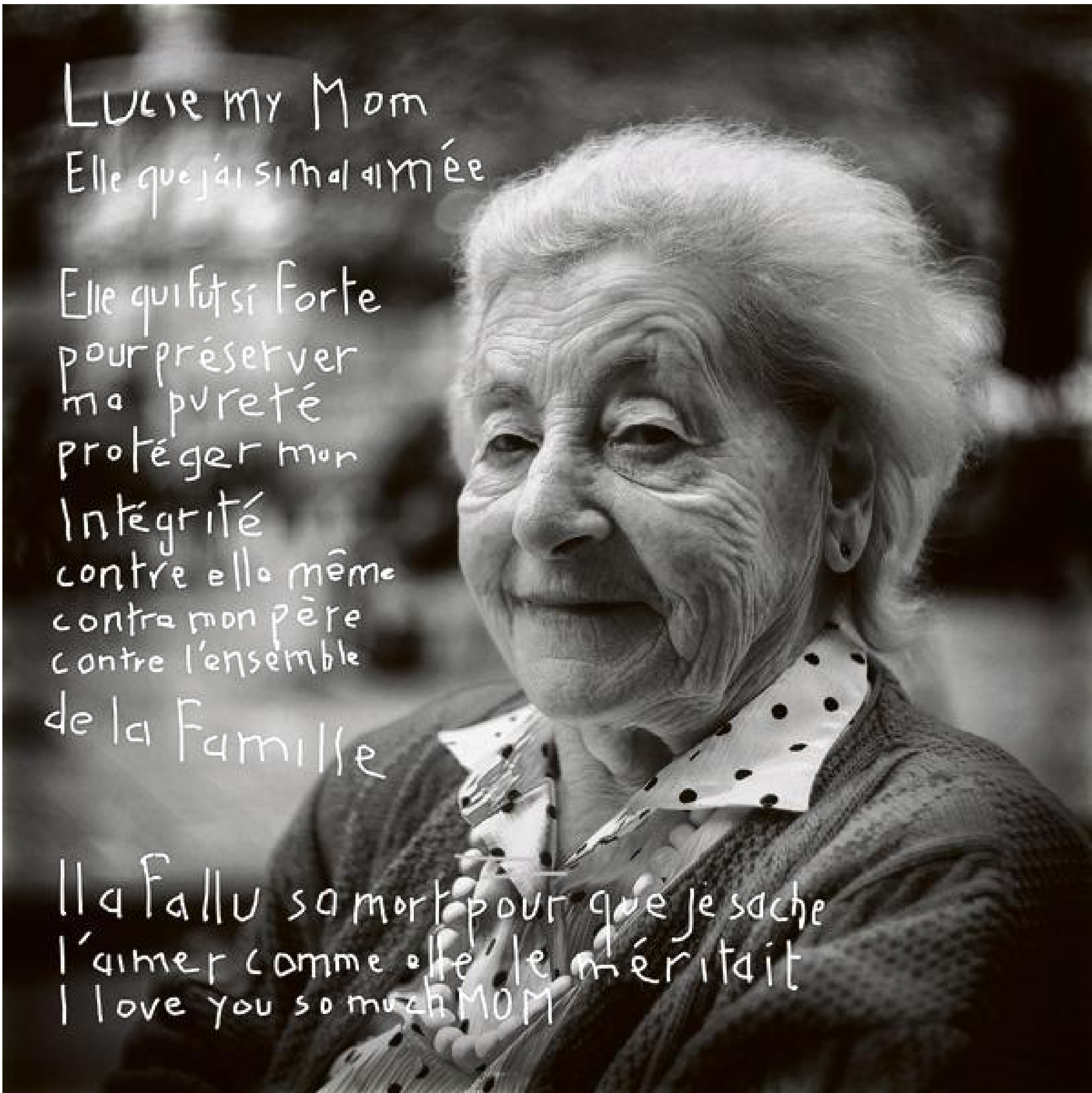
« *Tristesse et beauté* est le dernier livre de Kawabata, qui se tua en 1972, deux ans après la mort de son ami et disciple Mishima. *(...)* Livre désenchanté, où règne une vision rebutante de la chair : le corps n'est vu avec précision qu'à travers la déformation du dégoût – sueurs, crèmes épilatoires, vomissements de femme enceinte. Seuls comptent le souvenir de la douleur maternelle, l'éclat d'une nuque blanche, le son retrouvé des cloches d'antan, la quête mélancolique des rituels disparus, comme si le temps était orphelin. Ce que Kawabata fut lui-même dès l'enfance. » DIANE DE MARGERIE *(7 août 1981)*
ALBIN MICHEL, 1981.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 1996, 190 P., 6,90 €.

V.
THOMAS PYNCHON
•••1963

« Il s'agit là d'un roman ambitieux, déroutant par sa composition, et quant au style : plein de propositions incises, de parenthèses, de dialogues tronqués, respectueux de la langue parlée, de la psychologie des personnages, environ la centaine, dont les conduites et les pensées ont quelque chose de médusant. Ajoutons que l'auteur, d'évidence très avisé, très cultivé, inquiétant et légèrement fou, a mêlé tous les genres, de la chanson à l'épopée, du roman mystique genre Golem au roman de cape et d'épée, au roman d'aventures, au roman politique, à la farce, à la tragédie – et le reste. Il y a là un cerveau à la Hugo et le rêve d'une œuvre qui rassemblerait Sade, Céline, Joyce... » YVES BERGER *(1er mars 1967)*
PLON, 1967.
RÉÉD. « POINTS », 1985, 640 P., 8,10 €.

LE POLYGONE ÉTOILÉ
KATEB YACINE
•••1966

« *Le Polygone étoilé* se passe de fin et de commencement, le passé y semble accessible de toutes parts et l'avenir paraît y refluer vers nous, l'histoire et la légende, la chronique et le mythe, le rêve et la réalité, incessamment, y échangent leurs pouvoirs. C'est aux dernières pages du livre qu'il faut peut-être chercher le sens de ce mouvement, au creux d'une expérience individuelle où se dessine la figure de l'expérience collective, de toute l'histoire algérienne. Ce sont des pages autobiographiques où l'auteur fait éclater à nos yeux la nécessité de son œuvre. La rupture, le déchirement, l'exil sont à l'origine de son langage et de son écriture et les nourrissent. Jeté à 7 ans "dans la gueule du loup", Kateb, l'Algérien, apprend à dominer ce qui le domine, la langue française. Son triomphe sera acquis au prix d'une solitude dont tous les jours, dans le regard de sa mère, il pourra mesurer l'étendue. » JEAN-PIERRE GORIN *(3 décembre 1966)*
SEUIL, 1966.
RÉÉD. « POINTS », 1997, 192 P., 6,50 €.



« LA PROMESSE DE L'AUBE », DE ROMAIN GARY, VU PAR LOUIS JAMMES
Au début des années 1980, Louis Jammes participe à la « figuration libre », mouvement créé par l'artiste Ben, et rejoint le galeriste Yvon Lambert, qui fait le lien entre jeunes talents new-yorkais et français. Louis Jammes joue et crée avec ceux qui ont inspiré son parcours, comme les membres de la Beat generation, Andy Warhol ou Jean-Michel Basquiat, dans un décor évoquant leur œuvre. Il fait ensuite descendre son studio dans la rue et combine photographie et peinture pour planter le décor derrière des anonymes de Barbès, avant de s'engager dans des pays ravagés par la guerre pour travailler avec les populations locales. Dans tout son travail, il s'agit d'inventer une écriture photographique.

LES MOTS
JEAN-PAUL SARTRE
•••1964

« La question précisément posée est de savoir comment la vocation de l'écrivain et certaines intuitions fondamentales de sa pensée se sont insérées sur l'expérience première de la vie, sur l'aventure intellectuelle et morale de l'enfance avant la douzième année ; c'est donc Sartre se penchant sur Jean-Paul, ou plutôt sur Poulou, car tel était son surnom d'enfant, pour débrouiller ses racines et, sinon ses fatalités – il n'aimerait pas ce mot –, au moins ses prédéterminations et ses pentes. »

PIERRE-HENRI SIMON *(22 janvier 1964)*
GALLIMARD, 1964. RÉÉD. « FOLIO », 1972, 224 P., 9,90 €.

LE MAÎTRE ET MARGUERITE
MIKHAÏL BOULGAKOV
•••1967

« Vers 1930, le diable débarque à Moscou. Sous diverses incarnations – historien de l'occultisme, illusionniste, squatteur d'appartement communautaire – il a tôt fait de susciter le tohu-bohu. C'est le sujet numéro 1, le sujet fantastique, développé dans le ton de la drôlerie énorme, grâce aux effets d'absurde qu'engendre le télescopage de l'existence quotidienne par le surnaturel. » JEAN CATHALA *(8 février 1967)*
ROBERT LAFFONT, 1968.
RÉÉD. GALLIMARD, « FOLIO », 2019, 736 P., 8,40 €.

CENT ANS DE SOLITUDE
GABRIEL GARCIA MARQUEZ
•••1967

« Macondo est une bourgade imaginaire de Colombie que Carlos Fuentes compare au comté faulknérien de Yoknapatawpha. Ce microcosme *(...)* est ébranlé par des cataclysmes bibliques, dévasté par la folie des hommes, et aussi secoué par mille petits drames ou bonheurs quotidiens. *(...)* Si l'irréel se mêle constamment au récit, ce n'est pas sous la forme de l'épopée ou du fantastique, mais d'un merveilleux à caractère symbolique qui apparente le livre à la parabole évangélique ou au conte enfantin. Curieusement, la "simplicité d'esprit", souvent fortement teintée d'humour, qui préside au récit, loin d'aboutir à une schématisation abusive de la réalité colombienne, nous en restitue fidèlement toute l'attachante (ou l'horrible) complexité. *Cent Ans de solitude* marque la fin d'un isolement : celui où étaient plongées les lettres colombiennes. » CLAUDE FELL *(23 mars 1968)*
SEUIL, 1968.
RÉÉD. « POINTS », 1995, 460 P., 8,20 €.

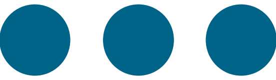
BELLE DU SEIGNEUR
ALBERT COHEN
•••1968

« L'auteur doit penser comme son beau Solal : un romancier, cela doit remuer de la vie, des idées, des passions, des mots, toute une grosse pâte de boulanger de village où il y aura beaucoup de mie, épaisse et nourrissante, mais bien levée et bien cuite, sous une croûte croquante et chaude d'images poétiques, de métaphores hardies, de traits d'humour et de satire. On trouve tout cela dans *Belle du Seigneur,* y compris des trucs contestables. *(...)* C'est long, c'est inégal, il y a du mauvais goût et quelques steppes de prose sableuse qu'on aurait envie de traverser en hélicoptère. Mais, une fois engagé, pris dans le récit, on lit, on veut lire encore, aller jusqu'au bout. *(...)* Nous voici emportés pendant 500 pages dans le torrent lyrique et tragique de l'amour fou. »
PIERRE-HENRI SIMON *(9 novembre 1968)*
GALLIMARD, 1968.
RÉÉD. « FOLIO », 2017, 1 120 P., 13,30 €.

LES GARÇONS
HENRY DE MONTHERLANT
•••1969

« Si l'on a encore la faiblesse de penser que l'acte souverain de l'esprit est de reconnaître que le oui est oui, que le non est non et que le bien n'est pas le mal, on ne se sent jamais tout à fait à l'aise dans le monde de Montherlant. Je dis dans son monde moral ; pour ce qui est de son monde romanesque, il ne laisse pas de s'imposer dans ce qu'il a d'exceptionnel et même parfois d'invraisemblable, ce qui est le signe d'une grande création. »
PIERRE-HENRI SIMON *(19 avril 1969)*
GALLIMARD, 1969.
RÉÉD. « FOLIO », 1998, 480 P., 9,50 €.

ANNÉES 1970





« LA VIE MODE D'EMPLOI », DE GEORGES PEREC, VU PAR LAURENT CORVAISIER
Peintre et illustrateur, Laurent Corvaisier travaille pour l'édition jeunesse et la presse (*Libération*, *Le Monde*, *Télérama*). Dans sa peinture, qu'il définit comme un mode naturel d'expression où il fait intervenir ses rencontres de chaque jour, il privilégie le rendu des matières en utilisant, par exemple, la sérigraphie ou le collage.

LES AMANTES
ELFRIEDE JELINEK
•••1975

« Brigitte et Paula. Deux jeunes filles, l'une de la ville, l'autre de la campagne. L'une est ouvrière à la chaîne dans une fabrique de soutiens-gorge, l'autre est destinée à être vendeuse dans la supérette du village. Brigitte et Paula ne se connaissent pas, mais elles ont un point commun : elles veulent s'en sortir. Moteur ! L'histoire peut commencer. Roman d'éducation ? Histoire d'amour ? Histoire de terroir ? Non : histoire de femmes. Récit sans majuscules. Pour s'en sortir quand on est femme, il n'y a pas deux solutions. Il faut avoir un homme. Et, pour avoir un homme, il n'y a pas deux solutions non plus : il faut se faire faire un enfant.
Ce roman, qui fait progresser le lecteur dans le maquis des clichés et des fantasmes sur l'amour, la vie à deux, le mariage, les enfants, autant de mythes de pacotille sabrés allègrement par l'ironie cinglante et les phrases froidement assassines de Jelinek, baigne dans une atmosphère de haine générale : haine des parents pour les enfants, des femmes pour les maris, des femmes pour les autres femmes. Haine du bonheur des autres. » **PIERRE DESHUSSES** *(4 septembre 1992)*

JACQUELINE CHAMBON, 1992.
RÉÉD. « POINTS », 2003, 224 P., 6,50 €.

MARS
FRITZ ZORN
•••1976

« *Mars,* l'unique livre, posthume, de Fritz Zorn, constitue un des documents les plus bouleversants sur une vie rongée par le cancer, non seulement le cancer bien réel dont l'auteur allait mourir, à l'âge de 32 ans, mais aussi celui du conformisme le plus étriqué et le plus aliénant. *(...)* Ces 250 pages d'autobiographie, qu'il jeta rageusement sur le papier durant son agonie, il faut les lire comme les éclats insoutenables d'une colère qui n'en finit pas d'exploser. Une colère, trop longtemps contenue, contre toutes les puissances mortifères qu'il affronta : sa famille, l'hypocrisie bourgeoise, le puritanisme sexuel, la morale chrétienne, la respectabilité helvétique. » **ROLAND JACCARD** *(16 novembre 1979)*

GALLIMARD, 1979.
RÉÉD. « FOLIO », 1982, 320 P., 8,40 €.

L'ARCHIPEL DU GOULAG
ALEXANDRE SOLJÉNITSYNE
•••1973

« Un coup de massue... Malgré l'écran de la traduction, la lecture en français de *L'Archipel du Goulag* confirme pleinement l'impression produite, cet hiver, par la lecture du texte russe : la puissance morale, intellectuelle et artistique de ce livre majeur... Cet "essai d'investigation littéraire", qui vous tient hors d'haleine, communique la vérité, à première vue incommunicable, sur les aberrations criminelles du XX[e] siècle et ses idéologies totalitaires. » **PIOTR RAWICZ** *(21 juin 1974)*

SEUIL, 1974.
RÉÉD. « POINTS » (VERSION ABRÉGÉE), 2014, 910 P., 14,50 €.

RÉCITS DE LA KOLYMA
VARLAM CHALAMOV
•••1978

« Le fond du désespoir avec la mort comme seule perspective et, parfois, un dernier soubresaut de colère... Voilà ce que nous propose Varlam Chalamov avec *Kolyma,* son atroce suite de récits de la vie des camps staliniens, une centaine de "vignettes" qui, sans emphase, sans grands mots, sans émotions et sans psychologie, font le tour de la civilisation concentrationnaire.
Avec Soljénitsyne, Chalamov – même s'il ne connaît pas une célébrité comparable – est considéré comme le plus grand écrivain des camps. » **NICOLE ZAND** *(20 septembre 1980)*

FRANÇOIS MASPERO, 1980.
RÉÉD. VERDIER, 2003, 1 760 P., 45,64 €.

LA MER, LA MER
IRIS MURDOCH
•••1978

« Les personnages qu'Iris Murdoch fait vivre sont des intellectuels bourgeois ou des bourgeois intellectuels dont elle accuse volontiers l'aspect dérisoire sinon comique. Puis, peu à peu, on voit transparaître, sous leur vernis très britannique, les monstres qu'ils sont et que travaillent des forces obscures et finalement redoutables. *(...) La Mer, la mer* se lit avec un plaisir sans cesse renouvelé. Les traits y sont justes. *(...)* Elle évoque une galerie inoubliable de types un peu pathétiques, un peu grotesques, qui sont des caricatures vraies. Les monstres d'Iris Murdoch sont fascinants : c'est peut-être parce qu'ils nous ressemblent. » **HUBERT JUIN** *(15 avril 1983)*

GALLIMARD, 1983.
RÉÉD. « FOLIO », 1992, 704 P., 12,80 €.

LA STORIA
ELSA MORANTE
•••1974

« Tous les personnages ou presque finissent par mourir. Mais ce qui sauve ce livre en noir et blanc, c'est le don époustouflant qu'a "la" Morante pour exprimer la vie, plus encore que la mort. Qui, mieux qu'elle, sut décrire l'enfance ? Dire l'éveil au monde, au langage, à l'amour, du petit garçon, ses rêves, ses jeux, ses premiers apprentissages, ses dialogues avec les animaux, sa douloureuse incompréhension du mal (le "haut mal", l'épilepsie, qui finira par l'emporter), jusqu'à son "pourquoi" lancinant qui vous bouleverse et vous poursuit, autant de paris tenus et gagnés par Morante, avec les mots, avec le cœur, avec l'être même. » **FRANÇOISE WAGENER** *(17 juin 1977)*

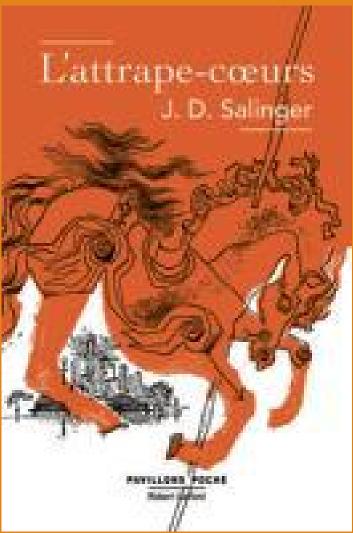
GALLIMARD, 1977.
RÉÉD. « FOLIO », 2004, 960 P., 13,30 €.

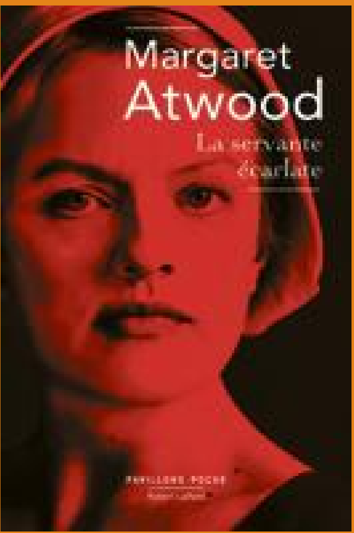
LA VIE MODE D'EMPLOI
GEORGES PEREC •••1978

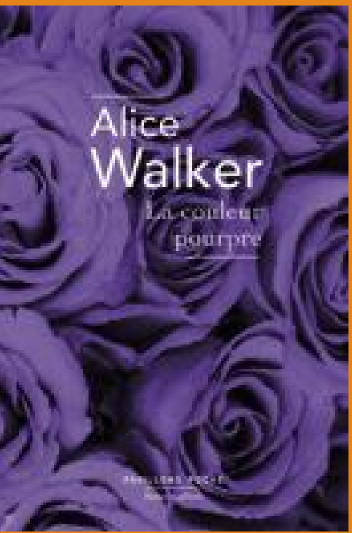
« Voilà toute une semaine que j'explore avec passion, patience et peine, tantôt dans l'hilarité, tantôt dans l'émotion, parfois dans l'ennui, toujours dans l'étonnement, l'énorme nef que Georges Perec vient de lancer sur notre mer littéraire. Et, tout compte fait, après m'être battue avec ces impressions contradictoires, je pense que *La Vie mode d'emploi* est un livre extraordinaire. »

JACQUELINE PIATIER *(29 septembre 1978)*
HACHETTE, 1978. RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 1980, 641 P., 8,90 €.

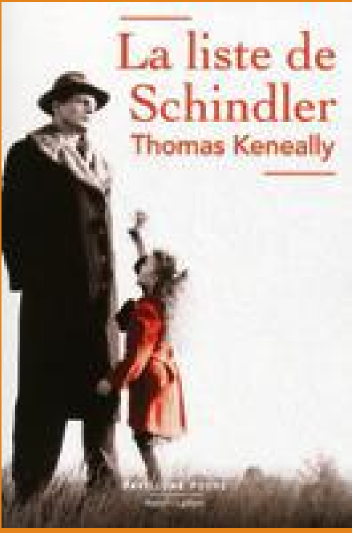










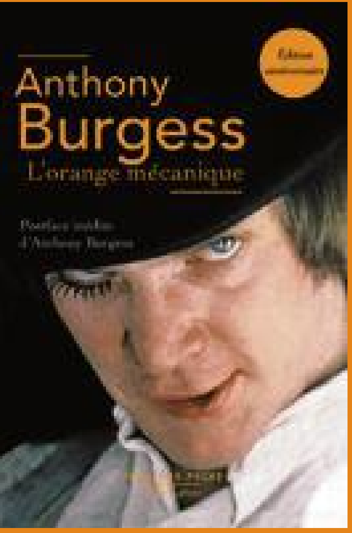


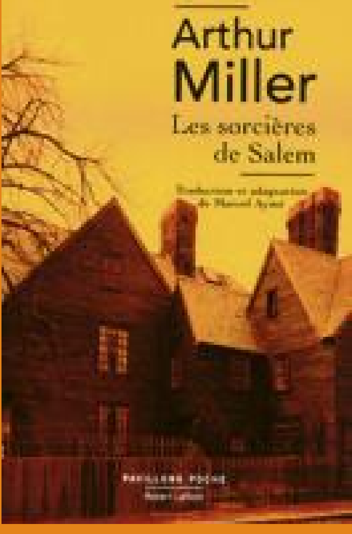






Lisez, relisez les meilleurs romans du monde





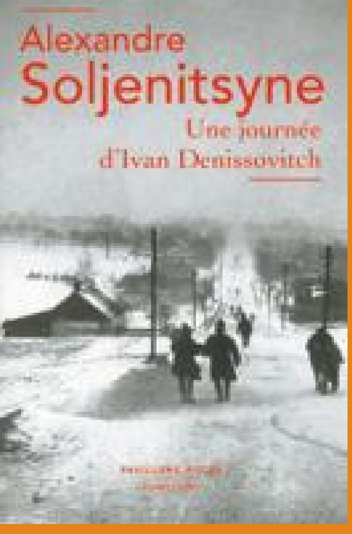


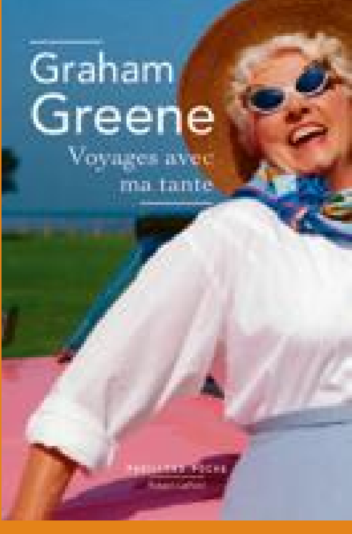


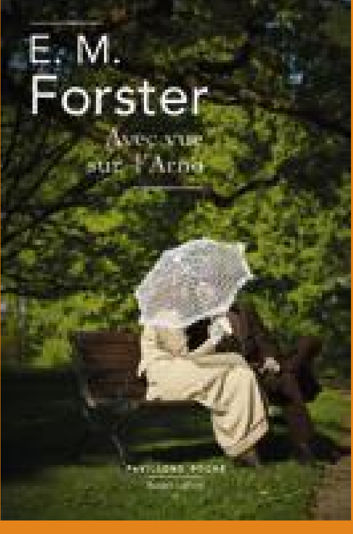


PAVILLONS POCHE

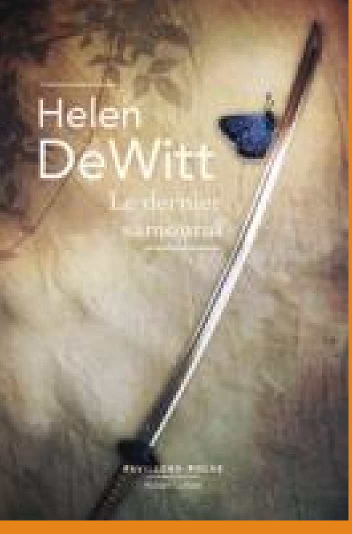
Robert Laffont

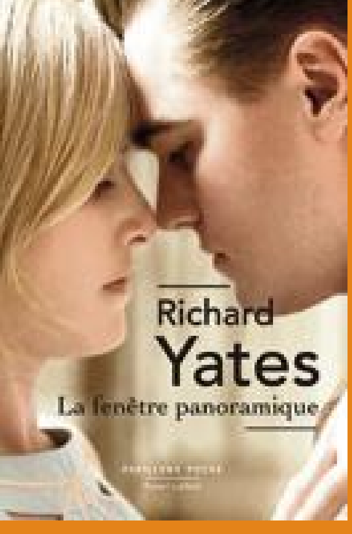




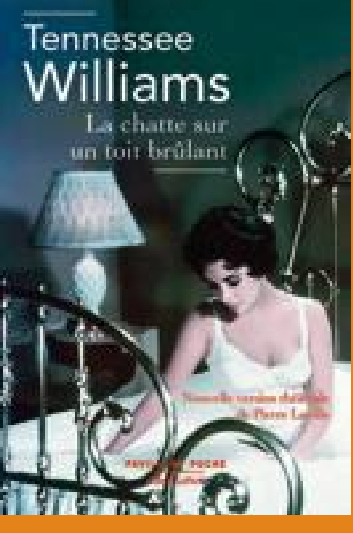


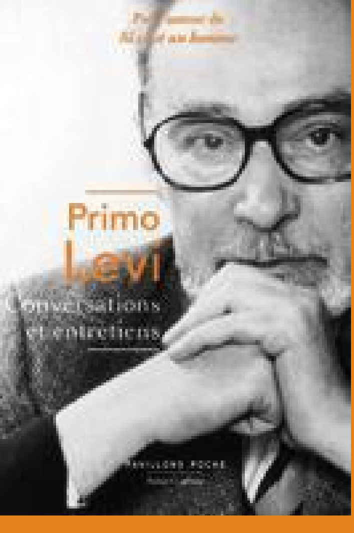


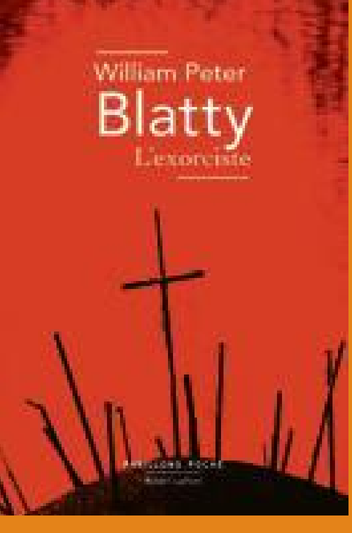


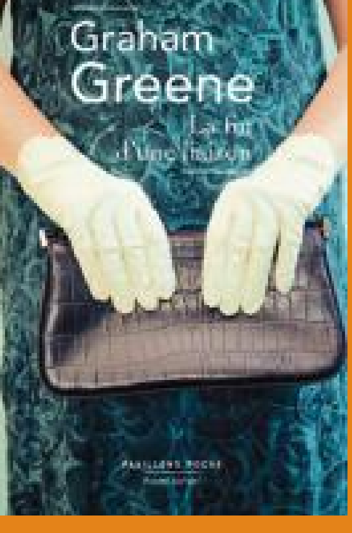




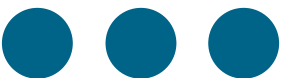








ANNÉES 1980



LE NOM DE LA ROSE
UMBERTO ECO
•••1980

« Il y aurait beaucoup à chercher dans le livre d'Eco, truffé de citations, de pastiches, de références sérieuses ou fantaisistes. Ce qui est surprenant, c'est que cette profusion d'informations ne fasse jamais obstacle au plaisir de suivre d'abord, au premier degré, des personnages qui, pour tant de raisons, peuvent sembler si loin de nous. En fait, l'une des caractéristiques de ce roman, c'est qu'il présente quatre ou cinq différents niveaux de lecture possibles, qui ne se portent pas ombrage respectivement, mais qui, au contraire, étoffent la trame grâce à ces réseaux de significations superposées qu'il a su entrelacer tout en les distinguant soigneusement.
On peut, évidemment se méfier d'un tel roman, ambitieux, extrêmement élaboré, fruit d'une construction minutieuse et subtile, et n'y voir, a priori, qu'un exercice de virtuosité pour érudits. Or, précisément, ce n'est pas le cas et c'est bien cela qui est extraordinaire. Eco avait tout pour faire un pavé insupportable et assommant, et il a, au contraire, réussi à écrire un livre qui se lit d'une traite, qui est captivant, drôle, inattendu, peut-être parce qu'il a su fondre une réflexion de vingt ou trente années, mais totalement décantée, avec les exigences d'une écriture immédiatement accessible. » MARIO FUSCO *(16 avril 1982)*

GRASSET, 1982.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 1983, 544 P., 8,90 €.

FEMMES
PHILIPPE SOLLERS
•••1983

« *Femmes* se présente comme une "hénaurme" machine de guerre contre la femme et l'idéologie féministe. C'est un livre polémique, satirique, volontairement provocant, où l'auteur s'amuse et bouffonne en prétendant révéler le fin fond des choses, la vérité cachée qu'il affiche dès la première page : *"Le monde appartient aux femmes. C'est-à-dire à la mort. Là-dessus tout le monde ment."* » JACQUELINE PIATIER *(4 février 1983)*

GALLIMARD, 1983.
RÉÉD. « FOLIO », 1985, 672 P., 12,80 €.

MOURIR M'ENRHUME
ÉRIC CHEVILLARD
•••1987

« Rarement on a si bien suggéré l'agacement pathétique des mourants devant la futilité de ce qui va leur survivre. Eric Chevillard montre une intuition extrême de ce moment où nous ne pouvons plus regarder en face le néant qui s'approche, ni supporter ce qui en détourne. Cette intuition est servie par un goût jubilant des chocs de mots de la langue parlée. » BERTRAND POIROT-DELPECH *(25 septembre 1987)*

LES ÉDITIONS DE MINUIT, 1987, 113 P., 13,50 €.

L'ANCÊTRE
JUAN JOSÉ SAER
•••1983

« On lit d'une seule traite ce livre qui se fait une haute idée de son lecteur, dont chaque page enchante par sa poésie et, à la fois, stimule la pensée par sa profondeur métaphysique. Les Indiens rêvés par Saer ont bel et bien existé, tels qu'il les décrit ou similaires, dans les plaines du continent austral. Mais ils ne survivent dans la mémoire de personne, ils font partie, depuis des siècles, de l'écorce même du monde. Aussi ce livre est-il aujourd'hui leur monument.
Et si l'espagnol de Saer est l'un des plus beaux qui s'écrivent de nos jours, la traduction de Laure Bataillon – réinvention serait plus juste – fait songer à Cioran lorsqu'il affirme qu'écrire dans une langue étrangère, c'est écrire une lettre d'amour avec un dictionnaire... » HECTOR BIANCIOTTI *(12 juin 1987)*

FLAMMARION, 1987.
RÉÉD. LE TRIPODE, 2018, 172 P., 10 €.

L'AMANT
MARGUERITE DURAS
•••1984

« Duras dit : l'histoire de ma vie n'existe pas. C'est évidemment faux. Elle n'a cessé de la raconter. L'Indochine des années 30, une mère folle, un frère avachi, l'éveil des sens comme une mousson, le désespoir noyant le tout sous une boue de Mékong : la donne biographique, dans son cas, fut riche en images et en situations. Encore fallait-il muer cette richesse en musique, en universel, en familier-pour-les-autres, en littérature quoi !
Avec *L'Amant,* l'auteur de *Barrage contre le Pacifique* revient à son enfance, d'où tout est sorti. *(...)* Elle, la future romancière, n'est encore qu'une lycéenne en robe de soie, souliers lamés or et feutre d'homme, sur un bac. *(...)* Après la classe, la gamine découvre le plaisir dans une chambre torride, derrière un rideau de pluie. Le Chinois l'aime. Il sait qu'elle ne l'aimera pas. Ce qu'elle ressent de plus clair : des obligations envers elle-même. Sa famille profite de la situation tout en la condamnant et sans se l'avouer. La fillette nie. Sa mère frappe. Le frère aîné voudrait que ce soit au sang.
Au cœur du dispositif littéraire grâce à quoi les horizons reculent, un aveu d'enfermement qui n'a rien d'une clause de style : *"Je n'ai jamais écrit ni aimé,* dit Duras ; *je n'ai rien fait qu'attendre devant la porte fermée."* » BERTRAND POIROT-DELPECH *(31 août 1984)*

LES ÉDITIONS DE MINUIT, 1984, 148 P., 12,50 €.

LE LIVRE DE L'INTRANQUILLITÉ
FERNANDO PESSOA
•••1982

« Dans l'exercice de la diversité, Pessoa a, bien entendu, mis son immense talent, mais une sorte de génie en lui dépassait l'artiste virtuose. A propos des grands créateurs, de Shakespeare, de Léonard, Pessoa dit qu'ils sont des préfigurations de quelque chose de plus grand que l'homme, qu'ils restent inaccomplis, à la frontière : *"Ils échouent, non parce qu'ils auraient pu faire mieux, mais parce qu'ils ont fait mieux. Ils se sont surpassés et perdus."* On pourrait en dire autant de lui. » HECTOR BIANCIOTTI *(29 avril 1988)*

CHRISTIAN BOURGOIS, 1988.
RÉÉD. 2011, 610 P., 27 €.

LA FÉE CARABINE
DANIEL PENNAC
•••1987

« Malaussène est revenu. Avec tout son petit monde : ses sœurs, Thérèse, qui tire les cartes, et Clara, la photographe ; son cadet, le Petit aux lunettes cerclées de rose ; sa mère, qui vit dans un rêve d'amour perpétuel ; son pote Stojilkovicz, le fou d'échecs ; le chien Julius – épileptique – et Julia, la journaliste qu'il aime, et Mo le Mossi et Simon le Kabyle, les rois de la loterie clandestine, et Hadouch, fils d'Amar, *"le seul khâgneux du lycée Voltaire à avoir choisi la section bonneteau"*... Ça s'appelle *La Fée carabine,* et c'est une folie, drôle à en pleurer, tendre jusqu'au frisson. Un polar, bien sûr, avec trafic de stupéfiants et meurtres dans Belleville la Fourmilière. Mais un polar à contre-pied, hors normes, inclassable, où se croisent flics fachos et flics poètes, grands-pères en rupture de drogue et mémés flingueuses, un polar où, sous le regard d'un môme, une balle de P38 peut *"transformer un mec en fleur"*, et un nouveau-né être *"beau comme une bouteille de Coca pleine de lait"*. » BERTRAND AUDUSSE *(10 avril 1987)*

GALLIMARD, 1987.
RÉÉD. 2003, 396 P., 22,40 € ; « FOLIO », 1997, 320 P., 9 €.

AUTOBIOGRAPHIE DE MON PÈRE
PIERRE PACHET
•••1987

« Pierre Pachet, avec cette *Autobiographie de mon père,* a convoqué les fantômes de sa jeunesse : sans la moindre complaisance, avec une sécheresse et une précision cliniques, il a disséqué l'âme d'un homme qui est mort de ne pas avoir vécu et qui, grâce à son fils, bénéficie encore d'un ultime recours, l'occasion de murmurer quelques mots sur ce que fut sa vie, dérisoire certes, ballottée comme tant d'autres au vent de l'histoire, mais poignante et inoubliable par la passion de la vérité que deux hommes, le temps d'un livre, ont partagée. Vingt ans après... qui est le père ? Qui est le fils ? » ROLAND JACCARD *(7 août 1987)*

BELIN, 1987.
RÉÉD. AUTREMENT LITTÉRATURES, 2008, 136 P., 10,95 € ; LE LIVRE DE POCHE, 2006, 185 P., 6,90 €.

BELOVED
TONI MORRISON
•••1987

« Le 124 était habité de malveillance. Imprégné de la malédiction d'un bébé. Les femmes de la maison le savaient et les enfants aussi. Le lecteur qui arrive dans le dernier roman de Toni Morrison, *Beloved* – et qui, lui, ne sait rien –, se trouve comme hypnotisé, dès la première ligne, par une narration qui l'emporte comme dépossédé de lui-même vers un monde, si proche encore, de l'esclavage, si proche de la réalité et de l'horreur de la vie des Noirs. *"C'est vrai,* reconnaît-elle, *je voulais que le lecteur se sente kidnappé, sans préparation, sans explication, sans itinéraire préétabli. Exactement comme le furent les esclaves. Je ne cherche pas à séduire, ou à convaincre le lecteur, je veux qu'il se sente emporté là de gré ou de force."* Comme le furent ces *"soixante millions et davantage"* évoqués en épigraphe, mais auxquels l'auteur ne dédie pas son livre ; parce qu'ils furent trop nombreux, trop maltraités, trop mal connus aussi. Parce qu'il n'existe ni statue ni monument pour honorer la mémoire de ceux qui n'ont pas survécu aux quatre siècles que dura le passage vers l'Amérique. Est-ce à cause de cette véritable plongée dans le monde des esclaves, un univers frappé par la malédiction, que *Beloved,* le cinquième roman de Toni Morrison, a quelque chose de vraiment insoutenable ? Elle le qualifie elle-même de *"pornographique"* – parce que là réside la réelle obscénité d'une brutalité qui ne pourra jamais être exorcisée. »

NICOLE ZAND *(15 septembre 1989)*

CHRISTIAN BOURGOIS, 1989.
RÉÉD. 10/18, 2008, 384 P., 8,10 €.



« L'AMANT », DE MARGUERITE DURAS, VU PAR PAOLO ROVERSI
Le photographe italien Paolo Roversi a débuté au service de l'Associated Press, avant de devenir photographe de mode à Paris. Assistant de Laurence Sackman, il prend son envol dans les années 1980, après une campagne pour Christian Dior. L'utilisation du Polaroid rend son style délicat reconnaissable entre tous.

VIE ET DESTIN
VASSILI GROSSMAN •••1980

« Une fresque historique. Une œuvre gigantesque. Le grand roman russe du XX^e^ siècle nous est arrivé. Avec vingt ans de retard. »

NICOLE ZAND *(23 septembre 1983)*
L'ÂGE D'HOMME, 1980. RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 2005, 1 175 P., 12,70 €.

L'ACACIA
CLAUDE SIMON
•••1989

« En refermant *L'Acacia*, le lecteur a la sensation d'avoir personnellement chevauché dans les clairières de l'Est en 1940, les yeux brûlés d'insomnie ; d'avoir reçu une balle en 1914 au coin d'un bois, tel un parfait poilu de *L'Illustration* ; mais aussi d'avoir servi aux Colonies avant 14 ; d'avoir hanté les villes d'eaux de la Belle Epoque ; d'avoir ouvert un télégramme avec des sanglots de veuve dans la gorge ; d'avoir visionné des bribes d'"Actualités" d'avant l'autre guerre, sépia, tressautantes et muettes ; d'avoir remué ces réminiscences dans un claque miteux ; d'avoir senti monter la folie des deux dernières guerres du fond des trains à bestiaux de toute l'Europe ; et de chercher à couler tout cela dans le présent immédiat de l'écriture, devant une branche d'acacia vert cru... » **BERTRAND POIROT-DELPECH** *(1er septembre 1989)*
LES ÉDITIONS DE MINUIT, 1989.
RÉÉD. « DOUBLE », 2004, 400 P., 9 €.

LES ENFANTS DE MINUIT
SALMAN RUSHDIE
•••1981

« Quelle tornade, ce Rushdie ! Il nous inflige tous ses petits boutons, ses humeurs, ses rêves, ses commentaires, sans nous ennuyer un seul instant. Son roman est une ville. Et cela, tout à fait à l'image de Bombay, une cité coincée entre un océan d'espoir et une terre lourde de son passé, entre la misère et l'opulence. » **BERNARD GÉNIÈS** *(20 mai 1983)*
STOCK, 1983.
RÉÉD. GALLIMARD, « FOLIO », 2010, 816 P., 12,10 €.

LA CASE DU COMMANDEUR
ÉDOUARD GLISSANT
•••1981

« Plutôt qu'un roman, *La Case du Commandeur*, d'Edouard Glissant, est une succession de trois longs poèmes en prose, de quatre strophes chacun, encadrés par un double article (ou pseudo-article) du *Quotidien des Antilles*, en date du 4 et du 13 septembre 1978, qui traitent d'un cas de folie à la Martinique et des perspectives apaisantes offertes par l'*"organisation de l'institution psychiatrique dans notre département". (...)*
Mais la folie, c'est celle aussi, refoulée, refusée rageusement, de tout un peuple suspendu entre une histoire noire dont la déportation a effacé toutes les traces, et une histoire blanche, celle de la France, modèle haï et désiré.
Cette grande folie, assumée et maîtrisée par Edouard Glissant, émerge dans un tohu-bohu d'opéra de l'écriture ; une écriture incomparable, ou comparable seulement à celle des *Epingles tremblantes* de Breton, ou des grandes pages de *Moby Dick*. Mais Glissant est lui-même et rien d'autre. Non pas le plus grand écrivain antillais, comme on l'écrit un peu sommairement, mais l'un des plus grands écrivains contemporains de l'universel. » **JACQUES CELLARD** *(14 août 1981)*
SEUIL, 1981.
RÉÉD. GALLIMARD, 1997, 220 P., 22,90 €.

GARÇONS DE CRISTAL
BAI XIANYONG
•••1983

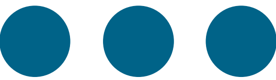
« Un roman foudroyant, qui raconte les années 70 à Taïwan. Hors de tout prosélytisme, Bai Xianyong porte un regard de connivence et de douceur sur la prostitution masculine. Il épuise l'intensité romanesque, sans imposer de dénouement optimiste. Ce livre fait partie des œuvres rares qui racontent les saccages de l'humanité mais ne dessinent pas de frontière entre bourreaux et victimes, bons et méchants, sauvés et repentis, ni ne suscitent un quelconque désir de revanche. Sans révolte, comme le narrateur Aqing, nous sommes anéantis de lucidité. »
HUGO MARSAN *(24 mars 1995)*
FLAMMARION, 1995.
RÉÉD. PICQUIER POCHE, 2013, 480 P., 11 €.

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE
MILAN KUNDERA
•••1984

« Ce qui donne un sens à notre vie est toujours inconnu. Tout au plus pouvons-nous parer les hasards qui nous régissent des prestiges de la coïncidence et de la beauté. La leçon de Kundera se résume à cela même : de l'absurde faisons du léger, de l'amusant, du beau ! *(...)* Dans la grande lessive que l'Europe de la fin du XX^e^ siècle fait subir à ses croyances en l'homme et en l'histoire, il faudra compter avec le somptueux scepticisme de Kundera, qui n'exclut ni la gaieté ni la tendresse. »
BERTRAND POIROT-DELPECH *(27 janvier 1984)*
GALLIMARD, 1984.
RÉÉD. 2007, 400 P., 27,50 € ;
« FOLIO », 1990, 476 P., 10,90 €.

VIES MINUSCULES
PIERRE MICHON
•••1984

« Des ciels tourmentés ; des saisons de neige, de lilas ou de frissonnants tilleuls ; des campagnes bardées de ronces et de digitales ; des soleils fauves et des ondées chagrineuses ; et puis, encore, des couleurs disloquées qui éblouissent : Pierre Michon regarde avec l'œil du peintre. *(...)* Il retrace le cours de huit *Vies minuscules* qui ont entraîné la sienne. Ce sont des impressions, des émotions, des reliques, des histoires racontées par un *"crétin lyrique"*, qui forment la trame de ce livre. *(...)* Plus Pierre Michon s'acharne, en démiurge exemplaire, à bâtir des destins significatifs, plus il évoque, navré, sa propre existence. » **BERNARD ALLIOT** *(2 mars 1984)*
GALLIMARD, 1984, 224 P., 18,50 €.
RÉÉD. « FOLIO », 1996, 256 P., 7,40 €.



ANNÉES 1990

LES CHAMPS D'HONNEUR
JEAN ROUAUD
•••1990

« *Les Champs d'honneur* est mieux qu'un livre réussi dont on discute les vertus et qu'on range ensuite dans une hiérarchie serrée des mérites. Il est l'un de ces rares, de ces très rares livres, qui emportent l'immédiate conviction ; conviction qu'on brûle de faire partager. » **PATRICK KÉCHICHIAN** *(14 septembre 1990)*
LES ÉDITIONS DE MINUIT, 1990.
RÉÉD. « DOUBLE », 1996, 188 P., 7 €.

LES ANNEAUX DE SATURNE
W. G. SEBALD
•••1995

« Au départ, une simple randonnée à pied dans le comté de Suffolk, dans l'est de l'Angleterre, pays où vit Sebald depuis qu'il a quitté l'Allemagne en 1966. L'auteur vagabond préfère les côtes désertes, les chemins qui traversent la lande à l'animation des grandes cités. En suivant ses traces, on ne fait pas que traverser des contrées au charme mélancolique, on marche dans un rêve où les brumes, paradoxalement, accentuent la netteté de chaque élément, soulignent les contours d'où émergent des ombres qui s'animent soudain comme sur la scène d'un théâtre abandonné.
Après ce voyage qui lui a procuré une impression de liberté inégalée, Sebald a été victime d'une crise de paralysie totale. Il a dû réapprendre à marcher, à voir le monde. Depuis la fenêtre de sa chambre d'hôpital, jetant sur la rue grise un regard incrédule, tel Gregor dans la nouvelle de Kafka, il se souvient de son périple, ressent tout le poids des métamorphoses – et écrit ce livre. **PIERRE DESHUSSES** *(22 octobre 1999)*
ACTES SUD, 1999.
RÉÉD. « BABEL », 2013, 352 P., 8,70 €.

DANS LE VENTRE DE LA BALEINE
PAUL NIZON
•••1990

« Nizon est un artiste de la faim, un *Hungerkünstler* à la Kafka : il exhibe son dénuement pour nous faire mesurer sa richesse de *"millionnaire en mots"*. Etre aimé, être lu, c'est être désiré, c'est conjurer la solitude, l'affreux sentiment d'abandon. *"Y a-t-il quelqu'un ? dit le soldat. Y a-t-il quelqu'un ?, repris-je à mon tour à voix haute. Plaît-il ?, dit le serveur. Aucune importance dis-je et me levai. Réglai et m'en fus."* Fin. Chef-d'œuvre. » **MICHEL CONTAT** *(5 octobre 1990)*
ACTES SUD, 1990.
RÉÉD. 1993, 160 P., 15,50 €.

DORA BRUDER
PATRICK MODIANO
•••1997

« *"Si je n'étais pas là pour l'écrire, il n'y aurait plus aucune trace de cette inconnue"*, dit Patrick Modiano d'une jeune femme dont l'identité reste incertaine mais dont il sait qu'elle fut raflée le 18 février 1942 et internée aux Tourelles. Elle était une ombre ; elle devient, par lui, une trace, une inscription, le début d'une présence. *Dora Bruder* est le récit, parfois hallucinant, d'un combat inégal : celui d'un homme seul, d'un écrivain, contre la bureaucratie de l'amnésie. » **PIERRE LEPAPE** *(4 avril 1997)*
GALLIMARD, 1997.
RÉÉD. « FOLIO », 1999, 160 P., 6,80 €.

L'ORGANISATION
JEAN ROLIN
•••1996

« *L'Organisation* est l'histoire réelle d'une jeunesse et d'une résistance imaginaires racontée par un écrivain ; l'histoire drolatique et dramatique d'un jeu de cache-cache avec la réalité. Comme quelques milliers de jeunes gens, la plupart de bonne famille et d'exquise culture, Jean Rolin a été, au début des années 1970, représentant clandestin en révolution prolétarienne. Il a tout abandonné, études, foyer et plan de carrière, pour se consacrer mystiquement au peuple en lutte.
Abnégation d'autant plus méritoire que ledit peuple avait plutôt tendance à se méfier de ces trublions aux mains blanches, de ces anges exterminateurs en visite dans l'enfer du salariat, et qu'il lui arrivait souvent de manifester cette méfiance sans délicatesse. Mais l'Organisation et ses chefs redoutables en avaient décidé ainsi : Jean Rolin devait s'"établir" et préparer le grand soir du côté de Saint-Nazaire.
Supériorité de la littérature sur l'histoire : le livre de Jean Rolin se tient tout seul ; ceux qui n'ont rien connu des années Pompidou peuvent le lire sans en perdre une miette, comme on lit Rimbaud ou Malcolm Lowry. C'est l'histoire d'un jeune homme qui a failli mourir de ne pas vouloir d'un monde qui le faisait vieillir. » **PIERRE LEPAPE** *(27 septembre 1996)*
GALLIMARD, 1996.
RÉÉD. « FOLIO », 2000, 256 P., 8,40 €.

LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES
MICHEL HOUELLEBECQ
•••1998

« Houellebecq a glissé dans son livre une sorte de petit traité postmarxiste du paupérisme amoureux, ce dernier avatar moderniste de la lutte des classes et de l'économie libidinale, qui est une petite merveille d'analyse, précise et cruelle. » **PIERRE LEPAPE** *(28 août 1998)*
FLAMMARION, 1998.
RÉÉD. J'AI LU, 2010, 320 P., 8,10 €.

TEXACO
PATRICK CHAMOISEAU
•••1992

« *Texaco* trace la double figure d'une femme et d'un pays : Marie-Sophie Laborieux (née vers 1913, fille d'un esclave affranchi et fondatrice du quartier de Texaco à Fort-de-France) et la Martinique. *Texaco*, comme tout roman important, c'est une langue, un style, une réflexion sur la littérature. Chamoiseau se définit clairement comme un *"marqueur de paroles"*, situé près d'une frontière au tracé complexe et fragile, celle qui sépare la littérature orale et la littérature écrite. » **JOSYANE SAVIGNEAU** *(4 septembre 1992)*
GALLIMARD, 1992.
RÉÉD. « FOLIO », 1994, 512 P., 9,50 €.

L'INCESTE
CHRISTINE ANGOT
•••1999

« Christine Angot va gagner. Parce qu'elle ne risque pas de plaire. Elle va trop vite, trop fort, trop loin, elle bouscule les formes, les cadres, les codes, elle en demande trop au lecteur. Elle vient d'avoir 40 ans, elle écrit depuis quinze ans et, en huit livres (depuis 1990, car elle a mis quatre ans à faire publier son premier roman), elle a enjambé la niaiserie fin de siècle. » **JOSYANE SAVIGNEAU** *(3 septembre 1999)*
STOCK, 1999.
RÉÉD. J'AI LU, 2017, 192 P., 6 €.

PASTORALE AMÉRICAINE
PHILIP ROTH
•••1997

« Si Nathan Zuckerman a rêvé une *"chronique réaliste"*, Philip Roth, en tentant de donner satisfaction à son double, a quand même, et c'est heureux, écrit un roman de Roth, à multiples entrées, paradoxal et sarcastique, dramatique, comique, tragique. Magnifiquement équivoque. » **JOSYANE SAVIGNEAU** *(22 avril 1999)*
GALLIMARD, 1999.
RÉÉD. « FOLIO », 2001, 592 P., 9,50 €.

À SUSPICIOUS RIVER
LAURA KASISCHKE
•••1996

« L'histoire d'A Suspicious River est abominable : c'est celle d'une autodestruction, de la crucifixion d'une enfant qui s'identifie au calvaire de celle qui l'avait conçue, adopte les comportements d'une "pute", s'habitue à être traitée "comme une statue de plâtre", une "madone de marbre, mais seins nus". Mais le regard froid de Laura Kasischke vous agrippe, ainsi que son univers mental poétique, le lyrisme avec lequel elle dépeint la reddition des victimes de l'instinct sexuel mâle. La nature, verdure aux cheveux de cadavres, participe de l'asphyxie "dans le voile turquoise du crépuscule". Lorsque les feuilles frissonnent, ce sont "comme mille femmes qui claqueraient des dents". Les filles, telle cette faisane qui survit "avec de la grenaille dans le ventre", ont la honte qui serpente dans les veines. Leur cri ressemble au "long et doux miaulement d'un chat affamé. Jamais interrompu". Et le lecteur, ce renard introduit dans un poulailler, condamne ces poules à un strip-tease mortel. »

JEAN-LUC DOUIN *(9 juillet 1999)*
CHRISTIAN BOURGOIS, 1999.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 2013, 384 P., 7,10 €.

LE DIEU DES PETITS RIENS
ARUNDHATI ROY •••1997

« Le Dieu des petits riens *est un roman susceptible de passionner le public le plus large sans rien céder sur les exigences de l'art littéraire. C'est si rare qu'on se méfie.* »

PIERRE LEPAPE *(24 avril 1998)*
GALLIMARD, 1998.
RÉÉD. « FOLIO », 2000, 448 P., 9 €.

LA SORCIÈRE
MARIE NDIAYE
•••1996

« *La Sorcière* est mieux qu'un livre d'auteur comme il y en a tant, c'est un livre d'écrivain. Entendez que celle qui écrit sait disparaître derrière ce qu'elle écrit pour ne laisser deviner qu'une ombre vague et secrète, une présence. »
PIERRE LEPAPE *(6 septembre 1996)*
LES ÉDITIONS DE MINUIT, 1996.
RÉÉD. « DOUBLE », 2003, 176 P., 6,50 €.

ACCOUPLEMENT
NORMAN RUSH
•••1991

« *Accouplement* n'est rien de moins qu'un roman exceptionnel, tant par la vigueur de son écriture que par la splendeur de son imagination. L'un de ces livres portés par une voix que le lecteur identifie, dès la première ligne, comme une véritable personne (belle illusion qui n'est pas le moindre de ses mérites), capable de lui ouvrir la route vers des territoires inconnus. Cette voix, celle de la narratrice, prend d'emblée sa place dans la galerie des meilleurs personnages de femmes créés par des hommes. »
RAPHAËLLE RÉROLLE *(15 septembre 2006)*
FAYARD, 2006.
RÉÉD. « RIVAGES POCHE », 2015, 816 P., 12 €.

À L'AMI QUI NE M'A PAS SAUVÉ LA VIE
HERVÉ GUIBERT
•••1990

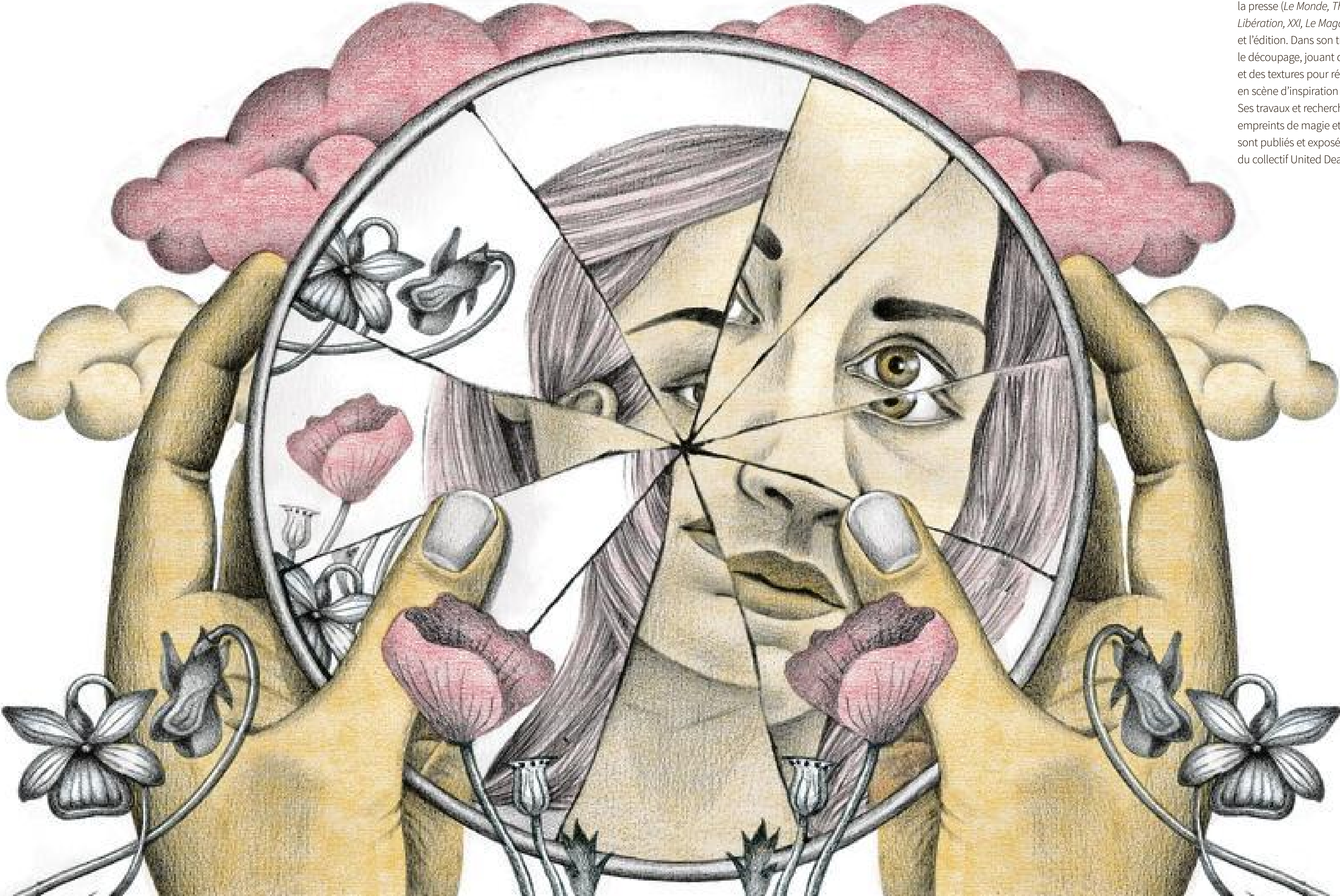
« La force, la beauté de ce livre impitoyable se trouvent dans l'attention minutieuse que Guibert porte à la progression de son mal, noté au jour le jour et finalement accepté, aimé ; il ne voudrait pas y renoncer, si c'était possible, tant il apprécie *"l'incroyable perspective d'intelligence qu'ouvre le sida dans* [sa] *vie"*. Ailleurs, il note : *"Le sida est une maladie merveilleuse", "Je découvrais (...) que c'était une maladie qui donnait le temps de mourir, et qui donnait à la mort le temps de vivre, le temps de découvrir le temps et de découvrir enfin la vie, c'était en quelque sorte une géniale invention moderne que nous avaient transmise ces singes verts d'Afrique." (...)* On a déjà lu des romans ou des témoignages sur cette maladie nommée pour la première fois il y a à peu près dix ans, on en lira d'autres. D'aussi cruels et poignants, avec cette méchanceté ou cette élégance qui fait rire dans les pires moments, on n'en aura pas de sitôt. » **MICHEL BRAUDEAU** *(2 mars 1990)*
GALLIMARD, 1990.
RÉÉD. « FOLIO », 1993, 288 P., 8,40 €.

LES GRANDES BLONDES
JEAN ÉCHENOZ
•••1995

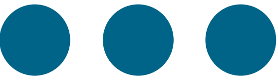
« *Les Grandes Blondes* est un livre ambitieux. La trame du roman, elle, n'a pas besoin de l'être ; pas plus que celle d'une tragédie de Racine. Chaque époque a ses dieux et ses rois, les nôtres sont des vedettes de la chanson, des animateurs de télé, des détectives privés et des *cover-girls*. Des grandes blondes de rêve, des idoles de papier, des icônes. *(...)* Revanche de l'écriture : il n'y a pas un chapitre, pas un paragraphe, pas une phrase dans *Les Grandes Blondes* qui ne puisse servir au cinéma. »
PIERRE LEPAPE *(22 septembre 1995)*
LES ÉDITIONS DE MINUIT, 1995.
RÉÉD. « DOUBLE », 2006, 260 P., 7 €.

LE LISEUR
BERNHARD SCHLINK
•••1995

« La littérature de langue allemande des quarante dernières années, souvent taraudée par la culpabilité, la honte ou le désir de s'en dégager, nous a habitués aux incessants retours sur un passé traumatisant comme un leitmotiv dont elle n'arriverait pas à se dégager. Si le motif est repris ici une fois encore, il est si magistralement réinterprété que l'on n'a pas une impression de rengaine ; c'est bien au contraire l'irruption d'une tonalité nouvelle. *(...)* Dans une sorte d'anesthésie de toutes ses forces vitales, le héros, Michael, découvre que l'amour est un engagement qu'aucune rupture n'efface et que l'innocence, comme le crime, n'est souvent que le fruit empoisonné de l'ignorance. »
PIERRE DESHUSSES *(11 octobre 1996)*
GALLIMARD, 1996.
RÉÉD. « FOLIO », 2017, 256 P., 7,90 €.



« LA SORCIÈRE », DE MARIE NDIAYE, VU PAR CHRISTELLE ENAULT
Christelle Enault est plasticienne, graphiste et illustratrice. Elle travaille pour la presse (*Le Monde, The New York Times, Libération, XXI, Le Magazine littéraire*) et l'édition. Dans son travail, elle utilise le découpage, jouant des formes et des textures pour réaliser des mises en scène d'inspiration surréaliste. Ses travaux et recherches plus personnels, empreints de magie et de sensualité, sont publiés et exposés dans le cadre du collectif United Dead Artists.



ANNÉES 2000

ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ
AHMADOU KOUROUMA
•••2000

« Birahima devient un enfant-soldat au Liberia : *small-soldier.* L'enfant-soldat, écrit Kourouma, est le personnage le plus célèbre de cette fin du XXe siècle. Un inédit de l'histoire, qui, pourtant, n'invente pas grand-chose en matière d'horreur. Des gamins encore barbouillés du lait de leur mère auxquels on fait cadeau d'une kalachnikov. La déesse kalach, le super-jouet kalach, *"c'est facile. On appuie et ça fait tralala"*, et les autres meurent : les enfants-soldats d'en face, les villageois qui ne fuient pas assez vite *(…)*. Et tous ceux qui ne se sont pas pourvus de grigris assez puissants pour se protéger des balles. » PIERRE LEPAPE *(22 septembre 2000)*

SEUIL, 2000.
RÉÉD. « POINTS », 2002, 240 P., 7 €.

UNE FEMME FUYANT L'ANNONCE
DAVID GROSSMAN
•••2008

« Aux dernières heures du dernier jour de la guerre, le 12 août 2006, Uri Grossman est mort. Son tank a été touché par une roquette alors qu'il tentait de sauver un autre blindé. Dans les rédactions, on se rappelle encore la dépêche qui *(…)* jeta la consternation : *"Le sergent Uri Grossman, 20 ans, fils du célèbre écrivain israélien David Grossman, pionnier de la paix, a été tué au Sud Liban."* Depuis plusieurs années, pour "accompagner" Uri, David Grossman s'était plongé dans l'écriture d'un roman. Mais pas n'importe quel roman : celui d'un fils enrôlé dans la guerre. Une histoire… conjuratoire, en somme. *"A l'époque,* dit-il, *j'avais le sentiment – je formais le vœu, plutôt – que mes pages le protégeraient…"* Des mots comme des sacs de sable… Et puis, le dernier jour, le drame. *(…)* Il y a quelque chose de troublant à ouvrir cet ouvrage-là. Celui qui a sauvé sans sauver, 600 pages serrées, magnifiquement traduites, tout à la fois hommage et tombeau, hymne à la vie et oratorio de la douleur. » FLORENCE NOIVILLE *(19 septembre 2011)*

SEUIL, 2011, 666 P., 22,50 €.
RÉÉD. « POINTS », 2012, 792 P., 9,10 €.

BROTHERS
YU HUA
•••2005

« Yu Hua voulait rendre compte d'une expérience sans équivalent : le passage de Mao à Hu Jintao, en une seule génération : *"Seul un Occidental qui aurait vécu quatre cents ans aurait pu vivre deux époques aussi dissemblables." (…) Brothers* n'est pourtant pas un roman historique, mais plutôt une étude de terrain de deux personnages jetés dans le bouillon de l'histoire. *(…)* Ecrivain de l'ambition et de la déception sociale, des amours contredites et indirectes, il y a de l'Hemingway chez Yu Hua, certainement, mais aussi du Stendhal. » NILS C. AHL *(9 mai 2008)*

ACTES SUD, 2008.
RÉÉD. « BABEL », 2013, 1 024 P., 14,70 €.

SOURIRES DE LOUP
ZADIE SMITH
•••2000

« Plus d'une fois, le lecteur de Zadie Smith sera tenté de se frotter les yeux. Quoi ? Ce gros roman serait l'œuvre d'une si jeune femme ? D'une demoiselle à peine sortie de l'adolescence ? *(…)* La surprise ne vient pas tant du talent d'écriture – après tout, les qualités stylistiques ne surgissent pas *ex nihilo* à l'âge mûr –, ni même de la maîtrise dont elle fait preuve dans la progression de son récit, mais de son incroyable science de l'humain. *(…)* Par l'intermédiaire de ses personnages, Zadie Smith étale devant nos yeux la carte de trois générations *(…)*, remontant à travers eux les erreurs de tout un siècle de colonisation. Et prenant acte de l'impossible dilemme où se trouvent les immigrés, coincés entre deux pays imaginaires dont seul un roman peut parvenir à dresser l'exacte topographie. Zadie Smith s'y est employée, avec la grâce et le culot qui préfigurent un véritable écrivain. » RAPHAËLLE RÉROLLE *(24 août 2001)*

GALLIMARD, 2001.
RÉÉD. « FOLIO », 2003, 736 P., 10,80 €.

SÉFARADE
ANTONIO MUÑOZ MOLINA
•••2001

« Les ombres des vivants et des morts hantent ce livre superbe qu'est *Séfarade. (…)* Sur le thème de la persécution s'assemblent dix-sept chapitres évoquant l'instant où, aux premiers bruits de bottes nazies, Hans Mayer, juif viennois, s'échappe d'Autriche avec de faux papiers et où le vieux Victor Klemperer reste bloqué à Dresde avec sa femme malade. Celui où Margarete Buber-Neumann se retrouve enfermée dans le wagon qui roule vers Ravensbrück, où Milena Jesenska est expulsée de Prague par la Gestapo, où Evguenia Guinzbourg est déportée en Sibérie, où Primo Levi a vu le mot "Auschwitz" inscrit sur l'écriteau d'une gare, où Jean Améry pousse la porte de la cellule dans laquelle les SS allaient le torturer, où Willi Münzenberg fuit les chars allemands…
Ce mémorial des bannissements, cette "encyclopédie des exils", englobe le martyre d'inconnues : cette jeune femme prisonnière d'un couvent espagnol, cette rescapée des geôles argentines, cette communiste espagnole envoyée à Leningrad pour fuir la guerre civile et qui n'a jamais revu son père. *(…)* Ample, lyrique, musical, rythmé en houle, longues phrases à la Claude Simon, *Séfarade* démontre qu'après Auschwitz on peut écrire des poèmes, à condition de nouer esthétique et sens moral, et qu'en dépit de ce qui fut affirmé lorsque William Styron signa *Le Choix de Sophie*, il n'est pas nécessaire d'être juif pour dépeindre les horreurs de la Shoah. » JEAN-LUC DOUIN *(28 février 2003)*

SEUIL, 2003.
RÉÉD. « POINTS », 544 P., 8,50 €.

LES BIENVEILLANTES
JONATHAN LITTELL
•••2006

« L'époustouflante réussite des *Bienveillantes* ne se trouve pas seulement dans la conduite d'un récit couvrant l'intégralité du second conflit mondial, un souffle devenu trop rare dans le roman contemporain. Elle tient aussi à l'abandon demandé au lecteur, à cette façon de l'amener à rendre les armes après 900 pages. Cette pulsion génocidaire, rationalisée par un sens de l'organisation hors du commun, formulée avec autant de précision par Max Aue, ne relève plus seulement de la confidence. Elle devient un miroir qui nous est tendu puisque de ce *"frère humain"* nous ne pourrons jamais écarter la lointaine parenté. Dans ces moments-là, Jonathan Littell devient vraiment très grand. » SAMUEL BLUMENFELD *(1er septembre 2006)*

GALLIMARD, 2006, 912 P., 28,50 €.
RÉÉD. « FOLIO », 2008, 1 408 P., 14,20 €.

UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE TÉNÈBRES
AMOS OZ
•••2002

« Citoyen d'Israël, attaché à ce pays et soucieux de son destin jusqu'à s'être engagé dans un kibboutz, puis dans l'aventure du mouvement La Paix maintenant, Amos Oz l'est aussi d'une langue, c'est-à-dire d'une histoire. Et c'est ce cheminement particulier, celui qui conduit une collectivité à faire corps avec une grammaire, qui se trouve au cœur du monumental et passionnant ouvrage de mémoires paru ces jours-ci. Une autobiographie bien particulière, non linéaire, et dont le personnage central n'est pas forcément celui qu'on croit.
Car derrière le petit Amos Klausner, né à Jérusalem en 1939 d'une famille d'origine lituanienne, il y a la trajectoire de tout un peuple. Lui, ce garçonnet volubile et doué, n'est finalement que la pièce parlante d'un puzzle terriblement compliqué par les persécutions et les diasporas successives. » RAPHAËLLE RÉROLLE *(20 février 2004)*

GALLIMARD, 2004.
RÉÉD. « FOLIO », 2005, 864 P., 11,40 €.

LES DISPARUS
DANIEL MENDELSOHN
•••2006

« Daniel Mendelsohn s'est assigné pour mission de ressusciter la vie de six victimes de la Shoah *(…)*. C'est cette histoire qui a occupé Daniel Mendelsohn pendant cinq ans. Cinq années durant lesquelles ce New-Yorkais, spécialiste des tragiques grecs et critique littéraire reconnu, a sillonné le monde avec un seul but en tête : reconstituer les vies de son grand-oncle, Shmiel Jäger, de son épouse et de leurs quatre filles. *(…)* Un livre qui se lit comme le journal de bord d'un détective. » THOMAS WIEDER *(31 août 2007)*

FLAMMARION, 2007.
RÉÉD. J'AI LU, 2009, 940 P., 10,50 €.

LES ANNÉES
ANNIE ERNAUX
•••2008

« *Les Années* s'offre comme une magistrale plongée dans le temps et la mémoire d'une femme sur plus de soixante ans. Et aussi comme le point incandescent d'une œuvre et d'une démarche exigeantes qui ne cessent depuis trente ans d'explorer le réel au plus près des mots et des sensations, seuls critères pour elle d'écriture et de vérité. »

CHRISTINE ROUSSEAU *(7 février 2008)*
GALLIMARD, 2008.
RÉÉD. « FOLIO », 2010, 256 P., 7,90 €.



« BLONDE », DE JOYCE CAROL OATES, VU PAR MILES HYMAN
Illustrateur et auteur de romans graphiques, Miles Hyman a exposé ses images dans plusieurs musées européens, dont le Palais de Tokyo, à Paris, ou la Fondation Glénat, à Grenoble. Son trait élégant, ses couleurs vives, ses cadrages cinématographiques rappellent le naturalisme d'Edward Hopper. Surnommé « le plus français des auteurs américains », il illustre régulièrement des sujets pour *Le Monde* et « Le Monde des livres ».

2666
ROBERTO BOLAÑO
•••2004

« Un livre aux pages folles, giflées par le vent du désert et une mélancolie furieuse : c'est l'énigmatique objet littéraire qu'a laissé l'écrivain chilien Roberto Bolaño à sa mort en 2003 *(...)*. Faux récit d'aventures, vrai roman apocalyptique, les mille pages de *2666,* publiées en une seule édition posthume dès 2004, sont moins là pour que nous les digérions vraiment que pour elles-mêmes tout avaler et engloutir, en un monstrueux *"hommage à tout ce qui existe dans le monde, et même aux choses qui ne sont pas encore arrivées".* Les lire d'une traite est une épreuve ; dormir et rêver entre-temps, encore plus. » **FABIENNE DUMONTET** *(28 mars 2008)*

CHRISTIAN BOURGOIS, 2008.
RÉÉD. GALLIMARD, « FOLIO », 2011, 1 376 P., 14,90 €.

L'ADVERSAIRE
EMMANUEL CARRÈRE
•••2000

« Carrère ne s'est pas contenté de pénétrer sur le territoire de Romand pour y lever la carte des enfers comme on levait autrefois la carte du Tendre : gouffre du mensonge, torrent de l'escroquerie, océan de l'anéantissement, marais de l'imposture, abîme de l'amour de soi. Malgré sa répulsion – ou à cause d'elle –, il s'est jeté dans cette histoire. Il a assisté au procès de Romand, il lui a écrit, il l'a rencontré, il a interrogé ceux qui avaient été les témoins leurrés de son apparence d'existence, il a mis ses pas dans ceux de l'assassin, a contemplé ses paysages, partagé le vide de ses errances. Il n'a pas seulement, comme Truman Capote dans *De sang-froid,* reconstitué la machinerie des crimes, il a voulu comprendre quelles forces obscures en mouvaient les engrenages. Il s'est mis en danger. Son livre ressort brûlant de cette immersion. » **PIERRE LEPAPE** *(7 janvier 2000)*

P.O.L, 2000.
RÉÉD. GALLIMARD, « FOLIO », 2002, 219 P., 6,80 €.

BLONDE
JOYCE CAROL OATES
•••2000

« *Blonde* est un conte de fées qui vire au cauchemar, un récit de Dickens aux couleurs kafkaïennes, un rêve de poupée aux cheveux d'or où les beaux ténébreux se changent en diables, une fable gothique, surréaliste. Pour exprimer les songes et les désillusions de celle que Hollywood traita comme une pute, celle qui fut condamnée *"à chercher dans les yeux des autres la confirmation de sa propre existence",* celle qui, dit Oates, *"fut complice de sa propre exploitation, qui ne s'extirpa jamais de la machine à broyer, qui accepta son calvaire",* la romancière donne libre cours à une prose sauvage, parfois paroxystique, parfois primitive comme celle de Kerouac, souvent pulsionnelle, gonflée de la rage de tout dire, l'innocence comme la crudité. Tel un médecin légiste, elle scrute le mental d'une gamine marquée à vie par la magie des salles obscures, ses hérésies familiales et ses soumissions *"à la voix sombre de l'univers".* » **JEAN-LUC DOUIN** *(20 octobre 2000)*

STOCK, 2000.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 2002, 1 115 P., 10,90 €.

FUIR
JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
•••2005

« Résumer *Fuir,* ce court, dense et cependant aérien roman, reviendrait pratiquement à en réécrire chaque page. Toussaint excelle à introduire le trouble. *(...)* La fin du roman – mais pas seulement la fin – est tout simplement admirable, lumineuse, surprenante. On ne sait rien, le trouble n'est pas levé, et, pourtant, la réalité est comme étendue, enrichie, libérée. Que demander de mieux, de plus, à la littérature ? » **PATRICK KÉCHICHIAN** *(8 septembre 2005)*

LES ÉDITIONS DE MINUIT, 2005.
RÉÉD. « DOUBLE », 2009, 192 P., 13,20 €.

L'AMOUR, ROMAN
CAMILLE LAURENS
•••2003

« Camille Laurens n'aime pas les hiérarchies, ne pose pas à l'aristocrate du sentiment amoureux. A ses yeux, sainte Thérèse d'Avila n'est pas plus intensément éprise de Dieu qu'une midinette de son godelureau. Et si sa culture la porte naturellement vers Racine ou Madame de La Fayette, elle ne méprise pas les romances et les chansons populaires. *(...)* Comme dans les romans sentimentaux, il y a la femme, le mari et l'amant. *(...)* Mais il n'y a pas qu'eux au monde. Parce que nous sommes *"pétris de récits et d'images qui forment notre filiation amoureuse",* la narratrice remonte les générations, jusqu'à son arrière-grand-mère, Sophie. Toutes ces figures de femmes, d'hommes et de couples toujours désespérément appariés peuplent le récit de Camille Laurens. » **PATRICK KÉCHICHIAN** *(4 avril 2003)*

P.O.L, 2003.
RÉÉD. GALLIMARD, « FOLIO », 2004, 272 P., 8,40 €.

VERS L'ÂGE D'HOMME
J. M. COETZEE
•••2002

« *Vers l'âge d'homme* invite à un voyage dans les profondeurs de l'humanité. L'auteur sud-africain dépeint, de son écriture laconique, un personnage solitaire, naïf, à la vie sans éclat, aux états d'âme communs. Un homme parmi les hommes. C'est l'histoire impitoyable d'un homme qui ne se raconte pas d'histoires. Le récit d'un écrivain, John Maxwell Coetzee, qui n'utilise pas la littérature pour enrober la vérité, pour la saupoudrer de sucre et la tirer vers le supportable, le correct ou simplement le flatteur. *(...)* Aucune intrigue palpitante, pas d'événement bouleversant *(...)* et pourtant tout retient l'attention, tout passionne, tout intrigue et bouleverse. » **RAPHAËLLE RÉROLLE** *(2 octobre 2003)*

SEUIL, 2003.
RÉÉD. « POINTS », 2004, 256 P., 7 €.

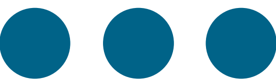
DÉLIVREZ-MOI !
JASPER FFORDE •••2002

« Un polar déjanté, truffé de références culturelles, aussi bien littéraires que cinématographiques ou télévisuelles. Jasper Fforde est par exemple un fan des Monty Python… Une lecture jubilatoire qui a recours à toutes les recettes de l'humour, y compris les plus débridées. *(…)* Un chef-d'œuvre malicieux d'humour et de loufoquerie. »

JACQUES BAUDOU *(24 juin 2005)*

FLEUVE NOIR, 2005.

ANNÉES 2010



LE CHARDONNERET
DONNA TARTT
•••2013

«*Le Chardonneret* peint par Carel Fabritius (1622-1654), Theo Decker, héros et narrateur, le découvre quelques minutes avant que sa vie ne bascule. Un matin de printemps, cet adolescent new-yorkais de 13 ans, fils unique de parents divorcés, visite le Metropolitan Museum avec sa mère. La toile est exposée dans la salle 32, celle où il traîne, intrigué par une fille rousse, tandis que sa mère passe dans une autre pièce. Soudain, une violente explosion se produit. Un vieil homme agonisant exhorte le garçon à s'emparer du tableau, pour le protéger. Theo le rapporte chez lui, et attend sa mère. Qui ne reviendra pas, tuée dans l'attentat. Non content de donner son titre au roman de Donna Tartt, *Le Chardonneret* de Carel Fabritius accompagne en permanence le lecteur. Ce roman, pétri de références romanesques issues du XIXe siècle, multiplie avec autant de délectation que de virtuosité les retournements subits de la fortune, sans trop s'embarrasser de quelques légères invraisemblances. Et le lecteur, pris dans les rets d'une narration étourdissante, qui le pousse à tourner les pages sans pouvoir s'arrêter, les accepte volontiers.»

RAPHAËLLE LEYRIS *(9 janvier 2014)*
PLON, 2014, 790 P., 23 €.
RÉÉD. POCKET, 2015, 1 296 P., 11,50 €.

LE SERMON SUR LA CHUTE DE ROME
JÉRÔME FERRARI
•••2012

«Il n'est pas de petite allégorie pour un sermon puissant. Pas d'intrigue trop ténue pour un grand roman. *Le Sermon sur la chute de Rome,* de Jérôme Ferrari, est les deux à la fois, malgré un fil central qui pourrait sembler dérisoire. Il y est question du bar d'un village corse. De la manière dont Matthieu et Libero, des amis d'enfance, abandonnent leurs études de philosophie pour en reprendre la gérance. De leur certitude d'y créer *"le meilleur des mondes possibles"* cher à Leibniz – un monde fait de jolies serveuses, d'alcool et de charcuterie du cru.» RAPHAËLLE LEYRIS *(23 août 2012)*
ACTES SUD, 2012, 208 P., 19 €.
RÉÉD. «BABEL», 2013, 208 P., 7,70 €.

HEUREUX LES HEUREUX
YASMINA REZA
•••2013

«Dans le face-à-face avec la vie et même avec l'au-delà, la situation comique est la seule situation de liberté : au théâtre et en littérature, cette vérité structure l'œuvre de Yasmina Reza. Parce qu'il l'expérimente mieux qu'aucun autre, avec un tact immense et une sensibilité bouleversante, *Heureux les heureux* est son plus beau texte. Son grand roman de la consternation humaine.» JEAN BIRNBAUM *(3 janvier 2013)*
FLAMMARION, 2013, 190 P., 18 €.
RÉÉD. GALLIMARD, «FOLIO», 2014, 192 P., 7,40 €.

LE PUITS
IVAN REPILA
•••2013

«Sept mètres, telle est la profondeur du puits que l'écrivain espagnol Ivan Repila, né en 1978, creuse sous les pieds de son lecteur, lequel s'y abîme alors en compagnie des personnages du livre, deux enfants simplement nommés le Grand et le Petit. Donc, le Grand et le Petit sont au fond du trou. Comment sont-ils tombés si bas ? Il aura fallu que quelqu'un les pousse. Leur mère possiblement. Ne les a-t-elle pas déjà mis au monde ? La force vitale de ces deux enfants qui ne veulent pas mourir, dont les rêves aiguisés par la fièvre forment des mythologies, dont la langue lacunaire et blessée invente encore de fastueux destins de rechange pour le monde, cette force est celle de la littérature qui existe en effet parce que *"la vie est merveilleuse mais vivre est insupportable"*.» ÉRIC CHEVILLARD *(15 octobre 2014)*
DENOËL, 2014, 112 P., 11 €.
RÉÉD. 10/18, 2016, 128 P., 6,10 €.

LA FIN DE L'HOMME ROUGE
SVETLANA ALEXIEVITCH
•••2013

«*"Je veux montrer ce qui bouillonne dans la marmite russe",* finit par formuler l'écrivain, qui vit toujours à Minsk. Avant de s'interroger : *"Je fais ce que j'ai à faire, mais est-ce que cela peut intéresser des lecteurs français ?"* Sans l'ombre d'un doute. *La Fin de l'homme rouge* est un tombeau littéraire pour les citoyens d'un empire qui a disparu en trois jours, aussi vite que la Russie tsariste était devenue, en 1917, l'Union des soviets. Mais c'est surtout un monument à la mémoire de tous ceux qui, dans l'histoire, se sont un jour retrouvés égarés dans leur époque. Cet exil intérieur ne peut se dire, en effet, qu'à la première personne, d'âme à âme.» JULIE CLARINI *(3 octobre 2013)*
ACTES SUD, 2013, 544 P., 24,80 €.
RÉÉD. «BABEL», 2016, 688 P., 12 €.

UNE ENFANCE DE RÊVE
CATHERINE MILLET
•••2014

«A la page 71 d'*Une enfance de rêve,* Catherine Millet raconte la première confidence que lui fit son père. La scène se passe dans une auberge de la vallée de Chevreuse, quelques années après que les parents de l'écrivaine se sont libérés l'un de l'autre. Evoquant Philippe, son fils cadet, Louis Millet confie que cet enfant n'est pas le sien. *"Je le savais, mais bien sûr je me tus",* écrit la grande sœur. Lisant ces mots, nous éprouvons un pincement au cœur qui concerne moins la révélation du père que le silence de Catherine à notre égard : elle savait et ne nous en avait rien dit. Ce "nous" qui se sent un peu trompé, c'est celui qui absorbe le lecteur dès le livre ouvert. C'est le nous de l'enfance, de la confiance, celui dont Catherine Millet use elle-même quand elle parle de la condition enfantine. *"Je le savais"* instaure soudain une distance. Comme l'une de ces minuscules trahisons instillant le doute entre deux gamins qui viennent de se jurer fidélité, il produit son effet de cisaille. Bien fait pour nous. Catherine Millet rappelle ainsi que ce livre n'est pas seulement l'histoire de ses jeunes années à Bois-Colombes, en banlieue parisienne, dans un petit appartement où elle vivait avec ses parents et sa grand-mère. C'est d'abord une méditation sur la façon dont nous autres, enfants, allons à la rencontre des choses, collant d'abord aux apparences avant que la vie ne nous mette à distance. Comment faire pour que cette distance soit juste ? C'est toute la question posée par ce chef-d'œuvre.» JEAN BIRNBAUM *(25 avril 2014)*
FLAMMARION, 2014, 288 P., 19,50 €.
RÉÉD. J'AI LU, 2015, 288 P., 7,60 €.



«VERNON SUBUTEX», DE VIRGINIE DESPENTES, VU PAR GIUSEPPE RAGAZZINI
Les peintures de Giuseppe Ragazzini, scénographe et plasticien, sont exposées partout dans le monde. Depuis 2002, il filme le processus créatif de production de ses images, montrant leur permanente transformation au fil des superpositions des éléments qui les composent. Il a aussi réalisé des décors de spectacles pour le Piccolo Teatro Strehler de Milan, la Fenice de Venise et le New York Philharmonic. Ses illustrations sont publiées par les quotidiens *La Repubblica,* en Italie, et *Le Monde*.

AMERICANAH
CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE •••2013

«Chimamanda Ngozi Adichie brosse ici un portrait des Etats-Unis et de ses minorités noires d'une férocité et d'une tendresse inouïes. A rebours des clichés, elle croque aussi, avec délice, les contradictions de la société nigériane, de ses classes moyennes, de sa diaspora. Une comédie sociale, joyeusement féministe: une réussite.»

CATHERINE SIMON *(6 février 2015)*
GALLIMARD, 2015, 528 P., 24,50 €. RÉÉD. «FOLIO», 2016, 704 P., 9 €.

VERNON SUBUTEX
VIRGINIE DESPENTES
•••2015

«Fine observatrice de son temps, Virginie Despentes est aussi – comme Vernon – une formidable DJ, qui a le sens du rythme, des enchaînements improbables, des mixages risqués, ce qui lui permet de proposer avec *Vernon Subutex* un roman énergique, bourré d'humour, et pourtant tout entier traversé par la mélancolie et le désabusement. Le genre de mélange auquel on devient vite accro.»
RAPHAËLLE LEYRIS *(23 janvier 2015)*
GRASSET, 2015, 400 P., 19,90 €.
RÉÉD. LE LIVRE DE POCHE, 2016, 432 P., 7,90 €.

LE GÉANT ENFOUI
KAZUO ISHIGURO
•••2015

«Le septième roman de Kazuo Ishiguro porte à son paroxysme cet art unique, qui fait de l'œuvre du romancier britannique une des plus audacieuses de notre temps, de ne pas raconter, dans des livres saturés de vie, débordant de la présence de leurs personnages, les histoires qu'il raconte.»
FLORENT GEORGESCO *(17 avril 2015)*
ÉDITIONS DES DEUX TERRES, 2015, 416 P., 23 €.
RÉÉD. GALLIMARD, «FOLIO», 2016, 464 P., 8,40 €.

LE LAMBEAU
PHILIPPE LANÇON
•••2018

«Il y a quelques secondes encore, le chroniqueur Philippe Lançon blaguait avec ses camarades dans les locaux sinistres d'un journal appauvri, *Charlie Hebdo*. Le voilà maintenant allongé au milieu des morts amis, la gueule cassée et la conscience séparée: désormais, *"celui qui n'était pas tout à fait mort"* devra cohabiter avec *"celui qui allait devoir survivre". (...)* La littérature coïncide avec un cri *(...)*. Philippe Lançon hisse chaque évocation intime au niveau d'une méditation universelle sur notre temps, nos existences, nos aveuglements: sa renaissance exige une nouvelle pratique d'écriture; sa plume nous en met plein la gueule; son visage défait exhibe tout ce que nous ne voulons pas regarder en face; sa lucidité est une fidélité à l'enfant qu'il fut; ses souvenirs d'enfance ressemblent déjà à nos souvenirs de guerre.» JEAN BIRNBAUM *(13 avril 2018)*
GALLIMARD, 2018, 512 P., 21 €.

Le Monde
FESTIVAL

imagine
4-6 octobre 2019

Opéra Bastille - Théâtre des Bouffes du Nord - Cinéma Beau Regard
Programme et inscription sur **festival.lemonde.fr**





BEAU REGARD


Théâtre des Bouffes du Nord

« LA BEAUTÉ D'UNE LISTE, C'EST SA PUISSANCE D'AFFIRMATION »

Spécialiste de la littérature du XXe siècle, l'essayiste et écrivaine Tiphaine Samoyault décrypte la sélection des « 100 romans du "Monde" »

FIGURE importante de la scène intellectuelle française, Tiphaine Samoyault impressionne par la rigueur sensible et généreuse avec laquelle elle fait rayonner la littérature au-delà des territoires où on l'enferme souvent. Professeure à la Sorbonne Nouvelle, à la fois enseignante, essayiste, traductrice et écrivaine, elle a notamment signé une biographie magistrale de Roland Barthes (Seuil, 2015). Egalement passionnée par le journalisme, qu'elle a longtemps pratiqué à *La Quinzaine littéraire* et qu'elle essaie de repenser aujourd'hui, avec d'autres, sur le site En attendant Nadeau, Tiphaine Samoyault sait à quel point la littérature peut être un laboratoire de formes journalistiques et comment la presse, symétriquement, nourrit les pratiques romanesques. Auteure d'une thèse sur les « romans-mondes » au XXe siècle, elle est bien placée pour donner sa lecture des « 100 romans du *Monde* ». Entretien.

« La liste attire l'homme parce qu'elle semble pouvoir quadriller le monde (...) ; mais l'homme souhaite aussi que le monde ne se laisse pas quadriller si facilement », note le philosophe Bernard Sève, dans « De haut en bas. Philosophie des listes » (Seuil, 2010). A vos yeux, comment cette liste de romans vient-elle « quadriller » « Le Monde » et son histoire, que vous connaissez si bien ?

Je connais bien ces archives pour les avoir largement arpentées lorsque je travaillais sur la réception des grands romans du XXe siècle, à l'occasion de ma thèse. J'avais été frappée alors par la capacité d'engagement critique de certains journalistes, Robert Kemp, Emile Henriot, plus tard Pierre-Henri Simon ou Jacqueline Piatier... Ce nom de Piatier s'est imprimé durablement en moi parce que la quatrième de couverture de *La Vie mode d'emploi* (Georges Perec, 1978), dans l'édition de poche dans laquelle j'ai découvert ce livre pour la première fois, donnait un extrait de sa critique dans *Le Monde* : « La Vie mode d'emploi *est un livre extraordinaire,* écrivait-elle, *d'une importance capitale...* », phrase que je trouvais vraie et qui a accompagné le sentiment de ma propre lecture.

La ferveur mise à défendre des livres existe toujours aujourd'hui, mais elle se présente de façon plus distanciée. La recommandation de Paul Eluard, *« Ecris ce que tu signes »,* semblait plus forte au sortir de la guerre, au moment où il fallait refonder les valeurs d'une époque. Aujourd'hui, on ne compte plus forcément sur la littérature pour dicter ces valeurs. Le critique pouvait se présenter comme un intellectuel, ce à quoi il ne prétend sans doute plus. Ce qui frappe à première vue dans cette liste, c'est que c'est une liste, avec son arbitraire, ses oublis, ses affirmations aussi.

Pouvez-vous donner des exemples ?

Eh bien, alors que l'histoire mouvementée des rapports avec le communisme et l'ex-URSS est bien présente (Arthur Koestler, Boris Pasternak, Alexandre Soljénitsyne, Varlam Chalamov, Vassili Grossman), la mémoire des camps et sa progressive inscription dans les débats sont presque absentes (ni David Rousset, ni Robert Antelme, ni Primo Levi), et le fait que cette mémoire n'apparaisse quasiment qu'à travers des romans qui sont délibérément des fictions l'inscrit de façon oblique (*Le Dernier des Justes,* d'André Schwarz-Bart, *Dora Bruder,* de Patrick Modiano), voire faussée (*Les Bienveillantes,* de Jonathan Littell). Mais cette liste a aussi la beauté des listes, celle des cohabitations improbables (Malcolm Lowry avec Philippe Hériat), des bons et des mauvais voisinages (Pagnol avec Butor, Glissant à côté de Rushdie), et puis surtout des manques, un manque pour chacun ou chacune qui lit la liste. C'est d'abord ce que l'on aime dans les listes, repérer ce qui manque, « pour moi ».

Et dans votre cas ? Qu'est-ce qui vous manque ? Et qui vous comble ?

Il y a des romans qui font désormais partie d'un patrimoine mondial (*Au-dessous du volcan,* de Malcolm Lowry, ou *Le Docteur Jivago,* de Boris Pasternak), d'autres qui sont des chefs-d'œuvre « pour moi », comme *Blonde,* de Joyce Carol Oates, ou *Les Années,* d'Annie Ernaux... Mais il y a aussi les manques pour tous (Mishima, Camus, Beauvoir, Beckett, Mo Yan) et les manques « pour moi » : au premier rang desquels Pasolini, Naipaul, Juan Benet ou Guyotat.

De ce point de vue, peut-on dire que cette liste en dit plus sur l'époque où ces romans sont parus ou sur notre regard présent ?

On y voit bien sûr quelques grandes mutations permettant à la fois de dater et de cartographier une histoire : la décolonisation, avec l'arrivée des auteurs de la francophonie dans les années 1960 (Kateb Yacine, puis Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau) ; la mondialisation, avec une ouverture de plus en plus grande sur les littératures du monde entier (on repère la présence soudaine des auteurs chinois, indiens, israéliens) ; la visibilité des femmes, beaucoup plus nette en fin de liste qu'en son début... Et de fait, bien plus que *Le Monde* et ses archives, cette liste « quadrille » la relation du journal actuel à son passé et la relation que chacun ou chacune noue à ce passé. Elle dit bien plus sur notre présent et la façon dont nous regardons le passé. On peut voir alors que la puissance de préfiguration des grandes œuvres ne vient pas de ce qu'elles diraient de l'avenir, mais de leur présent en tant qu'il sera un jour le passé. Elles ont dit en leur temps ce que sera un jour le passé d'une époque. C'est ce qu'a senti Hermann Broch quand il voyait, dans les textes de James Joyce, *« une conformité à son temps d'une extrême intensité, immédiate au plus haut point, qui permet à la grande œuvre d'art de devenir l'"œuvre d'art totale, le miroir de l'esprit du temps" ».* C'est évident pour *Le Festin nu,* de Burroughs, ou pour *Cent Ans de solitude,* de Garcia Marquez.

« Jusqu'en 1970, la folie des écoles touchait la critique », écrivait notre feuilletoniste Bertrand Poirot-Delpech, en 1982. Exercer le métier de critique, cela impliquait souvent de choisir son camp. Ce que cette liste reflète, n'est-ce pas aussi un champ littéraire qui ressemble de moins en moins, depuis lors, à un champ de bataille ?

Les grandes batailles des années 1940-1950, touchant à la refondation de la littérature après la guerre, comme celles des années 1960-1970 concernant le nouveau roman, ne sont guère présentes à travers cette liste. Et il est certain que le présent apparaît comme assez indistinct. Mais le présent, on ne peut jamais être sûr de le tenir, on ne peut jamais être assuré qu'il tiendra : on ne peut que l'apprécier de dire ce que nous sommes et ce dans quoi nous vivons (ce qu'exprime sans doute le fait de clore la liste par *Le Lambeau* de Philippe Lançon).

Il est frappant que ce que dit *Le Monde,* par cette liste, de sa relation à la littérature soit sous le signe du réalisme, d'une littérature qui questionne le monde et l'histoire en les représentant directement – l'un des premiers romans de la liste, *Aurélien* d'Aragon (1944), fait partie d'un cycle précisément intitulé « le monde réel ». Ce qui se conçoit bien dans les colonnes d'un quotidien d'informations, dont le « monde » est le référent déclaré dès le titre. Les liens concernent moins un événement particulier qu'une situation. Doris Lessing, en 1962 (avec *Le Carnet d'or*), porte en avance les questions féministes et l'engagement des femmes dans le Parti communiste. *La Femme des sables* de Kobo Abe (1962), élu meilleur livre étranger en France en 1967, permet de parler de la résistance japonaise à l'occupation américaine. *Le Polygone étoilé* de Kateb Yacine, en 1966, qui décrit dans une forme d'ailleurs très polyphonique la souffrance de l'exil et de l'expatriation, permet de revenir sur dix années de guerre d'Algérie. Et puis, il y a des textes qui proposent une rencontre inventive entre la littérature et le journalisme comme *De sang-froid,* de Truman Capote (1966), ou *La Fin de l'homme rouge,* de Svetlana Alexievitch (2013).

Cette liste des « 100 romans du "Monde" » se place sous le signe du « réalisme », dites-vous. En quoi, précisément ?

C'est vraiment une liste qui correspond au désir du manifeste « Pour une "littérature-monde" en français », paru justement dans « Le Monde des livres » en 2007, et qui défendait *« le sujet, le sens, l'histoire, le référent »,* tout en affirmant un goût pour les grands espaces et les droits de l'imagination. Or, depuis 1944, des écrivains, et non des moindres, ont mis en cause la réalité et ont tiré des leçons de l'histoire par d'autres moyens, autrement plus novateurs, en réinventant la langue ou en retournant le roman contre lui-même. Ils sont presque absents de cette liste. Il y a certes *La Modification,* de Michel Butor, en 1957, mais ni *Le Planétarium,* de Sarraute (1959), ni *L'Innommable,* de Beckett (1953), ni *La Route des Flandres,* de Claude Simon (1960) (le seul roman de Simon qui figure dans la liste est *L'Acacia*, le plus autobiographique, le plus « lisible » de ses textes). Il n'y a pas non plus *Finnegans Wake,* de Joyce (1939), ou *Ferdydurke,* de Gombrowicz (1937), pourtant traduits dans la même période.

Pour autant, la puissance d'affirmation d'une liste est aussi ce qui fait sa force et sa beauté. Celle-ci contient énormément de grands textes et défend le genre du roman en tant qu'il est capable de configurer l'histoire, de proposer un savoir moral, direct ou métaphorique, sur l'expérience humaine. *Une femme fuyant l'annonce,* de David Grossman (2008), comme *2666,* de Roberto Bolaño (2004), prennent en charge les violences de l'histoire dans lesquelles nous sommes encore plongés pour recomposer le présent et renouer des liens avec les moyens propres à la littérature. C'est sans doute cette capacité du roman à recréer des liens perdus qui définit son savoir propre, qui n'est ni celui de l'historien ni celui du philosophe, et qui éclaire l'attachement que nous lui portons. Pourquoi être en vie ? Pourquoi être un humain ? Pourquoi ne pas simplement être un tigre ? C'est à ce genre de questions, les plus grandes ou les plus incongrues, que le roman répond. Et le choix, peut-être en partie inconscient mais évident pour moi, que fait cette liste de défendre le roman narratif et réaliste, manifeste une confiance dans le genre qui inscrit bien une « littérature-*Monde* », en français et ouverte sur le monde entier. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN BIRNBAUM

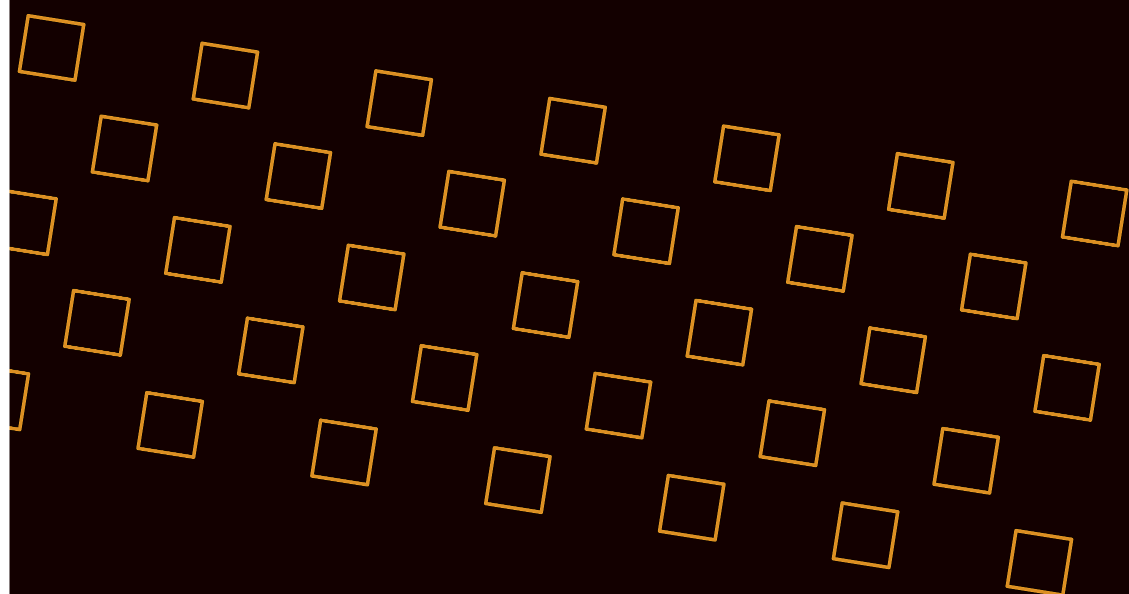
SERVICE FNAC.COM

BESOIN D'UN LIVRE DANS L'HEURE ?



COMMANDEZ-LE SUR FNAC.COM

RETIREZ-LE EN 1H* EN MAGASIN



fnac

* Retrait gratuit en 1H valable pour toute commande sur fnac.com sur les produits high-tech (hors TV), les livres, les CD, les DVD et les jeux vidéo éligibles et en stock dans les magasins participants. Voir conditions sur fnac.com.